

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Le vieux Commodore.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

LE

VIEUX COMMODORE

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

II



P. 342.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLVI.

LE VIEUX COMMODORE.

CHAPITRE PREMIER.

Pour raconter au lecteur comment le capitaine Oliphant avait fait la connaissance de miss Rosa Belmont, nous l'avons laissé avec Pierre Drivel, dans un sentier bordé de haies et de buissons, — le premier, causant avec le fermier Drag, le second, calculant combien de jeux de mots on pouvait faire sur une tête de veau. Il faut que nous les y laissions encore un instant, pour rendre compte au lecteur de la situation des choses à Jasper-Hall, après l'aventure que nous venons de rapporter. Miss Dredgely avait cru devoir en

faire part à M. Rubasore, ce qui lui avait attiré une réprimande sérieuse, accompagnée de l'injonction formelle de ne recevoir personne à Jasper-Hall, sous quelque prétexte que ce pût être. Elle en informa miss Belmont, et il en résulta qu'elle détesta son tuteur encore plus cordialement. Cependant une quinzaine de jours après sa première entrevue avec Rosa, le capitaine trouva l'occasion d'en avoir une seconde, et, de manière ou d'autre, miss Dredgely en fut instruite; la troisième est sur le point d'avoir lieu; et à présent nous reviendrons à l'entretien du capitaine Oliphant avec le fermier Drag.

Le capitaine faisait subir au fermier une sorte d'interrogatoire, et son principal but était de savoir s'il n'avait pas de rivaux à craindre. Miss Belmont et sa suivante, toujours cachées, ne perdaient pas un mot de leur entretien.

— Je voudrais d'abord savoir, fermier Drag, si la côte est sûre, à Jasper-Hall, et s'il n'y a pas quelque pirate qui y court des bordées.

Drag ouvrit de grands yeux; Pierre toussa de toutes ses forces, et les échos des buissons lui répondirent.

— Au diable les hem! s'écria le capitaine impatienté.

— Je vois, monsieur, dit Pierre, que vous

n'aimez pas une conversation convenablement *ourlée* (1).

— Le drôle me fera perdre patience, — s'écria son maître, — et il finira par perdre lui-même une bonne place.

Pierre porta respectueusement la main à son chapeau, et se dit tout bas à lui-même : — S'il croit avoir fait de l'esprit, il se trompe : ce n'est qu'une répétition du même mot.

Le capitaine continua à s'entretenir avec Drag, et il apprit de lui qu'on disait que M. Rubasore faisait les yeux doux à sa pupille, et que miss Dredgely n'était qu'une sorte d'espion chargée de la surveiller.

— Feu de babord et de tribord ! — s'écria le capitaine Oliphant ; — le vent vient-il de ce côté ? Je lui ferai courir une autre bordée.

— Hem, hem, hem, dit Pierre, d'une voix à demi retenue.

— Hem, hem, hem, crièrent de toutes leurs forces Rosa et sa suivante en éclatant de rire.

— Nous sommes ici, capitaine Oliphant, — dit Rosa ; — ne viendrez-vous pas nous joindre ?

— Oh ! ma vie, mon âme, ma boussole, mon.... Mais cette haie est terriblement hérissée d'épines.

(1) Jeu de mots intraduisible. — *Hemmed,* signifie ourlé en anglais. *(Note du trad.)*

— Ah, ah ! — dit Pierre, les voyant enfin. — Voici *vox et pretty nell*, après tout.

Le capitaine traversa pourtant la haie, sans perdre autre chose que son chapeau , car il avait déjà perdu son cœur.

— Pierre, — lui dit son maître, — apportez-moi mon chapeau.

— En vérité, monsieur, je ne le puis. Il y a dans cette haie plus de pointes que je n'en ai fait de ma vie.

— Venez par ici, jeune homme, — dit la suivante, — je vous montrerai un endroit par où vous pourrez passer.

— Je vous suis , et je suis à votre service ; vous êtes certainement *la jolie Nell*, et *Vox* ne peut manquer où vous vous trouvez.

— Oui , monsieur, je me nomme Nelly (1). Comment le savez-vous ? — Quant à l'épithète, je vous en remercie.

— Vous avez sans doute déjà un amoureux , Nelly ?

— Certainement. Ce n'est pas un secret , tout le monde le sait.

— Je vous félicite d'avoir tant de confidents. Et quel est le nom de cet heureux mortel ?

(1) Nelly est l'abréviation du nom Éléonore.
(*Note du trad.*)

— Oh ! on l'appelle ordinairement Jack le braconnier ; mais c'est méchanceté pure.

—Eh bien, jolie Nell,— puisque vous aimez un braconnier, vous ne pouvez trouver mauvais que je braconne un peu sur ses terres.

Pierre venait de traverser la haie, et en achevant ces mots, il voulut embrasser la suivante, qui le repoussa en lui donnant un vigoureux soufflet. Il recula en se frottant la joue, mais il se consola de cet échec par un calembour. — Bien appliqué, *Nell,* dit-il, c'est le *Knell* de mes espérances (1).

— Je vous prie de croire que je suis de la viande assez bonne pour votre maître, dit la suivante en se rengorgeant.

— Assez bonne pour les chats, vous voulez dire. — Quelle patte vous avez !

Ils se mirent alors en marche, suivant à quelque distance le capitaine et Rosa.

Pour quelques bonnes raisons, Oliphant et miss Belmont se promenèrent assez longtemps dans les allées couvertes qui entouraient la maison, sans se mettre jamais en vue. Jusqu'alors, le capitaine avait trouvé à Rosa un air un peu grave, des idées un peu exaltées et un style un peu am-

(1) *Knell* signifie le son de la cloche qui annonce un enterrement. (*Note du trad.*)

poulé, mais elle avait prouvé au commencement de cette troisième entrevue qu'elle pouvait se livrer à la plaisanterie et à la gaîté. Il fut charmé de ce changement, l'en félicita et lui dit que l'enjouement lui allait à merveille. Rosa rougit et devint plus sérieuse. Le jeune officier le regretta, et ne sut plus que dire. Il s'entendait mieux à manœuvrer une frégate qu'à amener adroitement une jeune personne à découvrir ses sentiments secrets.

Il savait qu'en ce qui concerne les usages du monde, Rosa n'agissait pas en ce moment suivant les convenances. La pauvre fille ne s'en doutait pas. Il y avait dans toute cette aventure quelque chose de parfaitement romanesque, et cela suffisait pour mettre sa conscience en repos et l'assurer qu'on ne pouvait trouver rien à blâmer dans sa conduite. Elle s'était fait un code de morale d'après les livres que M. Rubasore lui avait mis entre les mains par principe d'égoïsme, et elle ne voyait aucun mal à avoir des entrevues clandestines avec un jeune officier, aimable et bien fait. Mais quand Oliphant chercha indirectement à s'assurer si elle avait contracté quelque engagement, elle se garda bien de lui parler de la promesse qu'elle avait faite à son tuteur : c'était un secret, et elle se croyait obligée à le garder.

Quand pourtant la pauvre fille lui parla de la

satisfaction exquise qu'on devait trouver à immoler son bonheur à son devoir, — de tortures qui se changeaient en jouissances, — de la profondeur impénétrable et de la susceptibilité d'un cœur rempli d'un sentiment qu'on ne pouvait révéler, il crut, au total, qu'il la comprenait. Mais quand il lui proposa d'entrer chez elle, et qu'elle lui répondit qu'elle préférait rester sur le banc de gazon où ils étaient assis parce qu'elle craignait les yeux d'argus de miss Dredgely, il ne sut plus que penser.

— Pourquoi craignez-vous cette dame? lui demanda-t-il.

— Parce que je crois qu'elle est dans les intérêts de M. Rubasore.

— Et qui est ce M. Rubasore?

— Mon tuteur, répondit-elle en soupirant; et peut-être... peut-être sera-t-il...

— Quoi?

— Ah! le fatal secret! — C'est un vautour qui me ronge le cœur, et il allait m'échapper.

— Laissez-le prendre son vol, et il ne vous tourmentera plus.

— Jamais! jamais! — Cette harpie du cœur a des serres qui le déchirent; mais il y mourra. — Hélas! ajouta-t-elle, ses beaux yeux se remplissant de larmes, je ne serai jamais heureuse,

— je voudrais être morte. Et ses larmes firent place à des sanglots.

Qui peut voir une jeune et jolie femme pleurer, sans avoir envie de lui prendre une main et de lui passer un bras autour de la taille? Le capitaine céda à ce mouvement naturel.

— Mais pourquoi, Rosa, pourquoi ?— Confiez-moi ce secret.

— Non, jamais !

— Il faut que je le sache, ma chère Rosa, ce secret si terrible et si affligeant.

— Jamais, jamais, jamais, répondit-elle, la source de ses larmes ne tarissant point.

— Je suis sûr que ce secret concerne votre tuteur.

— Comment le savez-vous?

—N'importe. —Et vous le détestez ?

— Du fond de mon âme.

— Et ce misérable, profitant de votre jeunesse et de votre inexpérience, vous a fait promettre de l'épouser?

— C'est... c'est là... le secret. — Mais ce n'est pas moi qui vous l'ai dit.

— Mon, ma chère Rosa, je l'ai deviné. — Mais j'espère que vous n'avez pas dessein de tenir cette promesse extorquée?

Cette question toute naturelle fit que les pau-

pières de Rosa se mouillèrent encore, et elle répondit en hésitant : Je... je ne sais.

—Mais, moi, je le sais,—je le sais positivement. —Vous enverrez le vieux singe au diable.

Comment le capitaine Oliphant pouvait-il parler ainsi à une jeune personne dont les idées avaient pris naissance à l'école des romans? Il avait certainement tort quant à la forme; mais il eut raison quant au fond, car ces mots firent naître une sorte de sourire sur les lèvres de Rosa.

—Je vois que vous riez à mes dépens, ma chère Rosa, vous vous moquez de mes manières un peu brusques; mais je vais vous parler clairement et franchement. — Avant de vous connaître davantage, sans savoir quelle est votre fortune présente ou future, je vous offre le cœur et la main d'un franc marin.

— Oh, capitaine Oliphant ! cette... proposition.... est si... si précipitée... si...

— Pas du tout, Rosa. Quand le vent est bon, il faut placer les barres du cabestan.

— Hem! hem! hem! cria une voix à quelques pas.

— Que la peste étouffe ce drôle ! s'écria Oliphant; je lui briserais tous les os qu'il a sous la peau ! M'interrompre dans un pareil moment.

—Eh bien, dit Rosa, moitié riant, moitié pleurant, puisque, par suite de la sympathie mer-

veilleuse qui existe entre des âmes jointes par des nœuds d'une étroite affinité;—nœuds d'or, formés de toute éternité dans la fournaise éthérée où sont amalgamées nos plus douces émotions, nos plus tendres aspirations, nos espérances mortelles et éternelles, nos...

—Ma chère Rosa, je ne comprends pas un seul mot de ce que vous dites.

—Oh, mon cher capitaine, c'est pour vous ce que sont pour moi vos barres de cab... cap... n'importe. Mais vous n'avez pas encore appris à exprimer convenablement les nuances les plus délicates d'une émotion tremblante, à peindre les rêves du cœur par des expressions qui partent de l'âme. — A présent, rien ne doit plus nous empêcher d'entrer dans la maison.

—De tout mon cœur. J'aime à voguer pavillon arboré. — Rosa, je me suis déclaré votre amant, et quand un homme honnête a fait cette déclaration à la femme dont il a fait choix, il n'est heureux que lorsque tout le monde le sait.—Eh bien, Rosa, m'acceptez-vous pour votre amant?

—Ma promesse à mon tuteur...

—Elle vous a été arrachée par la bassesse, l'égoïsme et la duplicité. Elle n'est obligatoire ni aux yeux de la loi ni à ceux de l'honneur. Il n'y faut plus songer.

— Croyez-vous que la nouvelle Héloïse aurait...

— C'est sans doute un navire nouvellement lancé en mer, car je n'en ai jamais entendu parler. Mais revenons à votre promesse. Il faut absolument la rompre.

—Si je la garde, mon cœur sera brisé ; mais si je la romps, je perdrai la gloire de mourir au pied de l'autel, victime immolée à....

—Je ne vois pas de gloire à mourir, à moins qu'on ne meure pour son pays. Il est honteux au contraire d'aider un maudit filou à réussir dans les projets de sa coquinerie.

— Vous placez cette affaire sous un jour tout nouveau pour moi, capitaine. — Continuez.

— C'est parler en fille sensée. — Eh bien, ma chère Rosa, je vous offre de nouveau mon cœur et ma main, et je vais vous dire franchement le bon et le mauvais qui accompagnent cette offre. J'ai un revenu net et indépendant de mille livres sterling par an, et il sera environ triplé à la mort de ma mère, mais je prie Dieu que cela n'arrive pas de longtemps ; du côté de ma mère, j'appartiens à une excellente famille; mais mon père était épicier en gros dans les Minories à Londres. Enfin, —et c'est ce qui me fait croire qu'une duchesse pourrait m'accepter pour époux sans rougir, — je

suis capitaine du premier rang, dans la marine de Sa Majesté.

— Voilà une singulière déclaration d'amour ! pensa miss Belmont ; jamais je n'en ai lu une semblable. Est-ce qu'il ne se mettra pas à mes genoux ?—Il est vrai que nous sommes ici sur le sable : j'avancerai vers un endroit couvert de verdure.—Elle se leva, et se mit en marche. Oliphant la suivit.

— Mais je ne voudrais pas vous tromper par de faux signaux, miss Belmont, continua le capitaine, et il faut que j'achève de me faire connaître à vous.

— Que va-t-il encore me dire ? pensa Rosa ; et elle s'arrêta pour l'écouter, sur un beau tapis vert émaillé de fleurs.

— Je vous dirai donc franchement, Rosa, que mon éducation a été fort négligée, et que je n'ai d'autres connaissances que celles qui sont nécessaires à ma profession. Mon père avait une belle fortune sans savoir autre chose qu'acheter et vendre avec avantage ses marchandises d'épicerie, et il pensa que, pour avancer dans la marine, je n'avais besoin que d'être bon marin. A cet égard, il ne s'est pas trompé, quoique mon avancement n'eût probablement pas été si rapide, si je n'eusse été protégé par un frère de ma mère, qui est Commodore. Mon nom de baptême vous déplaira peut-

être, car il est fort commun, Olivier. Ceux qui m'aiment, m'appellent Noll, par abréviation. — M'appellerez-vous Noll, Rosa ?

— Noll ? pourquoi non ? répondit-elle en souriant ; — mais il ne faudra pas regarder cela comme une preuve que....

— Je vous remercie, je vous remercie du fond du cœur et en franc marin, Rosa. — Et par un mouvement subit, il lui prit un baiser.

Rosa rougit, mais sans montrer de colère, et malgré le beau gazon qu'elle foulait aux pieds, elle ne songea plus à la cérémonie de la génuflexion. Passant une main sous son bras, elle lui dit : — Maintenant entrons dans la maison, et disons tout à miss Dredgely.

— C'est le bon parti ; point de secret. — Mais est-il possible, Rosa, que vous ayez jamais aimé ce babouin à longue queue?

— Je... je ne le crois pas ; mais je me l'étais imaginé.

Vieux bavard que je suis ! donner ainsi en détail l'entretien de deux amants ! N'aurait-il pas mieux valu dire, comme tant de romanciers : — Nous ne rapporterons pas leur conversation, parce que quelque intéressante qu'elle fût pour les interlocuteurs, elle ne le serait probablement pas autant pour le lecteur. — J'ai cru, au contraire, que si elle avait de l'intérêt pour les deux amants,

elle devait en avoir pour le lecteur. Si je me suis trompé, si j'ai été trop prolixe, je prie le lecteur de se rappeler que la vieillesse est jaseuse, et de me pardonner.

CHAPITRE II.

Nous avons déjà dit que miss Dredgely avait rendu compte à M. Rubasore de la première entrevue du capitaine Oliphant avec sa pupille, et qu'elle avait reçu ordre de ne recevoir personne à Jasper-Hall. Elle ne fut informée de la seconde que par hasard, et plusieurs jours après qu'elle avait eu lieu, mais dès qu'elle le sut, elle ne manqua pas d'en faire part à M. Rubasore. Aussitôt qu'il fut instruit de cette nouvelle, il vit qu'il n'avait pas de temps à perdre, et dès le lendemain matin, il partit en poste pour se rendre à Jasper-Hall. Il descendit dans la petite auberge d'un pe-

tit village habité principalement par des pêcheurs. Ne voulant pas se présenter devant sa future épouse, sans avoir employé les secours de l'art pour réparer les ravages que quarante-huit ans ne peuvent manquer de faire sur le corps humain, il commença par songer à sa toilette; mais ayant aperçu, pendant qu'il se rasait, une barge amarrée au rivage et laissée sous la garde de deux matelots, il se fit au menton une longue balafre, qui ne contribua nullement à l'embellir.

Quand il crut s'être rajeuni d'une quinzaine d'années, M. Rubasore se mit en route le long de la côte, car c'était le chemin le plus court pour aller à Jasper-Hall. C'était précisément en ce moment que miss Dredgely tombait de son haut, en voyant Rosa y arriver avec le capitaine Oliphant, et en les entendant avouer leur attachement réciproque. A l'exception des deux matelots laissés sur la barque, le reste de l'équipage et le bosseman se promenaient sur le rivage, ramassaient des cailloux, les jetaient dans la mer; en un mot, s'occupaient activement de tout ce qui prouve qu'on est sans occupation.

— Bill, — dit l'un d'eux, — croyez-vous que le capitaine cinglera bientôt de ce côté?

— Non, Bob, non. Je réponds qu'on tournera encore trois fois le sablier, avant qu'il coure cette bordée.

— Bosseman, — dit un autre, — croyez-vous qu'il y ait quelque cabaret à grog à distance d'être hélé ?

— Non. Il ne peut y en avoir de plus près que dans ce tas de huttes de briques qu'on appelle un village, et le capitaine a donné ordre que personne ne s'écarte de la barque.

— Eh bien, bosseman, permettez-moi d'aller y acheter un pot de grog. Nous boirons à sa santé, et nous lui prouverons que nous exécutons ses ordres.

— Oui, oui ! crièrent plusieurs voix.

— Ecoutez-moi, reprit le bosseman, et je vous dirai tranquillement ma façon de penser... Si quelqu'un de vous fait seulement un pas pour y aller, je l'étendrai par terre d'un coup de ce traversin que j'ai pris dans la barge, en guise de canne. Le capitaine ne met jamais dans la barque un soldat de marine la baïonnette au bout du fusil, ni même un midshipman avec son poignard pour nous empêcher de déserter. Il s'en rapporte à notre honneur, et je tiens à l'honneur, voyez-vous. Ainsi donc, si quelqu'un bouge, je lui casse les reins, et voilà tout.

— Et qu'allons-nous faire, en l'attendant ?

— Il faut que le bosseman nous chante une chanson ?

— Quant à une chanson, c'est autre chose, dit

le bosseman ; le capitaine n'a pas défendu de chanter. Écoutez donc bien, je vais vous en chanter une lugubre, pour vous mettre en gaîté.

Mais la chanson lugubre ne fit rire personne, car il ne chanta point. Pendant qu'il ôtait sa chique de sa bouche, M. Rubasore, tournant le coin d'une haie qui séparait un pré du rivage, se montra tout-à-coup à leurs yeux, et attira l'attention générale. De son côté, en voyant onze drôles vigoureux, qui avaient l'air déterminé, et qui avaient les yeux fixés sur lui, il hésita un instant à avancer, malgré le désir qu'il avait d'arriver à Jasper-Hall ; cependant il prit son parti, et continua son chemin.

— Bosseman, dit un des hommes de l'équipage, voyez-vous cette tortue de terre, avec ses jambes tout d'une venue comme les barres du cabestan ? Sur mes yeux, il marche comme un canard qui passe sur un caillebotis.

Mais M. Rubasore trouva un généreux avocat.

— Allons, allons, Bill, dit un nommé Dakley, il ne faut pas lui faire un reproche. Il ne peut marcher comme nous, et c'est un malheur pour lui. Où voulez-vous qu'il ait appris à marcher comme il faut ? il est aisé de voir qu'il n'a jamais été sur mer. Il me fait pitié, le pauvre diable.

Dakley parlait ainsi très haut, afin que M. Rubasore l'entendît, car il espérait recevoir de

l'homme dont il avait pris si intrépidement la défense, sinon un shilling, du moins des remercîments. Mais M. Rubasore manqua de reconnaissance.

— Vous avez raison, Dakley, dit un autre ; mais regardez-le ! Ne ressemble-t-il pas à une poule en bas de soie qui entre dans un toit à porcs ?

— Silence, mes amis, silence ! dit le bosseman. Vous savez que l'ordre du capitaine est que nous montrions toujours une civilité honnête à tous les marcassins que nous pouvons rencontrer sur terre.

— Sans doute, bosseman, sans doute ; mais il a l'air d'une anguille de haie. Ne vient-il pas d'en sortir ?

— Vous y voilà encore, dit le bosseman. Si pourtant il vient à vous parler et qu'il dise quelque bêtise, ayez soin de ne pas lui rire au nez. Comment pourrait-il avoir reçu de l'éducation ? il n'a jamais passé la ligne.

M. Rubasore entendit tous ces commentaires pleins de commisération sur sa personne, sans en éprouver aucune reconnaissance. Prenant une attitude imposante, il s'approcha d'eux hardiment, et prit une prise de tabac avec beaucoup de dignité. La plupart touchèrent leur chapeau ; mais les grimaces qu'ils se faisaient les uns aux autres n'étaient guère d'accord avec cette marque

apparente de respect. M. Rubasore désirait leur parler avec affabilité, mais il fit une fâcheuse méprise dès le premier mot qu'il prononça.

— Matelot, dit-il en s'adressant au bosseman, dites-moi, je vous prie, à qui appartient cette chaloupe.

C'en fut trop pour le bosseman, d'autant plus que tous les hommes de l'équipage se mirent à rire de bon cœur.

— Touchez-lui votre chapeau, au lieu de rire ainsi, chiens que vous êtes, leur dit-il; et vous, Dakley, prenez ce traversin, car je suis violemment tenté de le lui casser sur les épaules.

S'étant mis hors d'état de céder à cette tentation, il se tourna vers M. Rubasore : — Matelot, monsieur ! matelot ! que voulez-vous dire ?... Mais cela vient de son ignorance, le pauvre homme, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons... Sachez, monsieur, que je suis en ce moment le commandant de cette barge... le commandant de douze hommes avec lesquels je ne craindrais pas d'en attaquer vingt-six, Français, Hollandais, Danois, Espagnols ou de tout autre pays du monde... Matelot ! en vérité !

Le transport de colère du bosseman mit en mouvement la bile de M. Rubasore, et il voulut lui en imposer.

— Savez-vous à qui vous osez parler ainsi ? lui dit-il.

— Et savez-vous vous-même à qui vous parlez ?— Matelot !—s'il y avait aujourd'hui un engagement, savez-vous que je pourrais être demain sous-officier ? — Matelot ! — vous n'êtes pas en état de l'être ; —je ne voudrais pas de vous pour mousse. — Matelot !

Dakley, qui s'amusait de ce commencement de querelle, voulut alors se mettre de la partie.

— Ne vous mettez pas en colère , bosseman, dit-il ; le pauvre homme n'en sait pas davantage, et il faut avoir pour lui de la compassion et du respect.

A ces mots , il se plaça impudemment en face de M. Rubasore, en touchant son chapeau , et l'examina des pieds à la tête tout en mâchant sa chique. Tournant ensuite sur ses talons, il cracha le jus de tabac accumulé dans sa bouche , et eut soin de le faire tomber sur les bas de soie blancs de M. Rubasore, sans oublier de toucher son chapeau une seconde fois.

— Misérable, s'écria Rubasore , vous avez sali mon bas, et c'est un fait exprès, j'en suis sûr. Demandez-moi pardon à l'instant, et essuyez mon bas.

— Je vous demande pardon , monsieur. C'est une bordée mal pointée, qui a porté par le tra-

vers de... Comment faut-il appeler cela, Bob ? Je suppose qu'il faut dire une jambe. Sur mes yeux ! cela ressemble plutôt à un épissoir.

— Quelle insolence ! dit Rubasore , vous pouvez compter que j'en ferai rapport à votre officier supérieur. — Qui est le commandant de ce navire? ajouta-t-il en montrant la frégate; pourquoi est-il à l'ancre sous *mes* fenêtres, comme j'ai presque le droit de le dire ? Répondez-moi catégoriquement.

C'était au bosseman qu'il parlait ainsi , et celui-ci lui répondit d'un ton brusque :

— Je n'en sais rien , monsieur. — Que veut-il dire avec son *catrickman ?* demanda-t-il ensuite à Dakley ; et celui-ci, qui ne désirait rien tant que d'exciter une querelle, lui répondit :

— Ne voyez-vous pas qu'il vous dit des injures dans je ne sais quelle langue, parce qu'il n'oserait vous en dire en anglais. Je voudrais bien l'entendre m'appeler *Catgripman.*

— Est-ce donc là la bordée que vous courez ? cria le bosseman à M. Rubasore ; avec votre nez en pic, votre face de parchemin, et vos gros yeux à fleur de tête, — vieux requin de terre, — oiseau de malheur, — fils de...

— Comment osez-vous insulter ainsi un gentleman et un magistrat ? Savez-vous qui je suis ? je me nomme M. Rubasore , et , du chef de ma

pupille, je suis seigneur de ce domaine. — Oui, je suis propriétaire du terrain sur lequel vous marchez, car la mer n'avance jamais jusqu'ici. Or, comme je suis juge de paix, dit-il à Dakley qui se trouvait le plus près de lui, je vous arrête comme ayant manqué de respect à un magistrat, — comme vous trouvant illégalement sur ma propriété, — et comme cherchant à troubler la tranquillité publique.

Il lui mit la main sur le collet et voulut l'entraîner ; mais Dakley était l'homme le plus robuste de tout l'équipage de *la Belladonna*, et M. Rubasore le trouva ferme comme un roc. Cependant, en disant qu'il était magistrat, il avait fait quelque impression sur les matelots qui ont en général contre la loi une sorte d'antipathie fondée sur la crainte.

Enfin Dakley s'ennuya d'être tiraillé à droite et à gauche.

— Bosseman, demanda-t-il, le renverserai-je d'un coup de poing ?

— Non, non ! — La loi !

— Le secouerai-je pour lui faire lâcher prise ?

— Non. — La loi !

— Suivez-moi ! suivez-moi, vous dis-je. Je signerai votre mandat d'arrêt, et je vous enverrai en prison.

Et M. Rubasore le tira de nouveau de toutes ses

forces, sans pouvoir le faire bouger d'un pouce.

— M. Rubishashore, dit le bosseman, cet homme est la première rame à tribord sur le large, et il ne peut la quitter, voyez-vous, il faut qu'il obéisse aux ordres. Mais cela n'empêche pas que vous n'essayiez de l'emmener si cela vous amuse. — Dakley, ayez soin qu'il ne mette pas la loi de son côté; tenez-vous tranquille. Il ne peut vous faire mal, le pauvre homme !

— La loi sera-t-elle de son côté si je fume une pipe, bosseman ?

— Non, je ne le crois pas.

— Eh bien, Frank, donnez-moi un coup de main. — Prêtez-moi votre pipe.

Frank lui remit à l'instant une pipe bien remplie. Dakley se mit à fumer avec énergie, envoyant à chaque instant une bouffée de fumée épaisse dans les yeux, les narines et la bouche du magistrat, qui le tenait encore au collet. M. Rubasore n'y put résister, et il lâcha prise à demi suffoqué par un accès de toux. Quand il put enfin respirer, il s'abandonna à sa fureur, et, oubliant un instant que le capitaine de la frégate était probablement l'homme qui était le plus à craindre pour ses projets, il s'écria :

— Horrible insolence! voilà bien l'esprit de rébellion de la canaille. Mais votre capitaine me vengera, et il vous fera tous battre de verges jusqu'à ce qu'il

ne vous reste pas un pouce de peau sur le dos.

— Ha, ha, ha ! en voilà d'une bonne ! dit le bosseman ; le capitaine Oliphant n'est pas homme à condamner un marin aux verges sans de meilleures raisons.

— En ce cas, c'est un aussi grand coquin que vous.

Cette phrase était dangereuse, et elle n'était pas d'accord avec la prudence ordinaire de M. Rubasore. Quand le bosseman l'eut entendue, il se frotta les mains de plaisir et s'écria : Maintenant, mes camarades, nous avons la loi de notre côté. Il a insulté le capitaine, et je vous ordonne de vous emparer de sa personne. — M. Rubbishashore, vous êtes notre prisonnier.

Il fut saisi à l'instant même, et tenu de telle manière que tout mouvement lui était impossible. Il était serré comme par un écrou.

— Ah, monsieur Rubishandmore, lui dit Dakley, c'est vous qui devez trembler à présent ; car vous vous êtes rendu coupable de mutinerie.

Quoique M. Rubasore n'eût pas la liberté de ses membres, sa langue était libre ; il fit retentir le rivage de cris : Au meurtre ! et appela à son secours John Trong et Thomas Prout, les deux constables du village voisin, qui ne pouvaient l'entendre.

Nous le laisserons quelques instants dans cette

situation peu agréable, pour retourner près du capitaine Oliphant et de miss Belmont. Exécutant leur dessein, ils étaient allés à Jasper-Hall, et avaient annoncé à miss Dredgely la promesse de mariage qu'ils s'étaient faite l'un à l'autre. La pauvre fille tomba de son haut. — Elle n'y pouvait rien comprendre. — Son intérêt personnel se trouvait compromis. Elle les conjura pathétiquement de ne rien précipiter, et d'attendre du moins l'arrivée de M. Rubasore, qui ne pouvait manquer de venir bientôt à Jasper-Hall. Elle chercha à leur faire sentir qu'une telle précipitation était contraire à la délicatesse; que des entrevues clandestines blessaient les convenances, et elle finit sa harangue en disant qu'elle se lavait les mains de toute cette affaire.

Rosa lui répondit très longuement et en style de roman; le capitaine, sur le ton de la plaisanterie; enfin, miss Dredgely, pleine d'une vertueuse indignation, laissa les amants tête à tête, pour aller réfléchir s'il était de son intérêt de s'entendre avec eux pour tromper celui qui lui avait donné sa confiance, ou de l'informer de ce qui se tramait contre lui.

Une heure de conversation que le jeune officier eut avec miss Belmont produisit sur lui un effet merveilleux. Jusqu'alors il l'avait aimée à cause de sa beauté, de ses manières douces et

aimables , et de sa jeunesse ; mais à présent il l'adora presque, quand il vit combien elle avait acquis de talents et de connaissances. Elle savait parler couramment le français et l'italien ; elle pouvait lire l'allemand, et elle avait même pris une teinture du latin dans le couvent où elle avait été élevée. Elle était excellente musicienne, jouait de plusieurs instruments ; avait une voix mélodieuse, et ses dessins auraient pu passer pour l'ouvrage d'un artiste distingué. En un mot, elle avait parfaitement profité des leçons qu'elle avait prises des meilleurs maîtres, et ses connaissances n'étaient superficielles en rien, si ce n'est dans le moral de l'éducation.

Mais *ce moral* n'est-il pas presque tout ?

Assurément. Mais il était évident qu'avec son bon sens et sa vertu, Rosa se dépouillerait bientôt du faux vernis de romanesque dont son caractère était artificiellement couvert, et de l'affectation ridicule du style ampoulé et du jargon de sensibilité des romans. Ce changement avait même déjà commencé à s'opérer en elle. Pendant bien des années son tuteur avait travaillé à lui remplir la tête d'idées chimériques sur l'amour et la constance ; mais cette illusion disparaissait enfin, et elle commençait à comprendre les motifs qu'avait eus son tuteur pour la créer.

Le pauvre capitaine Oliphant était honteux de

son infériorité. Il écoutait les discours de Rosa avec une sorte de respect, et, tandis qu'elle parlait, il fit vœu de consacrer à l'étude tout le temps dont il pourrait disposer, afin de se rendre moins indigne d'elle. Mais à ce sentiment d'humiliation se joignait celui d'une vive indignation contre le tuteur qui avait fait tous ses efforts pour l'empêcher d'atteindre à la perfection mentale, et il brûlait de trouver une occasion pour faire tomber sur lui tout le poids de cette indignation.

Mais, quoiqu'il éprouvât le pouvoir de fascination que Rosa Belmont exerçait sur lui, le capitaine n'oubliait pas qu'il devait retourner à bord de sa frégate. Il lui proposa de l'accompagner jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses hommes, et elle y consentit. Il comptait assez sur leur obéissance et leur attachement pour être sûr de les y trouver ; mais il ne se doutait guère dans quelle situation il allait les revoir.

Nous avons trop longtemps perdu de vue l'honnête Pierre Drivel. Ce jeune homme avait d'abord servi un savant chez lequel il était presque mort de faim ; mais avant que cet événement fût tout-à-fait arrivé, les libraires firent mourir de faim le savant, ce qui sauva la vie de Pierre. Ne sachant que devenir, il s'engagea dans la marine, le cœur plein de regret d'avoir perdu son maître, et le ventre vide. Les rations du roi remédièrent bien-

tôt à ce dernier mal, et le premier s'adoucit avec le temps, d'autant plus qu'il était prévenu de l'heureuse idée que le manteau d'inspiration qui avait affamé son maître, quand il vivait, lui était descendu sur les épaules.

On fit bientôt passer Pierre Drivel à bord de *la Belladonna*. Mais comme, sur un vaisseau de guerre, ce n'est pas de l'esprit qu'on attend d'un matelot, il se trouva bientôt hors de son élément. Au lieu d'apprendre à quoi servaient les poulies, les haubans, et les caps-de-mouton, il cherchait à faire des jeux de mots sur leurs noms, ce qui lui valait, pour tout applaudissement, des coups de canne ou de bouts de câble. Un jour que le contre-maître allait lui infliger cette correction, le capitaine Oliphant lui retint le bras. Il fit quelques questions à Pierre, et ayant reconnu qu'il était plus propre à être domestique que marin, il le prit à son service, et l'occupa constamment à ne rien faire.

Or, dans l'après-midi dont il s'agit, Pierre se promenait dans les environs de Jasper-Hall, ayant en main le livre des monosyllabes, ce livre qui est la terreur des petits enfants. Il y cherchait les mots qui pouvaient prêter à un calembour, et il en avait déjà trouvé trois, quand il rencontra le vieux fermier Drag. Il s'accrocha à lui en lui passant un bras sous le sien, de peur qu'il ne lui

échappât, et il essaya de lui faire sentir l'esprit et la beauté d'un jeu de mots. Entreprise difficile, car le fermier n'y comprenait rien.

Tout-à-coup ils virent et entendirent M. Rubasore, qui était toujours entre les mains de l'équipage de la barge, et qui appelait à chaque instant John, Fring et Thomas Prout. Dès qu'il les aperçut, il redoubla ses cris : Au secours, Drag! au meurtre! Or, Drag était fermier de Rubasore, ou, pour mieux dire, de sa pupille, miss Belmont. Le fermier voulait courir au secours de son maître, mais Pierre le retint de vive force, en lui disant : — il faut d'abord que je vous explique le double sens de ce mot, car je vois que vous ne le comprenez pas, et c'est en cela que consiste la beauté de....

— Laissez-moi aller, — laissez-moi aller! —Ne voyez-vous pas comme mon maître se démène avec ces marins? N'entendez-vous pas comme il crie au meurtre?

— Eh bien, rien ne presse. Quand un homme crie au meurtre, c'est une preuve qu'il vit encore. —Je vous disais donc que...

— Fermier Drag! me verrez-vous donc tranquillement assassiner? Allez chercher les constables, courez!—Au meurtre! au meurtre!

Pierre n'aimait pas les interruptions. Il montra le poing à M. Rubasore, et lui cria : Qu'un asthme

vous tombe sur les poumons! ne pouvez-vous nous donner le temps d'arriver? — Eh bien, que voulez-vous? Pourquoi êtes-vous en querelle avec ces braves gens?

M. Rubasore, le bosseman, Dakley, tout l'équipage, à l'exception de ceux qui riaient ou qui juraient, prirent la parole en même temps, pour raconter, chacun à sa manière, ce qui venait de se passer, et il en résulta une scène de confusion qu'il serait impossible de décrire. Mais en ce moment le capitaine Oliphant, donnant le bras à Rosa, et sortant d'une des avenues tortueuses qui conduisaient à Jasper-Hall, se montrèrent au milieu d'eux.

Cette arrivée inattendue rétablit le silence sur-le-champ. Rosa, fort embarrassée, moitié tremblant, moitié souriant, dit à son amant : — Permettez-moi, capitaine, de vous présenter mon tuteur. — Du moins il l'est encore pour quelques mois.

— Je crois avoir vu monsieur, répondit Oliphant. — Monsieur Rubasore, à ce que je présume?

—Si vous me connaissez, monsieur, vous avez l'avantage sur moi. Mais si, comme votre uniforme me porte à le croire, vous êtes le commandant de ces hommes, j'ai à me plaindre d'un des plus grands outrages qui aient jamais été commis con-

tre un sujet de Sa Majesté, et contre la personne d'un magistrat. Mais ce n'est pas à vous que je compte m'adresser pour en obtenir justice, car il en résulterait probablement que je ne l'obtiendrais pas. — Miss Belmont, ne feriez-vous pas mieux de vous retirer chez vous? Votre délicatesse doit vous dire que vous ne devez pas être témoin des insultes qu'on se permet de faire à votre tuteur.

— Oui, ma chère Rosa, oui, mettez-vous à l'écart; mais n'allez pas trop loin. — Pierre vous accompagnera.

Miss Belmont et Pierre, marchant à sa suite, s'éloignèrent à quelques centaines de pas, et restèrent spectateurs de ce qui se passait, quoique sans pouvoir entendre ce qu'on disait.

—Ma chère Rosa, répéta M. Rubasore avec un accent d'indignation,—je vois que j'aurai ici beaucoup d'ouvrage,—j'ai cruellement manqué à mes devoirs comme tuteur.

—Je suis d'accord avec vous sur ce point, monsieur.

— Peu m'importe ce que vous en pensez, monsieur; — mais je ne sais pas encore qui vous êtes; me ferez-vous la grâce de m'apprendre votre nom?

—C'est ce que je désire par-dessus tout, monsieur. Je me nomme Olivier Oliphant, capitaine

de la frégate de Sa Majesté *la Belladonna*, et neveu de votre voisin, sir Octavius Bacuissart, de Trestletree-Hall, où je vous ai rencontré une fois.

— Oh ! vous êtes le fils de l'épicier! s'écria M. Rubasore avec une ironie amère, en ayant soin de se tourner vers les matelots, pour qu'ils l'entendissent.

—Précisément, monsieur, le fils de l'épicier.— Maintenant, qu'avez-vous à me dire?

— J'ai à vous dire, monsieur, d'abord que, comme magistrat, je requiers votre aide pour retenir ici ces insolents, jusqu'à ce que j'aie fait venir des constables pour les tenir en lieu sûr et sous bonne garde dans le village voisin la nuit prochaine, et demain matin je donnerai les mandats d'arrêt nécessaires pour les faire transférer dans la prison du comté, pour avoir troublé la tranquillité publique, m'avoir insulté, et avoir osé porter la main sur moi. Comme officier de Sa Majesté, vous êtes tenu de prêter main forte au pouvoir civil.

—Ensuite?

—Ensuite, monsieur, je vous parlerai comme gentleman.

— Voyons, quelles sont vos prétentions à ce titre?

—Ce ne sont pas des prétentions, monsieur.

Mon père le portait avant moi ; j'en ai hérité de lui. — En pouvez-vous dire autant ?

— Et beaucoup plus, je dois ce titre à mon roi, et je n'ai jamais mérité de le perdre par ma conduite. — En pouvez-vous dire autant ?

— Suffit, monsieur, suffit, — je vous dis comme gentleman que vous vous êtes déshonoré en négligeant votre devoir, devoir pour lequel une nation généreuse ne vous paie que trop bien, pour perdre votre temps sur la côte afin d'avoir des entrevues clandestines avec une jeune fille sans expérience.

Il faut avouer que c'était tirer à bout portant sur le capitaine. La langue de Rubasore était une flèche, et Oliphant en sentit la pointe un instant.

— La nécessité de palanquer et dévider les haubans, — dit-il... — mais il n'acheva pas sa phrase, sentant qu'il était ridicule de chercher à justifier en termes nautiques à M. Rubasore sa présence sur cette côte en ce moment.

— Je ne sais quelle est l'excuse que vous alliez alléguer, et dont il paraît que vous rougissez.

— Je n'ai à rougir de rien, monsieur, et je n'allais alléguer aucune excuse.

— Peu importe. Cependant voilà un vaisseau

dans l'inaction, et vous négligez le service de votre pays pour séduire l'innocence.

—Avez-vous autre chose à me dire? demanda le capitaine.—Et il murmura entre ses dents quelques mots qu'on ne put entendre.

— Oui, il me reste à vous parler comme tuteur de miss Belmont. En cette qualité, je vous défends de remettre les pieds sur le domaine de Jasper-Hall. Si vous y reparaissez, j'obtiendrai du lord chancelier une injonction pour vous le défendre ; et si vous contrevenez à cet ordre, je vous ferai mettre dans la prison de la Flotte pour désobéissance à la cour. J'ai fini. Maintenant, Drag, allez chercher Fring et Prout, et nous conduirons ces malfaiteurs en prison.

Le capitaine Oliphant avait jusqu'alors montré assez de sang-froid, et il avait réussi à arrêter l'ébullition de sa colère. Il allait lui répondre avec calme, quand le bosseman s'approche de lui, et lui dit en touchant son chapeau :

— Avec votre permission, monsieur, cet homme a dit que vous étiez un coquin, et nous n'avons fait que nous emparer civilement de sa personne.

Ces mots furent la dernière goutte qui fait déborder le verre déjà plein. Le capitaine oublia la harangue qu'il avait préparée ; et serrant les

poings, il se plaça en face de Rubasore, et lui dit d'une voix de tonnerre :

— Avez-vous osé, monsieur, m'appliquer le nom de coquin ?

— J'ose tout ce qu'un gentleman peut oser ; et ce que j'ose faire, j'ose l'avouer. Cependant je n'ai pas dit positivement que vous étiez un coquin ; j'ai seulement dit à ces hommes que si leur capitaine ne punissait point par la peine des verges leur conduite envers moi, il serait un aussi grand coquin qu'eux-mêmes.

— Eh bien ! monsieur, je vous déclare qu'aucun de ces hommes ne subira la peine des verges pour sa conduite envers vous. — Qu'avez-vous à dire à présent ?

— Je répète les mêmes expressions.

— Il faut les rétracter, monsieur, ou choisissez l'alternative.

— C'est-à-dire, me battre avec vous, je suppose, dit M. Rubasore avec le ricanement le plus insultant, et exercer ainsi un métier dans lequel vous avez été élevé. — Quoi, monsieur ! croyez-vous que je jouerai le rôle d'un fou, parce qu'il vous plaît de jouer celui de spadassin ? Réservez votre courage pour les ennemis de votre pays, et quand le moment de le montrer sera arrivé, vous trouverez peut-être que vous n'en avez pas trop.

— Insolent ! Mon pied est la seule arme que je devrais employer contre vous.

— Vous ne l'oseriez. Quoi ! entouré d'une troupe d'hommes à vos ordres, vous attaqueriez un homme seul, sans armes, et qui a presque le double de votre âge ! qui de nous deux devrait-on appeler un lâche ?

A ces mots, les marins poussèrent de grands cris, et demandèrent à leur capitaine la permission de faire prendre un bain de mer à cet impertinent ver de terre. Mais Oliphant leur défendit d'approcher de M. Rubasore, et se rendit assez maître de lui-même pour lui répondre avec calme.

— J'ai eu tort, dit-il, de me mettre en colère contre un être si peu digne de l'attention d'un homme honnête. Cependant, par égard pour moi-même, je répondrai à ce que vous venez de me dire comme magistrat, comme gentleman et comme tuteur. — Comme magistrat, vous devez savoir qu'en vertu de ma commission, je suis magistrat comme vous, et même supérieur à vous, puisque mes sentences s'exécutent sans appel. Or, je ne vous permettrai pas les mesures arbitraires que vous projetez. Quand elles seraient justes en elles-mêmes, elles seraient si préjudiciables au service de Sa Majesté, que ce serait un devoir pour moi de m'y opposer ; mais elles ne le sont

pas, puisqu'il est évident que c'est vous qui avez été le provocateur. Faites-nous citer, mon équipage et moi, si bon vous semble, devant la cour d'assises ; ce sera le moyen de vous couvrir d'un ridicule éternel. — Comme gentleman, je me bornerai à vous dire que, si vous insultez quelqu'un, vous devez être prêt à soutenir les conséquences de votre conduite. — Mais comme tuteur, écoutez-moi bien, homme à cœur faux, vil intrigant : un tuteur intègre aurait-il envoyé sa pupille dans un couvent, en pays étranger, où l'on professe une religion qui n'est pas la sienne ? lui aurait-il parlé d'une passion qu'elle était encore trop jeune pour comprendre ? lui aurait-il extorqué une promesse illégale, avant qu'elle pût savoir précisément à quoi elle s'obligeait ? lui aurait-il égaré l'imagination et empoisonné l'esprit en lui donnant des romans pour lecture habituelle ? Aurait-il....?

Le capitaine s'interrompit, car il vit qu'il faisait des frais d'éloquence à pure perte. L'ingrat Rubasore, au lieu de profiter des leçons qu'Oliphant lui donnait, lui avait tourné le dos et s'éloignait, non en fuyant, mais à longues enjambées. Il retourna à l'auberge du village voisin, reprit son habit de voyage, et se fit conduire à Londres par des chevaux de poste, ne renonçant pas à ses

projets sur sa pupille, et bien résolu à les faire réussir, ou du moins à se venger.

Dès qu'on le vit partir, l'équipage poussa trois acclamations. Le capitaine alla rejoindre miss Belmont, et dîna gaîment à Jasper-Hall avec elle et miss Dredgely, qui, par égard pour les convenances, crut devoir se mettre à table avec les deux amants.

CHAPITRE III.

Avant de quitter les hommes qui formaient l'équipage de sa barque, le capitaine, non seulement leur avait permis d'aller passer deux ou trois heures à l'auberge de la Charrue dans le village voisin, mais leur avait même donné de l'argent pour s'y régaler. Ils avaient quitté la frégate avant d'avoir dîné, et il n'aurait pas cru juste de les laisser à jeun jusqu'à leur retour à bord. Ils pro-

fitèrent avec grand plaisir de cette permission, et ils arrivèrent à l'auberge à l'instant où M. Rubasore venait d'en sortir. Ils se mirent à table, se firent servir du lard et des fèves, demandèrent ensuite deux pots de grog, et passèrent environ deux heures à boire et à chanter.

Au bout de ce temps, et quand il restait encore plus d'une heure de jour, un coup de canon tiré à bord de la frégate retentit sur tout le rivage. Nos marins quittèrent la table à l'instant, coururent à la fenêtre d'où l'on apercevait la mer, et virent que la frégate faisait le signal de rappel de la barge. Plus loin en mer on voyait six vaisseaux de ligne rangés majestueusement ; et sur le plus grand, un guidon de Commodore était arboré. La brise s'était levée ; la frégate avait montré son numéro, et l'on y avait répondu par le signal de lever l'ancre sur-le-champ et de rejoindre l'escadre.

Un Achille aux pieds légers fut dépêché à la hâte à Jasper-Hall pour porter cette nouvelle au capitaine Oliphant, et ce fut une mesure aussi heureuse que prudente, car il était tellement occupé de son amour, qu'il avait oublié qu'il était capitaine de marine, et qu'il ne songeait plus qu'il existait une frégate nommée *la Belladonna*. Il partit à la hâte, et l'on ne tarda pas à le voir s'avancer vers le rivage avec miss Belmont. Tous les marins sortirent de l'auberge à l'instant même

en criant houra ! et nous devons dire à leur éloge que pas un seul n'était ivre ; deux ou trois avaient tout au plus la tête un peu échauffée, parce qu'elle était plus faible que celle des autres.

Le capitaine monta dans la barge, et donna sur-le-champ l'ordre du départ. Pendant que les douze rames frappaient l'eau, il fit galamment ses adieux à miss Belmont qui était restée sur le rivage, en saluant galamment et en baisant sa main. Suivant les lois prescrites en pareil cas, elle y répondit en agitant son mouchoir, et ce ne fut que lorsqu'elle vit la barge près de la frégate, qu'elle songea à retourner à Jasper-Hall.

Dès que le capitaine Oliphant fut à bord de *la Belladonna*, il ordonna qu'on déployât toutes les voiles, pour suivre l'escadre, dont tous les vaisseaux avaient alors le bois presque à demi noyé. N'espérant pas pouvoir rejoindre ce soir son officier supérieur, dont il ne savait pas encore le nom, il fit placer des vigies, et se retira dans sa cabine dans une situation d'esprit fort peu ordinaire pour lui, car il était occupé de profondes réflexions. Il venait, pour la première fois, de s'apercevoir qu'il lui manquait bien des choses, et cette découverte lui avait inspiré une véritable et salutaire humilité. Mais comme nous avons à nous occuper d'autre chose, nous le laisserons s'extasier sur toutes les perfections de Rosa Bel-

mont tant au physique qu'au moral, et discuter en lui-même s'il ne ferait pas bien de quitter le service pour trois ou quatre ans, et d'aller les passer à l'université d'Oxford ou à celle de Cambridge.

Lorsque M. Rubasore, livré à toutes les passions qui peuvent dégrader la nature humaine, fut arrivé à Londres, il se rendit chez son procureur, homme qui avait toute sa confiance, et qui, lorsqu'il était bien payé, était toujours prêt à soutenir la cause bonne ou mauvaise d'un client, à l'aide de tous les détours et de toutes les chicanes de la jurisprudence.

Le plan qui lui parut le plus facile était de s'adresser à la cour de la chancellerie pour en obtenir une injonction qui mît sa pupille à l'abri des poursuites du capitaine; de lui signifier, au domicile de son agent, une citation rédigée de manière à rendre une réponse nécessaire; et comme son absence l'empêcherait d'y répondre, de le faire mettre en prison à son retour pour désobéissance à la cour. M. Scharp donna son approbation à ce projet, et se déclara prêt à l'exécuter. Mais avant de commencer le rôle de plaideur, M. Rubasore voulut encore une fois jouer celui d'amant, et il résolut de faire un grand effort pour recouvrer le terrain qu'il avait perdu. En un mot, il se détermina à écrire une épitre, — une épitre

amoureuse. Oui, à l'âge de quarante-huit ans, M. Rubasore alla s'asseoir dans le coin le plus obscur d'un misérable café, pour écrire une lettre d'amour à sa pupille. Le lecteur va voir comment il s'en acquitta, car j'ai une copie de cette missive importante.

« Rosa,

« Il me semble que je suis debout sur un sable mouvant. Tandis que la tempête gronde sur ma tête; tandis qu'à droite et à gauche les vagues s'avancent vers moi, comme des monstres de l'océan, pour me dévorer, mes pieds, qui touchent encore à la terre, sont prêts à glisser sous moi, et je n'ai à attendre qu'un sort aussi cruel qu'il est peu mérité.

« Et c'est moi qui souffre ainsi, — moi, qui ai été assez malavisé, assez fou, pour placer tout mon bonheur en ce monde sur le banc de sable de vos principes ! O Rosa, vous ne voudrez pas, vous ne pouvez pas me tromper ainsi ! — Ne croyez pas que je sois vieux. Les usages du monde, la voix même de la nature, proclament qu'il faut que le mari ait quelques années d'expérience de plus que sa femme. Chacun sait que la jeunesse est aveugle, et quand un aveugle entreprend d'en

conduire un autre, ils courent tous deux le risque de tomber dans un précipice.

» Mais si vous me trompez, Rosa, oh! alors je suis vieux, bien vieux, et je n'ai plus rien à faire en ce monde, que de me préparer à en sortir. — Quand, il y a quatre ans, avec un accent d'amour et d'innocence, vous preniez à témoin la lampe d'argent de la nuit, et l'armée innombrable des astres dont le firmament est incrusté, que votre cœur m'appartiendrait tout entier, et qu'en temps convenable le don de votre main suivrait celui de votre cœur; quand ces vœux furent rendus encore plus solennels et plus sacrés par la promesse que nous fîmes de les couvrir d'un secret inviolable, jusqu'au moment où nous nous présenterions aux yeux du monde comme unis par des nœuds indissolubles, votre belle bouche ne prononça-t-elle ces vœux avec la ferveur apparente d'une sainte que pour les violer honteusement, commettre un parjure, et faire entrer le désespoir dans mon cœur trop confiant?

» Mais je veux croire, — je crois — que vous avez été égarée par les artifices d'un homme qui, —je dois vous le déclarer, — est un adepte dans l'art de la séduction. Je vous pardonne donc votre faute. Mais notre promesse solennelle, quoiqu'elle ne soit plus un secret, n'en est pas moins

obligatoire. Je n'y renoncerai jamais, — non, jamais.

» Quand votre cœur était aussi pur que l'azur transparent qui est au-dessus de vous, vous me disiez que vous m'aimiez, que j'étais votre espoir, votre bonheur; qu'ai-je fait depuis ce temps pour vous faire changer de sentiment à mon égard? Ai-je été pour vous un tuteur dur et contrariant? Loin de vous rien refuser, n'ai-je pas toujours été au-devant de tous vos désirs? Quel tuteur, quel frère, quel père aurait pu être plus affectueux, plus tendre? Pourquoi ce changement? Est-ce parce que quelques-uns de mes cheveux sont devenus gris, ou que le temps a écrit sur ma physionomie l'histoire de trois à quatre ans de plus? Vanité des vanités! quel est le jeune homme qui voudrait être aimé d'une femme uniquement pour la beauté de sa figure?

» Ne savez-vous pas, Rosa, que, comme votre tuteur, j'ai le droit de vous faire quitter Jasper-Hall, et de vous faire passer à plusieurs centaines de milles de l'objet de votre infatuation passagère et enfantine? mais pourrais-je le faire? pourrais-je prendre une mesure qui aurait une apparence de rigueur à l'égard de ma Rosa? — Non, jamais!

» Vous n'avez pas changé. Vous êtes noble, généreuse, sensible, et par conséquent vous ne pou-

vez changer. Vous êtes faite pour le bonheur, et le bonheur semble fait pour vous. Partout où vous êtes, l'existence est un printemps, et le chagrin et le malheur semblent impossibles. Cependant, malgré toutes les circonstances qui se réunissent en votre faveur, le bonheur ne peut être votre partage, ni celui de personne, s'il n'est cherché à la lueur des principes.

» Si vous éteignez cette lumière céleste dans votre cœur, et que vous cherchiez ensuite le bonheur, je vous prédis que ni la jeunesse, ni la beauté, ni la fortune ne vous la procureront : le printemps avec ses fleurs charmantes, — l'été avec ses moissons dorées, — l'automne avec ses fruits délicieux, — l'hiver avec tous ses plaisirs, tout, tout vous le refusera sur la terre. Le demanderez-vous au ciel, il ne vous l'accordera pas. Comment pourrait-il accorder le bonheur aux prières d'une femme qui aurait eu la perfidie cruelle de détruire celui de son plus ancien, de son meilleur, de son seul véritable ami, en violant une promesse solennelle et en oubliant ses principes?

» Ecrivez-moi pour me dire seulement que vos yeux se sont dessillés, et que vous voyez ce qui convient à votre honneur et à notre bonheur à tous deux ; et votre tuteur, maintenant désespéré, ira se jeter à vos pieds et se déclarer votre heureux

amant, en attendant le jour où il sera pour vous un mari tendre et indulgent.

» Jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse, je compterai les heures par les battements de mon cœur.

» Votre amant inquiet,

» RUBEN RUBASORE. »

On conviendra, je crois, que cette lettre n'était pas trop mal pour un amoureux de quarante-huit ans. Quoi qu'il en soit, il la fit partir le soir même, et Rosa la reçut le lendemain. Mais après avoir donné en entier l'épître du tuteur, il est juste de citer le fragment qui nous reste de la réponse de la pupille.

« Mon honorable tuteur,

» L'indivisibilité de la pensée a été, dès les siècles les plus reculés, un sujet d'embarras pour les métaphysiciens les plus profonds; et son indestructibilité a aussi causé beaucoup de doutes parmi les savants. Mais la passion naît-elle de la pensée, s'y rattache-t-elle seulement,—ou n'a-t-elle rien de commun avec elle ? — opinion que je suis fortement tentée d'adopter ; c'est une question sur laquelle j'ai besoin de réfléchir sé-

rieusement. Dans cet ouvrage savant sur les mystères des rose-croix, dont vous m'avez si fortement recommandé la lecture, je trouve établi en principe que l'homme, — ce mot est employé ici pour désigner les deux sexes, — se divise naturellement en quatre âges, et que pendant chacun de ces âges il y a une individualisation différente. Ce principe est confirmé par Jean-Jacques Rousseau, et nous en viendrons tout à l'heure à ce qu'ont dit à ce sujet Voltaire et Diderot.

»Or, il est manifeste, d'après ces autorités, et d'autres non moins bonnes, que la jeunesse n'est pas responsable des faits de l'enfance, l'âge mûr de ceux de la jeunesse, et la vieillesse de ceux de l'âge mûr, parce que dans le cours de ces quatre âges différents l'identité de l'individu a changé.

» Maintenant, mon respectable tuteur, remarquez comme je raisonne en logicienne. Quoiqu'aucun âge ne soit responsable des faits d'un autre, cependant, chaque âge n'en doit pas moins corriger les erreurs de celui qui l'a précédé. Car Hobbes établit la maxime que l'homme est un animal s'améliorant. Maintenant tirons les conséquences. Pendant mon enfance, vous m'avez fait croire que je vous aimais, en me disant que vous m'aimiez ; et comme vous m'avez dit que ceux qui s'aiment doivent faire tout ce que l'un demande à l'autre, je vous ai promis de vous épouser

quand je serais majeure, et de garder jusqu'alors le secret sur cette promesse. Or, d'après nos principes, mon respectable tuteur, il n'y avait rien de mal dans tout cela ; car je trouve beaucoup d'exemples semblables dans les romans et les autres ouvrages que vous m'avez engagée à lire. Mais, comme, depuis le temps, j'ai passé de l'enfance à la jeunesse, je désavoue les actes de l'individu qui constituait mon enfance, et je dois travailler à réparer dans ma jeunesse, autant que j'en suis capable, toutes les fautes que cette enfance a commises, et notamment cette erreur absurde qui m'a fait supposer que j'aimais un homme presque assez vieux pour être mon grand-père. Il en résulte évidemment que ma jeunesse n'est pas obligée de tenir les promesses faites par mon enfance. L'individu, qui formait mon identité quand j'étais enfant, n'avait aucun dégoût pour une figure longue, des cheveux gris de fer, et une queue frisée par le bout et ornée d'une belle rosette de ruban noir. Au contraire, cette queue faisait les délices de cet individu, car il s'amusait à la tirer, et à y suspendre sa poupée, son bilboquet et ses autres jouets. Mais le nouvel individu, constituant aujourd'hui mon identité, n'a plus aucun goût pour de pareils amusements. Ce goût reviendra peut-être dans mon quatrième âge, la vieillesse. Alors, si nous ne sommes mariés ni l'un ni l'autre, il

est possible que je me décide, ou, pour parler plus philosophiquement, que l'individu qui sera alors mon identité se décide à renouveler l'engagement matrimonial dont il est question ; mais, comprenez-moi bien, JAMAIS AUPARAVANT.

» Vous voyez, mon respectable tuteur, les peines que j'ai prises pour me pénétrer des principes que vous avez cherché à m'inculquer par les lectures que vous m'avez conseillées.

» A présent je vais vous parler de l'indivisibilité et de l'indestructibilité de la pensée, ce qui viendra à l'appui de mes arguments, et comme il est possible que vous n'ayez pas Voltaire sous la main, je vais vous citer d'abord un passage du huitième volume de ses œuvres..... »

Quel était ce passage ? c'est ce qu'il est impossible de savoir, car ce qui précède et tout ce qui reste de cette lettre, M. Rubasore, dans un mouvement d'impatience et de colère, l'avait déchiré; et ce n'est que par un heureux hasard que la première feuille s'en est retrouvée. J'espère que ce fragment passera à la postérité avec l'histoire véritable du vieux Commodore, comme un échantillon du style de miss Rosa Belmont au commencement de son second âge.

CHAPITRE IV.

En nous occupant des affaires d'amour de son neveu, nous avons oublié un peu trop longtemps sir Octavius Bacuissart. Il s'était rendu en toute hâte à Plymouth, avait été annoncer son arrivée à l'amiral du port, et après en avoir reçu ses instructions, s'était fait conduire à bord du *Foudroyant* et y avait arboré son guidon de Commodore.

Dès que la nouvelle de sa nomination au commandement de l'escadre était parvenue à bord de ce vaisseau, la consternation s'était répandue dans tout l'équipage. Les officiers sollicitèrent la permission de changer de vaisseau, et ne purent l'obtenir; les matelots se promirent de déserter avant de mettre à la voile, et n'en trouvèrent pas l'occasion; et les midshipmen, pour parler figurément, se couvrirent le corps d'un sac et la tête

de cendres, c'est-à-dire qu'ils burent mélancoliquement leur grog, en calculant le degré de souffrance que le chat à neuf queues pouvait infliger à une peau jeune et délicate. Cependant, quand on vit plusieurs matelots qui avaient déjà servi sous le vieux Commodore se présenter volontairement pour être admis dans l'équipage du *Foudroyant*, on reprit courage, et l'on résolut de ne le juger que d'après les leçons de l'expérience. Le fait est que le *Foudroyant* était le plus beau vaisseau à deux ponts de toute la marine anglaise. Il portait plus de quatre-vingts pièces de canon, et il n'y avait pas un marin qui ne regardât comme un honneur de servir à bord de ce navire.

Sir Octavius, en arrivant à bord, se présenta à ses officiers, salua son équipage avec un air de bonne humeur, fit une inspection complète de ce noble vaisseau, et se fit reconduire à terre, laissant après lui ample matière à réflexion. Cependant, au total, l'impression qu'il avait faite ne lui était pas défavorable.

Quelques jours après, M. Underdown vint rejoindre son ancien ami, et lui apprit que mistriss Oliphant était établie à Trestletree-Hall, avec une de ses filles, jeune personne accomplie ; et que miss Rébecca avait solennellement promis de renoncer à ses connaissances de l'écurie, de

prendre des leçons de différents maîtres , et de réformer ses manières.

Cette nouvelle fut très satisfaisante pour sir Octavius , mais celle de l'arrivée de M. Underdown ne le fut pas moins pour tout son équipage ; car les matelots qui avaient déjà servi sous le Commodore le représentèrent à leurs nouveaux compagnons comme un homme ayant dans un combat autant de sang-froid que de courage , quoiqu'il n'appartînt pas au service de la marine, et comme le seul au monde qui eût assez d'influence sur sir Octavius pour calmer quelquefois les emportemens de sa colère.

Le Commodore avait alors presque entièrement recouvré la santé. Le sentiment intime qu'il allait se rendre utile à son pays , l'activité de corps et d'esprit , la tempérance qu'il se prescrivait quand il était en mer , et l'espoir d'acquérir une nouvelle gloire dans quelque combat naval , l'avaient rajeuni de plusieurs années. Il avait pourtant des moments et des heures de cruelle angoisse , quand sa mémoire lui rappelait son neveu Auguste se jetant dans la mer pour éviter un châtiment cruel et injuste , et sa sœur , pâle et blême , arrivant comme un spectre, pour lui redemander son fils. C'est ainsi que le pécheur est puni de ses fautes, même quand il est au plus haut point de la prospérité.

Après avoir passé une quinzaine de jours à Plymouth, le Commodore se rendit un matin à bord du *Foudroyant*, avec M. Underdown, fit hisser son guidon, et fit à toute l'escadre le signal de mettre à la voile. Chaque navire qui la composait tourna sa proue pour se diriger vers le Canal Britannique, et l'escadre marcha dans le meilleur ordre. Sir Octavius fit alors monter sur le tillac tout l'équipage, qui y fut rangé par divisions, et il le passa en revue, homme par homme. Quel effet produisit le regard pénétrant de son œil animé, c'est ce que peut nous apprendre le propos d'un matelot qui dit que le coup d'œil du Commodore lui avait traversé le crâne comme une balle, et lui avait laissé derrière la tête une douleur qui ne s'était dissipée qu'après la distribution des rations de grog.

Quoi qu'il en soit, cette revue parut avoir satisfait sir Octavius; car, lorsqu'il fut de retour, il fit publiquement compliment au capitaine de la bonne tenue de tout son équipage.

Le capitaine Édouard Egerton, — car, pour cette fois, le Commodore avait un capitaine sur son bord, — était un homme bien né, ayant environ quarante ans, bon officier, bon marin, et peut-être un peu trop strict sur la discipline. Nous vivons dans un monde plein de contradictions, et ainsi on ne peut avoir tort, en disant que la jus-

tice peut quelquefois être injustement administrée; c'est-à-dire que les châtiments peuvent être infligés conformément à la lettre des lois, plutôt que d'après leur esprit.

Or, le capitaine Egerton n'entendait pas cette distinction. Il avait l'ordonnance de la marine, les instructions par écrit, et les coutumes de la marine; et tous les hommes de son équipage les connaissaient aussi bien que lui. Si donc il arrivait à quelqu'un d'eux de les violer, c'était le coupable qui attirait sur lui le châtiment, quoique ce fût le capitaine qui l'ordonnât. C'était ainsi qu'il raisonnait. Il déplorait l'aveuglement des marins anglais, se regardait comme le plus humain des hommes, et donnait de la besogne au chat à neuf queues sans miséricorde. Avec les meilleures intentions et les sentiments les plus charitables, le capitaine Egerton était un tyran encore plus cruel que ne l'avait jamais été le vieux Commodore. Cependant son équipage s'en apercevait moins, parce qu'il ne se mettait jamais en colère, et, quoiqu'il y eût presque tous les jours des punitions infligées avec la plus grande sévérité, il montrait tant de regret d'être obligé de les prononcer, et il parlait avec tant d'onction aux coupables pour leur faire sentir la faute qu'ils avaient commise et sur laquelle son devoir l'empêchait de fermer les yeux, que les pauvres marins en concluaient

que leur capitaine était réellement ce qu'il prétendait être, — un homme plein de compassion et d'humanité.

Le vieux Commodore avait sur ce sujet des idées beaucoup plus saines, mais il les oubliait quand il était en colère, et la colère avait été jusqu'alors son défaut favori. On redoutait sa sévérité à bord du *Foudroyant;* mais il avait une surprise en réserve pour l'équipage de ce vaisseau.

Le jour même qu'on avait mis à la voile, le capitaine, se promenant avec le Commodore sur le gaillard d'arrière, vers midi, lui dit :

— Sir Octavius, avant d'envoyer nos hommes dîner, ferons-nous monter tout le monde sur le pont pour assister aux punitions ? La liste en est nombreuse aujourd'hui.

— Faites monter tout le monde, capitaine... Voulez-vous me permettre de voir cette liste ?

Le capitaine la lui remit ; tout l'équipage se réunit sur le pont, et les coupables furent amenés sous la garde du capitaine d'armes. Suivant l'usage, les principales offenses étaient l'ivresse et la négligence à remplir quelque devoir.

Le vieux Commodore lut la liste à haute voix, et à mesure qu'il prononçait le nom d'un coupable, il le faisait placer en face de lui.

— Maintenant, mes drôles, écoutez-moi bien, dit-il ensuite, vous pouvez rendre grâce au ciel

que je sois arrivé à bord un dimanche. Faites attention que je pardonne très rarement ; mais je n'aime pas que la peine des verges soit infligée un dimanche. Je crois que cela ne serait pas agréable à l'auteur divin de notre religion, qui a été flagellé et crucifié pour l'amour de nous ; et comme je pense que remettre votre punition à demain, ce serait vous punir doublement, en vous faisant subir le tourment de l'attente, je demanderai, pour cette fois, au capitaine Egerton la permission de déchirer cette liste. — Il regarda le capitaine, qui inclina la tête, et, mettant la liste en pièces, il en jeta les fragments dans la mer. — Mais n'oubliez pas, ajouta-t-il, que j'ai servi mon pays avant que la plupart de vous fussent nés. Je vous le dis, non pour me vanter, mais pour vous faire sentir que je connais mes devoirs, et que je sais comment vous faire remplir les vôtres. Comme je vous l'ai déjà dit, je pardonne rarement ; mais je ne cherche pas à trouver des coupables. Agissez d'après cela, mes amis ; montrez-moi que vous êtes animés par le véritable esprit de marins anglais, et j'aurai pour vous l'indulgence et la bonté d'un père pour ses enfants. J'ai dessein de garder moi-même ce que vous appelez une liste noire ; j'espère que mon commandement sera terminé avant que la première page en soit remplie. A présent, allez dîner, et songez qu'une main sé-

vère est levée sur vous, mais qu'elle ne vous frappera qu'autant que vous l'y forcerez. — Vous voilà avertis, faites-y attention.

L'équipage fut au comble de la surprise. Un pardon si général rendait presque suspecte l'humanité qui l'accordait. Quoi qu'il en soit, un équipage plus heureux que celui du *Foudroyant* ne se mit pas à table pour dîner ce jour-là.

Le Commodore voulut voir par lui-même quel était l'état de la discipline sur toute son escadre. Il alla de vaisseau en vaisseau, il examinait si les matelots entendaient bien le maniement des pièces de canon, et indiquait les arrangements à prendre en cas de combat. En général, il demandait à voir la liste noire, et il obtenait le pardon des coupables, ou la commutation de la peine des verges en quelque châtiment moins sévère.

Dans le court espace de trois semaines, le Commodore avait tellement étonné les officiers et les matelots par une conduite qu'ils attendaient si peu de lui, et il les avait rendus si heureux, presque en dépit d'eux-mêmes, par ses manières douces et paternelles, qu'on commença à craindre que le changement qui s'était opéré en lui fût si complet, que, lorsque l'occasion l'exigerait, il ne montrerait plus son ancienne intrépidité. — C'était une erreur que sir Octavius devait dissiper.

Son escadre voguait dans le meilleur ordre,

pour se rendre à sa destination, quand le Commodore aperçut *la Belladonna* tranquillement à l'ancre, on pourrait dire sous les fenêtres de Jasper-Hall. Cette frégate avait été attachée à son escadre à sa demande expresse, et il ne s'attendait certainement pas à la trouver dans cette situation , car il croyait son neveu fort occupé à surveiller tous les navires qui entraient dans le canal Britannique, ou qui en sortaient. Il aurait été moins surpris s'il avait su combien les haubans et les étais des mâts majeurs avaient besoin d'être palanqués et ridés.

Pendant toute la nuit, le capitaine Oliphant fit force de voiles pour rejoindre l'escadre. A huit heures du matin, il était sous le vent du Commodore, qui lui fit signal de venir à bord. Il fit mettre son gig en mer , fut bientôt bord à bord du *Foudroyant,* monta lestement sur le tillac, et resta immobile en voyant sur le gaillard d'arrière sir Octavius. —Par tout ce qu'il y a de laid dans le monde , s'écria-t-il tout bas, c'est mon vieil oncle.

Il s'avança pourtant, pendant que le vieux Commodore fixait sur lui son œil noir armé de sévérité, debout devant son neveu , ferme sur ses jambes , et n'ayant pas le plus léger symptôme de goutte.

Olivier Oliphant ôta son chapeau, et jamais on ne le vit, ni auparavant, ni depuis ce temps, faire un salut plus respectueux que celui qu'il adressa

alors à son vieil oncle.

— L'orage va éclater, pensa-t-il. Et ceux qui les voyaient, se disaient tout bas :

— Le vieux Commodore va redevenir ce qu'il était autrefois.

— Eh bien ? — Ces deux monosyllabes furent le seul salut qu'il obtint de son commandant en chef.

— Eh bien, me voilà, répondit le neveu avec un ton d'aisance ; car il avait déjà eu le temps de se remettre de sa surprise, et il avança la main pour serrer celle de son oncle. Le Commodore lui tendit sa main de fer ; Oliphant la saisit, — serra fortement le crochet qui la terminait, et le lâcha comme s'il eût été de fer rouge.

— J'espère que je ne vous ai pas offensé, sir Octavius ?

— Approchez ! lui répondit son oncle, en jetant le grappin sur le collet de son habit, et en le tirant à lui ; pourquoi n'étiez-vous pas hier à votre poste et surtout en ce moment de crise ?

— Si la mer était devenue houleuse, sir Octavius, nous aurions couru le risque de perdre nos mâts majeurs, et il était nécessaire d'en palanquer et rider les étais, ainsi que les haubans.

— Hum ! dit le Commodore qui continuait à l'entraîner vers sa cabine pour que les officiers ne pussent entendre leur conversation ; les étais, —

les haubans, — hum! — mauvaise excuse. Vous étiez en chasse d'une fille ou d'une femme, jeune chien que vous êtes; et c'est ce qui ne peut convenir ni à votre officier commandant, ni au service de Sa Majesté : vous le savez comme moi. — Mais à présent que nous voici dans ma cabine, fermez-en la porte, et qu'il ne soit plus question d'étais ni de haubans. Dites-moi la vérité.

Mais le capitaine Oliphant avait tant de choses à dire, et craignait tellement que ces choses ne fussent pas du goût de son oncle, qu'il ne savait par où commencer.

— Vous ne me dites rien ? Vous avez raison, car je sais tout. Nous avons à bord de bons télescopes, et quoique vous ne pussiez nous voir, nous avons vu très distinctement, près de cette grande maison, une dame en robe blanche donnant le bras à un homme portant un chapeau à cornes galonné en or. Je vous dirai donc que vous avez commis une forte indiscrétion. Le capitaine Egerton ne serait pas fâché d'avoir le commandement de votre frégate; et, croyez-en ma parole, on a fait hier soir bien des remarques qui n'étaient pas à votre avantage. Maintenant, faites-y attention, Noll; il faut que je vous fasse une réprimande. — Vous allez déjeuner avec moi, et ensuite nous aurons un entretien particulier. — Sonnez, s'il vous plaît. - Underdown est ici.

— Je serai très charmé de le voir.

— Mes compliments au capitaine Egerton et à tous les officiers du quart du matin, dit le Commodore à son domestique, et dites-leur que je les invite à me faire le plaisir de déjeuner avec moi. — Ah ! voici Underdown, avec un air aussi grave qu'un homme qui va se marier.

La rencontre entre le capitaine Oliphant et Horace Underdown fut très cordiale, et ils allèrent se promener sur la poupe pendant que les officiers invités par le Commodore se rassemblèrent dans la cabine.

Quand ils furent tous arrivés, on se mit à table, et quelques instants après le Commodore dit : Capitaine Egerton, j'étais ce matin un peu mécontent du capitaine Oliphant, mais il m'a expliqué de la manière la plus satisfaisante le motif très important qui l'a obligé à rester à l'ancre une grande partie de la journée d'hier. C'est une affaire qui, par sa nature, doit rester secrète ; tout ce que je puis dire, c'est que celui qui en était chargé a ouvert une négociation qui peut avoir de grands résultats.

— Une mission secrète n'est souvent qu'une manœuvre d'espionnage, dit le capitaine Egerton. De la poudre et des boulets, cela me convient mieux. — Et quelle sorte d'homme est ce personnage, chargé d'une mission clandestine, ca-

pitaine Oliphant? L'avez-vous encore à bord?

— Je ne puis dire qu'il soit à bord de ma frégate en ce moment, mais je crois qu'il ne tardera pas à y être. Je dois ajouter que ce personnage qu'il vous plaît de désigner comme chargé d'une mission clandestine, est un homme fort honnête, et que je ne suis pas disposé à entendre plaisanter à ses dépens.

— Non, non, dit un des lieutenants; il peut avoir à jouer un rôle dont il est honteux lui-même; mais quand c'est pour le bien du pays, ce motif couvre la honte. — Et quelle est sa situation dans le monde?

— Il est marin, répondit le Commodore, et il donne une attention particulière aux étais et aux haubans. — Mais n'en parlons pas davantage, messieurs. Les secrets du gouvernement... Vous savez... C'en est assez.

Oliphant ne pouvait revenir de son étonnement. Au moment où il était monté à bord du *Foudroyant*, il était convaincu que son oncle souffrant de la goutte et d'une complication d'autres maladies, était à Trestletree-Hall, et y faisait par son humeur colère et bourrue le tourment de tout ce qui l'entourait, et il le trouvait commandant une escadre, en aussi bonne santé qu'en bonne humeur, et couvrant les indiscrétions de son neveu sous le voile de la plaisante-

rie. Il bénissait le ciel d'un changement si heureux, quoiqu'il doutât qu'il fût durable.

Quand le déjeuner fut terminé, la compagnie se sépara, et sir Octavius, M. Underdown et le capitaine Oliphant se retirèrent dans l'arrière-cabine, afin que leur conférence fût moins exposée aux interruptions.

Ils s'assirent, et la physionomie de sir Octavius prit un air de gravité selennelle; il commença la conversation par prier son neveu de lui donner toute son attention.

—Jusqu'à présent, Olivier, continua-t-il, vous n'avez pas montré un grand désir de cultiver mon amitié. C'était ma faute, j'en conviens; mais si vous persistez désormais dans la même conduite, ce sera la vôtre.

Oliphant ouvrit la bouche pour lui répondre.

— Ne m'interrompez pas, Olivier. — A mon âge, il est naturel qu'on songe à ceux qu'on doit laisser dans le monde après soi; grâce aux soins de mon digne ami Underdown, malgré mon insouciance naturelle, et en dépit de l'horreur que j'ai pour les affaires de toute espèce, mes domaines se sont considérablement améliorés, et mon revenu est plus que doublé. Après ma mort, qui jouira de tout cela, Noll ? Qui en jouira, à présent que le pauvre Auguste est dans le ciel? Cet évènement terrible, après m'avoir occa-

sionné un accès d'apathie qui a fait de moi une brute pendant plusieurs années, m'a enfin ouvert les yeux, et m'a fait voir combien ma vie avait été inutile, puisque je n'avais vécu que pour moi. Vous paraissez surpris de m'entendre parler ainsi, moi qui n'étais fameux que par mon égoïsme et ma tyrannie. Mais comme le mal qui existait en moi a causé tant de malheurs et de chagrins à tous ceux qui m'étaient attachés, je veux faire en sorte que le peu de bien qui s'y trouve contribue à leur bonheur. Je ne puis peut-être réformer mes manières, mais je puis réformer ma conduite.

— Vos manières, mon oncle ! vous n'avez rien à y réformer. Jamais je ne vous ai entendu parler si noblement que vous le faites en ce moment.

— Votre compliment est un reproche amer, mon neveu; mais n'importe, je l'ai mérité. — Eh bien ! Noll, après cet engagement, — car il faut que nous en ayons un, — je désire que vous quittiez le service.

— Que je quitte le service, Commodore ! Mon honneur.....

— Ecoutez notre ami, dit M. Underdown; il a ses raisons pour vous parler ainsi.

— Oui, que vous quittiez le service, que vous veniez vivre près de moi, et que vous tâchiez d'aimer ma Becky et de vous en faire aimer. —

Mais que vous l'épousiez ou non, Noll, Underdown vous dira que j'ai déjà pris des mesures pour que vous n'ayez à porter envie à personne pour sa fortune.

— Que le ciel vienne à mon aide ! s'écria le jeune officier vivement ému. Mon oncle, donnez-moi la main que vous m'avez refusée quand je suis arrivé à bord. Combien je me suis mépris sur votre noble caractère ! Mais je suis un navire masqué, — amarré par des chaînes de fer, — hors d'état de brasser au vent. O mon oncle, pourquoi ne vous ai-je pas mieux connu auparavant ?

— Connaissez-moi à présent, et aimez-moi autant qu'il vous sera possible. Votre chaleur me plaît, Noll. Quant à Becky, je ne puis vous dire, nul homme, nul ange ne peut vous dire combien j'aime cette petite drôlesse. — Elle a ses défauts, mais je crois que je ne l'en aime que mieux. — J'aime son humeur pétulante, volontaire, audacieuse. — N'est-elle pas belle, Olivier ?

— Elle est charmante.

— Et elle a le cœur si noble, si généreux !

— Elle est tout ce que vous dites, Commodore, dit M. Underdown en souriant ; vous n'avez pu réussir à la gâter tout-à-fait.

— Ni vous, à la rendre tout-à-fait parfaite, Horace. — Ah ! je vous ferme le bec, pour cette

fois. Eh bien ! Olivier, croyez-vous que vous pourrez l'aimer.

— Je... je l'aime déjà, mon oncle; je l'ai toujours aimée.

— A merveille. — Et quand nous en aurons fait une dame, pourrez-vous encore l'aimer et l'épouser? Réfléchissez avant de me répondre; car tout mon bonheur et celui de Rébecca en dépendent.

—Ne dites pas *tout*, mon oncle, ne dites pas *tout,* je vous en supplie; si vous m'aviez parlé ainsi il y a seulement un mois, je me serais jeté à vos genoux pour vous remercier de toutes vos bontés; car Rébecca est charmante, aimable, et je lui crois les meilleures qualités; — mais à présent mon cœur ne m'appartient plus.

Le vieux Commodore tomba appuyé sur le dossier de sa chaise, et murmura à demi-voix :—Auguste! Auguste! vous êtes complétement vengé.— Combien de fois vous l'avez été!

Cette remarque n'est pas chrétienne, Commodore, dit M. Underdown. Auguste est maintenant aux pieds du trône de Dieu, et il ne peut en émaner rien d'aussi méprisable qu'un esprit de vengeance. Agissez d'après vos principes actuels, et vous passerez vos dernières années dans le sein du bonheur. — Eh bien! Olivier, contez-nous l'histoire de vos amours pour que nous jugions

s'ils vous offrent, et à nous-mêmes, quelque chance de bonheur.

— Rien ne pouvait être plus heureux pour moi que cette entrevue. J'ai grand besoin de vos avis ; car quoiqu'il n'y ait pas encore un mois que je suis amoureux, j'ai déjà réussi à me plonger dans de grands embarras, ainsi que celle que j'aime plus que moi-même. Nous autres marins, quand nous nous amarrons dans le havre de l'Amour, notre câble fait ordinairement le demi-tour.

Le capitaine parlait ainsi, sans avoir devant les yeux la crainte de Pierre et de ses *hem*.

Il raconta alors avec beaucoup de métaphores navales, la partie de cricket sur le sable, le danger qu'un jeune midshipman avait couru de se noyer, et qui avait amené sa connaissance avec miss Belmont, et les entrevues clandestines qu'il avait eues avec elle. Il fit la description de sa beauté, de ses talents, de son esprit et de ses connaissances, et en parla avec tant de feu et d'enthousiasme, qu'avant qu'il eût fini son portrait, le Commodore lui avait déjà pardonné d'avoir désappointé ses espérances à l'égard de sa propre fille.

Oliphant leur apprit alors que M. Rubasore était le tuteur de miss Belmont, et leur parla du projet qu'il avait formé de l'épouser, de la promesse qu'il en avait extorquée, de la manière dont

il l'avait élevée pour qu'elle répondît à ses vues, des livres qu'il lui avait fait lire pour lui égarer l'esprit et l'imagination, et de la négligence systématique qu'il avait apportée au moral de l'éducation de sa pupille.

M. Underdown se leva avec indignation, et le vieux Commodore se mit à jurer avec une telle énergie, qu'on l'entendit sur le gaillard d'arrière. Un midshipman espiègle alla trouver le capitaine Egerton, et lui fit le rapport d'un air grave que le vieux Commodore était enfin arrivé à bord. Le capitaine lui demanda ce qu'il voulait dire. Le midshipman le conduisit à l'endroit où il avait entendu partir la bordée de jurements; mais le capitaine entendant alors causer tranquillement dans la cabine, ne voulut pas chercher à écouter la conversation, et récompensa l'espiègle en l'envoyant passer trois heures au haut d'un mât.

Oliphant fit ensuite la relation de son entrevue avec M. Rubasore, et des menaces que celui-ci lui avait faites. Il regrettait vivement de ne pouvoir être à terre, car, quoiqu'il ne doutât pas de l'affection et de la constance de Rosa, il craignait que son inexpérience et son caractère romanesque ne la portassent à quelque démarche inconsidérée qui ne feraient pas grand honneur à sa future épouse.

Dans des circonstances semblables, M. Under-

down avait ordinairement à jouer le rôle de Mentor à l'égard de tous les Télémaques de sa connaissance. Avant que le capitaine eût fini de parler, il avait déjà formé son plan.

— Commodore, dit-il, que penserait-on sur le gaillard d'arrière si le bruit de la volée que vous avez tirée il y a quelques instants s'y était fait entendre?

—On s'étonnerait que l'explosion n'eût pas été plus forte, si l'on connaissait comme moi l'infernal coquin qui a allumé la mèche. Puisse le diable, armé de ses griffes et de ses cornes...

—Chut! chut! dit Underdown en mettant la main sur la bouche du mortier d'où une nouvelle bombe allait partir. Vous ne tenez pas la promesse solennelle que vous m'avez faite, sir Octavius.

—Eh bien, Horace, pardonnez-moi, je suis un vieux fou, et voilà tout; mais ce Rubasore, que j'ai toujours détesté, ferait jurer l'ange Gabriel au milieu de son hymne du matin.

— Cela ne vaut guère mieux qu'un jurement. Mais permettez-moi de vous demander, — et je vous le demande très sérieusement, — quelle opinion vous avez du caractère de cette Rosa Belmont?

—A parler franchement, je pense qu'elle et ma fille sont deux enfants gâtés; l'une pour avoir reçu

trop d'éducation, l'autre pour ne pas en avoir reçu assez.

— Vous avez raison en partie. Vous auriez pu dire que Rosa a été bourrée de talents et de connaissances, avec un oubli systématique et calculé d'une saine éducation, d'où il résulte qu'elle a beaucoup de choses à oublier, et beaucoup d'autres à apprendre de nouveau sur des bases toutes différentes; et que Rébecca a presque tout à apprendre, à l'exception peut-être de ce qui manque à Rosa.—Combien elles pourraient devenir utiles l'une à l'autre!

— Je pense comme vous, Horace.

—Comme il serait délicieux de pouvoir les réunir! s'écria Oliphant. Elles se prendraient à la remorque tour à tour, et elles finiraient par voguer de conserve. Ce serait les deux plus jolies petites corvettes du monde entier. — Diable! — où est Pierre Drivel?

Comme ces derniers mots furent prononcés *sotto voce*, ils n'obtinrent ni attention, ni réponse.

— Maintenant, Commodore, écoutez-moi, dit M. Underdown avec un ton décidé qu'il ne prenait que lorsqu'il avait résolu de n'écouter aucune opposition; il faut que je me rende à terre sur-le-champ. Nous avons en vue plusieurs bâtiments marchands qui vont entrer dans le

port ; je passerai à bord du premier dont nous approcherons.

—Quoi! m'abandonner! s'écria le Commodore. Si vous me quittez, je retomberai dans un de mes maudits accès de colère ; je jetterai mes bonnes résolutions par-dessus bord, et je mettrai tout sens dessus dessous dans l'escadre.

— Je n'en crois rien, Commodore. Si je le croyais, je perdrais la vie plutôt que de vous quitter. Vous ne savez pas, et personne ne le saura avant ma mort,—quel vif intérêt je prends à vous voir agir désormais d'après ce qu'il y a de noble et d'héroïque dans votre caractère.

—Que signifie tout cela, Horace?

—Peu importe, sir Octavius. — Maintenant, Olivier, pouvez-vous me remettre quelque gage d'amour que vous ayez reçu de miss Belmont?— Il faut que je sois accrédité auprès d'elle.

Le capitaine rougit. — Ne puis-je pas lui écrire ?

— Sans doute, et vous le ferez. Mais connait-elle votre écriture? Nous avons en Rubasore un adversaire rusé. Il ne faut pas qu'il puisse y avoir de méprise dans cette affaire.

—Vous avez raison. — Je ne crois pas qu'elle connaisse mon écriture, car je ne lui ai jamais écrit. D'ailleurs, j'écris si mal, que je serais presque honteux de lui écrire.

—C'est ce dont je me doutais.—Il faut pourtant que je sois porteur de quelque chose qui prouve que je viens de votre part.—Allons, capitaine, n'en soyez pas honteux! qu'avez-vous à me donner?

Avec l'air d'un écolier pris en flagrant délit tandis qu'il dérobe des pommes dans un verger, Oliphant tira enfin de dessous son gilet une rose fanée.

— Elle m'a donné cela hier soir.

—Que voulez-vous que je fasse de cette guenille? Comment puis-je en prouver l'identité?

— Je vous prie, monsieur Underdown, de me rendre ma guenille. Si vous aviez seulement vu la main qui l'a cueillie, vous n'appelleriez pas cette fleur une guenille.

—Et vous n'avez réellement rien qui lui ait appartenu? — Absolument rien? — Eh bien, répétez-moi quelque petit propos qu'elle puisse se rappeler, afin que je puisse lui dire : Miss Belmont, je me présente devant vous de la part de celui qui vous a dit, ou à qui vous avez dit telle ou telle chose.—Plus cela sera tendre, mieux cela vaudra.

—C'est de pire en pire, Underdown.—Je conviens que j'ai quelque chose qui lui a appartenu; mais... mais... elle ne me l'a pas donné. Je l'ai

pris dans son panier à ouvrage pendant qu'elle avait la tête tournée.

— Pour qu'elle dise à sa femme de chambre de lui tourner les talons! — Fort bien en vérité. — Et que vous êtes-vous approprié ainsi? — Son mouchoir de poche?

— Non.

— Et qu'était-ce donc? s'écria le Commodore. Ce ne peut être une voile de misaine; elle n'aurait pas tenu dans le panier à ouvrage d'une dame.

— C'est un bas de soie qu'elle venait de marquer.

— Soufre et salpêtre! s'écria le Commodore; on fera une perquisition, on soupçonnera les domestiques, tout sera en combustion dans la maison, parce qu'il vous a plu de voler un bas trop petit pour que vous puissiez le porter.

— Pour que je puisse le porter! — Quelles idées vous avez, sir Octavius! Croyez-vous que j'aie voulu commettre un larcin?

— Cela y ressemble beaucoup, dit Underdown. — Vous avez eu tort, Olivier.

— Ce n'est qu'un bas dépareillé, dit le capitaine décontenancé.

— Et où est-il?

— Le voici, répondit Oliphant, en tirant encore de son sein un joli petit bas de soie, marqué de manière à faire honneur à l'aiguille de miss Belmont, des lettres R. O. S. avec la moitié d'un A.

— Je vous fais mon compliment, Noll, dit le Commodore, jouissant de la confusion de son neveu. Si vous aviez dévalisé un voyageur en lui demandant intrépidement la bourse ou la vie, passe; mais filouter ainsi en cachette! fi! fi!

— Eh bien, cela me suffira, dit Underdown. En me présentant devant miss Belmont, je lui dirai : Le capitaine de la marine royale qui vous a volé ce bas m'a chargé de...

—Voulez-vous me pousser à bout? Vous me mettrez réellement en colère. — Rendez-moi cet objet inappréciable.

—C'est ce que j'ai de mieux à faire, car je serais plus embarrassé pour le rendre, que vous ne l'avez été pour vous l'approprier. — Ce mot convient-il à votre délicatesse?

Enfin, il fut décidé que M. Underdown se rendrait le plus tôt possible à Jasper-Hall, et qu'il prendrait avec lui Pierre Drivel, que miss Rosa connaissait déjà comme étant au service du capitaine Oliphant. Son but était de l'informer qu'ayant plus de dix-huit ans, elle avait le droit de demander au lord chancelier à être émancipée, retirée de dessous la tutèle de M. Rubasore, et placée sous la curatèle de sir Octavius Bacuissart et de M. Underdown pendant le peu de mois qui restaient à s'écouler jusqu'à sa majorité. Il devait aussi lui proposer d'aller passer

ce temps à Trestletree-Hall, dans la famille du Commodore.

Tous ces arrangements ayant été pris, on fit un signal au bâtiment marchand le plus voisin. Comme il se rendait à Plymouth, M. Underdown y monta avec Pierre Drivel; le capitaine Oliphant retourna à bord de la frégate; et l'escadre continua à voguer vers sa destination.

CHAPITRE V.

Tandis que le vieux Commodore, trompé par de faux avis, cherche un ennemi qui s'était porté plus au nord qu'il ne le croyait; qu'il étonne toute son escadre par des traits journaliers de douceur et d'humanité, et qu'il emploie ses connaissances profondes en marine, et sa longue expérience pour mettre l'équipage de chacun de ses vaisseaux en état de figurer honorablement dans

le combat qu'il espérait pouvoir livrer incessamment, il faut que nous retournions près de M. Rubasore.

En arrivant à Londres, il alla trouver son honnête procureur, M. Sharp, et après s'être assuré de sa coopération cordiale, en lui payant d'avance une somme considérable pour ses honoraires, il entra en consultation avec lui. Ils restèrent enfermés tête-à-tête dans le cabinet du procureur, jusqu'à une heure très avancée de la nuit, et le résultat en fut que le lendemain une pétition fut présentée à la cour de la chancellerie pour obtenir une injonction contre le capitaine Oliphant, et qu'une copie lui en fut signifiée au domicile de son agent avec sommation de répondre aux faits exagérés qu'y étaient énoncés, dans un délai trop court pour que la réponse fût possible.

Après avoir pris cette mesure pour assouvir sa soif de vengeance, il pensa aux moyens à prendre pour exécuter les projets qu'il avait formés depuis tant d'années. Il fallait pour cela qu'il tînt sa pupille dans une solitude complète, qu'elle ne pût avoir aucune communication avec le monde; qu'il la vît plus fréquemment que par le passé; qu'il tâchât de regagner par des voies de douceur l'ascendant qu'il avait eu sur elle, et qu'il mît en jeu les principes romanesques dont il avait rem-

pli l'esprit de Rosa pour lui faire renouveler la promesse de l'épouser dès qu'elle serait majeure.

Comme cette époque n'arrivait que dans cinq mois ; qu'il était certain que son rival était en mer, et que Jasper-Hall était un endroit aussi isolé qu'il pût le désirer, il crut qu'il était inutile de faire une diligence extraordinaire, et il résolut de ne se présenter aux yeux de sa pupille qu'après avoir employé tous les secours de l'art pour orner et embellir son extérieur, à l'aide des meilleurs articles de la capitale.

Mais il restait un point délicat, un point important, et qui exigeait de très graves réflexions. Miss Belmont ne pouvait souffrir sa queue; elle l'avait signifié assez positivement dans sa lettre; la lui sacrifierait-il? On était alors dans un moment critique. Les vieillards, qui tiennent toujours aux antiques usages, conservaient encore leur queue. — Les gens de moyen âge avaient commencé à y renoncer. — Tous les jeunes gens, sans exception, portaient leurs cheveux *au naturel,* et M. Rubasore avait la prétention de vouloir paraître jeune. Cependant comment oserait-il se montrer sans sa queue, et avec des cheveux gris sans poudre? Avant de se décider à faire un effort si pénible, il résolut de consulter un perruquier qui pût lui dire franchement quelle figure il aurait quand il serait écourté. Il entra

dans plusieurs boutiques élégantes de coiffeurs dans le beau quartier de Londres, mais il lui fallait une boutique vide, et une physionomie qui lui inspirât de la confiance, et il ne trouvait aucun de ces avantages dans les belles rues de la capitale. Il porta donc ses pas vers un quartier plus humble, et il entra dans une rue où il n'existait que des boutiques d'épiciers, de merciers, de marchands de charbon, de pommes de terre, etc. Les barbiers n'y manquaient pas; c'était plutôt les pratiques qui manquaient à leurs boutiques. Enfin, dans une de ces dernières, il vit un homme maigre, mais ayant l'air au-dessus de sa profession; légèrement courbé, moins par suite de son âge, que par une habitude qu'il avait probablement contractée en exerçant son métier. Il était occupé en ce moment à passer un rasoir sur un cuir.

M. Rubasore crut voir sur-le-champ qu'il était en présence de l'homme qui lui convenait, et il entra dans la boutique. Le barbier baissa son cuir avec l'aisance gracieuse d'un courtisan, et le salua avec un air de politesse qui n'avait rien de servile. Il essuya une chaise avec un mouchoir de mousseline blanche, et la lui présenta.

M. Rubasore aurait dû se trouver fort à l'aise en présence d'un pauvre barbier; mais cet homme lui imposait, et il éprouvait une sorte de

gêne. Le barbier, debout presque en face de lui, ayant un tablier bien blanc, et les yeux fixés sur lui, attendait avec patience qu'il parlât. Cette patience fut mise à l'épreuve, mais elle triompha.

— Je suis venu, dit enfin M. Rubasore, pour... pour... il s'arrêta, et le barbier le salua de nouveau.

— Vous êtes extrêmement poli envers vos pratiques.

— Elles sont en petit nombre, monsieur; il est midi passé, et vous êtes la première d'aujourd'hui... si vous avez dessein de me faire l'honneur d'être ma pratique.

Il prononça ces mots du ton le plus doux possible, et avec un accent français très fortement prononcé. M. Rubasore le regarda avec plus d'attention, et il ne put plus douter qu'il ne parlât à un homme bien né.

— Comment se fait-il, demanda-t-il en regardant autour de lui, qu'une boutique si propre et si bien tenue n'attire pas plus de pratiques?

— Simplement, monsieur, parce que je suis un étranger, un émigré. Ce serait peut-être une recommandation dans les beaux quartiers de cette ville, mais dans celui-ci, qui n'est habité que par la classe inférieure, c'est un grand désavantage. Je m'y suis fixé parce que les loyers y sont moins chers.

— Mais quelle nécessité de faire ce métier ? Notre gouvernement accorde des secours aux personnes qui se trouvent dans votre situation.

— Nous avons profité quelque temps de sa libéralité, monsieur; mais il nous a retiré ses secours par suite de la bonté de cœur de la seule personne qui me reste de toute ma famille. On nous a accusé d'avoir caché chez nous un espion.

— Un espion ! s'écria vivement M. Rubasore; et cela est-il vrai, mon cher ami ?

— *Mon Dieu !* pourriez-vous le croire ?... C'était un jeune homme qui s'est trouvé très innocemment impliqué dans une mauvaise affaire. Lui espion ! personne n'aurait pu être plus fidèle et plus attaché à son pays. Mais, voulant épargner la délicatesse et la sensibilité d'une famille distinguée à laquelle il appartient, il a préféré se cacher, errer, devenir un proscrit, plutôt que de donner de la publicité à cette affaire, en cherchant à se justifier.

— Et son nom ?... Quel est son nom ?

—Je ne puis le dire....Au surplus, il est maintenant en sûreté.

— J'en suis charmé, s'il est innocent.

— Plaît-il à monsieur que je fasse quelque chose pour son service ?

— Réellement, je ne saurais trop dire... Je crois que je suis entré ici par curiosité de voir une boutique que la propreté qui y règne rend

si différente de toutes celles de ce quartier... peut-être pour vous faire une question... peut-être par désir d'être utile à un homme infortuné.

— Vous me faites trop d'honneur... J'ai été surpris de vous voir entrer... Votre barbe a été faite ce matin... vos cheveux sont en bon ordre... vous n'avez pas besoin de moi... Mais, à présent que j'y songe, monsieur, il faut que vous soyez le bon médecin qui demeure dans la rue voisine; vous avez appris que ma pauvre Rosalie est malade, et vous venez la voir... Eh bien, monsieur, je me chargerai de votre tête, aussi longtemps que je resterai dans ce pays, et je vous prouverai mieux ma reconnaissance *quand le bon temps reviendra.*

— Est-ce cette Rosalie qui a aidé le jeune homme à se sauver?

Cette question fit tressaillir le Français. Il commença à soupçonner M. Rubasore d'être un agent secret de la police. Il était évident qu'il était entré dans la boutique sans y avoir affaire; et, de question en question, il était arrivé à un sujet qui n'était nullement agréable. Il s'ensuivit un silence de quelques instants pendant lesquels l'émigré salua de nouveau M. Rubasore d'un air qui semblait dire : « Que me demanderez-vous ensuite ? » et se redressa de toute sa hau-

teur, comme pour lui dire : « Je suis sur mes gardes, et je ne vous crains pas. »

Comme cette pantomime n'était pas une réponse directe à la question de M. Rubasore , il la répéta, mais en l'assurant qu'il n'avait aucune mauvaise intention , et qu'il était homme d'honneur.

Le bon émigré se contenta de cette assurance, et lui répondit franchement que c'était sa fille qui avait facilité l'évasion du jeune homme faussement accusé d'être un espion. Cet aveu augmenta le désir de M. Rubasore de voir la femme qui avait joué un rôle si dangereux; et cet homme d'honneur dit qu'il était prêt à lui tâter le pouls, et à lui donner des avis sur sa santé , lui donnant ainsi à croire qu'il était réellement médecin.

M. Florentin — c'était le nom de l'émigré — fut tout reconnaissance. Il fit monter M. Rubasore par un escalier sombre et étroit, et, ouvrant une porte sur le palier du premier étage, il le fit entrer dans une petite chambre où il vit une jeune femme d'une beauté remarquable; mais hélas! c'était une beauté flétrie!

M. Rubasore était en quelque sorte à l'épreuve du pouvoir de la beauté. Ses yeux, habitués aux charmes de sa pupille, pouvaient envisager les attraits les plus séduisants, sans que son cœur

éprouvât la moindre émotion. Mais la beauté qui était en ce moment en sa présence était d'un caractère tout particulier. C'était une beauté qui intéressait le cœur, qui le pénétrait de compassion, qui l'enlevait, en dépit de lui-même, bien au-dessus des joies périssables de la terre, pour le placer dans un monde où la maladie ni le chagrin ne peuvent entrer.

Rosalie était de grande taille, et quand elle était debout, elle semblait un peu courbée. Ce n'était pas un défaut naturel. Elle le devait à la nécessité où elle était d'avoir sans cesse le corps penché pour broder au tambour, peut-être aussi à la maladie, mais surtout aux chagrins et aux malheurs dont elle avait été accablée. Ses joues étaient d'une pâleur qui faisait peine à voir, et le sang paraissait avoir abandonné ses lèvres. Elle avait près de chaque tempe ce creux qui semble la fosse de l'espérance, et qui est l'ouvrage des soucis et des inquiétudes qui rongent perpétuellement le cœur. Cependant, malgré cette pâleur mortelle, son visage n'était pas sans attraits. Il était du plus bel ovale, et tous les traits en étaient réguliers. Elle avait les yeux d'un bleu foncé, et l'expression en était douce et mélancolique. En un mot on pourrait dire que sa figure était le champ de bataille de l'héroïsme qui supporte en silence des souffrances perpétuelles, et du besoin de les

soulager par des sanglots d'angoisses et par les cris du désespoir.

— Rosalie, mon enfant, — dit son père en entrant, — voici un médecin charitable, qui vient vous donner des avis. Et saluant le soi-disant médecin, il se retira.

Rubasore fut un moment embarrassé. Il regarda sa malade en face, et son cœur lui reprocha presque de la tromper. Cependant il était déterminé à continuer le rôle qu'il avait commencé à jouer, car il désirait vivement apprendre le nom et la demeure de l'espion supposé. Mais il sentait que ce n'était pas le moment de lui faire des questions qui pourraient lui paraître impertinentes, et sa qualité prétendue de médecin lui permettait de réitérer ses visites.

Ils s'assirent enfin l'un à côté de l'autre; ils firent, suivant l'usage, quelques observations banales sur l'état du temps, et demeurèrent d'accord que, s'il ne pleuvait pas, et qu'il ne fît ni trop chaud ni trop froid, la journée serait très belle. Enfin le médecin s'empara du bras de la malade, et lui tâta le pouls. Il lui fit quelques questions, et la voix qui y répondit lui sembla la plus douce qu'il eût jamais entendue. Quand elle entr'ouvrit la bouche, il vit que le silence cachait des dents du plus bel émail, des dents qui semblaient former un portail d'ivoire pour li-

vrer passage au sourire ; mais le sourire n'arrivait jamais jusqu'à ses lèvres.

M. Rubasore, ayant des connaissances générales, ne joua pas mal son rôle. Cependant les symptômes l'embarrassèrent. Il était évident qu'elle n'avait pas de fièvre ; son pouls était régulier quoique lent et faible ; elle n'avait ni toux, ni difficulté de respirer, ni oppression de poitrine; elle n'avait pas grand appétit, mais ce qu'elle mangeait elle le digérait facilement ; c'était du moins ce qu'elle disait. La seule chose dont elle se plaignit fut de faire des rêves horribles. Elle en était tellement assaillie, qu'elle tremblait de s'endormir, et qu'elle osait à peine fermer les yeux. Elle supplia M. Rubasore de ne pas lui ordonner d'opium, car ce remède ne faisait qu'ajouter à ses souffrances.

Quand il en eut tiré toutes ces informations qu'elle lui donna en aussi peu de mots qu'il lui fut possible, il en vint à la conclusion qu'elle était malade d'esprit plutôt que de corps, et il se demanda si la cause ne pouvait s'en rattacher au secret qu'il avait de si fortes raisons pour désirer de pénétrer. Mais quelles étaient ces raisons, c'est ce que le lecteur apprendra avec le temps.

Il lui fit ensuite quelques questions sur le régime qu'elle suivait et sur sa nourriture habituelle, et les réponses qu'il en tira, non sans peine, le

firent frémir. Malgré toutes les précautions qu'elle prit pour ne pas lui faire connaître la vérité tout entière, il vit clairement que le père et la fille vivaient dans un état de famine habituelle, et cherchaient à se tromper l'un l'autre, en se faisant croire qu'ils mangeaient chaque jour autant que leur appétit l'exigeait. Cependant ils ne devaient rien à personne, et Rosalie était vêtue avec une propreté qui pouvait passer pour de l'élégance.

On a beaucoup vanté, et sans contredit ce n'est pas sans raison, la dignité calme avec laquelle César, entouré de ses assassins, s'enveloppa de son manteau, et tomba sous leurs coups aux pieds de la statue de Pompée. Mais qu'était son héroïsme auprès de celui de ces deux infortunés, sans amis, et dans un pays étranger? César n'eut à souffrir qu'un instant, et son courage était soutenu par le désir de ne pas démentir en mourant le courage dont il avait donné tant de preuves pendant sa vie, et d'acquérir ainsi de nouveaux droits à la gloire; mais ces pauvres étrangers sentaient chaque jour le poignard de la famine entrer plus avant dans leur sein, et leur donner la mort avec une lenteur cruelle; et pourtant ils n'appelaient pas les passants pour leur montrer leurs blessures, ils n'imploraient le secours de personne; ils se cachaient même leurs souffrances l'un à l'autre, et ils se préparaient à mourir devant cet autel dont

la sainteté devrait toujours être inviolable : l'autel du respect qu'on se doit à soi-même.

M. Rubasore ne fit plus de questions à Rosalie. Il lui dit qu'il comprenait la nature de sa maladie; qu'il reviendrait la voir ; qu'il allait laisser une ordonnance, et que si elle suivait exactement le régime qu'il lui prescrivait, il répondait de sa guérison. Ayant pris congé d'elle, il descendit dans la boutique, où il trouva M. Florentin occupé à raser une pratique, et il regarda cette opération avec une attention philosophique.

Cette pratique était un charbonnier bourru et de mauvaise humeur. Il était assis sur une chaise, et la serviette blanche qu'il avait sous le menton, ainsi que la mousse de savon dont la partie inférieure de son visage était couverte, faisait contraste avec la noirceur de sa peau et de ses vêtements. Sa barbe de huit jours était aussi dure que si chaque brin en eût été une pointe d'épingle, et le rasoir perdant son fil à chaque instant, M. Florentin était forcé d'interrompre son opération pour le repasser sur son cuir, au milieu des imprécations du charbonnier, qui la trouvait trop longue. La politesse du barbier était inépuisable, mais nul émollient n'était capable d'adoucir l'humeur et la barbe du charbonnier.

Quand son foin fut fauché, et qu'il eut son menton lavé et essuyé, il jeta sur la table un

penny avec un air de mépris, et sortit en jurant, après avoir occupé M. Florentin une demi-heure, usé une quantité considérable de savon, et sali trois serviettes.

— Il me semble que voilà un penny bien gagné, dit M. Rubasore.

— Et honnêtement, j'espère. — Mais comment trouvez-vous Rosalie ?

— Je dois vous parler franchement. — Elle a l'esprit trop chargé, et son estomac ne l'est pas assez.

— *Juste ciel*, monsieur ! Vous m'assassinez ! — Que vais-je faire ?

— Il faut la faire manger davantage. Vous-même vous n'êtes pas en beaucoup meilleure santé, ajouta Rubasore en lui tâtant le pouls. Il faut que je vous prenne tous deux sous mes soins. Or, j'ai un système de médecine qui m'est particulier; j'ordonne peu de drogues à mes malades, et c'est principalement à l'aide d'un régime exactement suivi que je travaille à les guérir. — Je vais écrire une ordonnance pour vous et votre fille, ayez soin de la bien observer tous deux.

Au lieu d'écrire, en mauvais latin, une ordonnance d'avaler des drogues encore plus mauvaises, il en écrivit une qui prescrivait un bon dîner, et un bon souper, séparés par un intermède d'une couple de tasses de thé.

Quand M. Florentin en fit la lecture, il ouvrit de grands yeux, et ses sourcils s'élevèrent à un tel point, qu'ils firent tressaillir les cheveux de son toupet.

— Impossible, monsieur, s'écria-t-il, absolument impossible !

— Il n'y a rien d'impossible à la providence, dit M. Rubasore; quant à moi, tout ce que je puis dire, c'est que si vous ne prenez tous les jours cette quantité d'aliments, la santé de votre fille ne se rétablira point, et que vous serez attaqué très incessamment de la même maladie. — Vous ne connaissez pas encore l'atmosphère de ce pays, monsieur Florentin. En France vous avez bien des choses dont vous vivez; — vous me pardonnerez: — votre vanité nationale, votre inimitable gaîté, l'air élastique que vous y respirez; mais en Angleterre rien ne peut soutenir la vie que des aliments, des aliments, des aliments; et c'est pourquoi je vous dis : Nourrissez-vous, nourrissez-vous, nourrissez-vous.

Sans dire un seul mot du motif important qui l'avait porté à entrer dans cette boutique, il prit congé du pauvre émigré, en lui disant qu'il reviendrait le lendemain à la même heure.

Les réflexions que fit alors M. Florentin n'étaient pas d'une nature très consolante. Il avait grand'faim, et il s'en inquiétait peu, car il y était

accoutumé ; mais il ne pouvait supporter l'idée que sa fille fût malade faute de prendre suffisamment de nourriture. C'était pour lui la torture la plus cruelle, et il se sentait prêt à perdre l'esprit. Il était l'heure de dîner. Il relut l'ordonnance de ce repas : — deux fortes côtelettes de mouton et deux grosses pommes de terre pour chacun ; du pain *quantum sufficit ;* une pinte de la meilleure bière à chaque repas pour monsieur, et deux petits verres de vieux vin de Porto pour mademoiselle. L'eau lui en vint à la bouche ; mais comment se procurer tout cela avec le penny qu'il venait de recevoir ? Cependant c'était tout l'argent qu'il avait, et quand même il en aurait eu, il n'avait ni feu, ni charbon pour en faire.

Au milieu de cette perplexité, — et elle dura une bonne demi-heure, — la voix douce de sa fille l'appela pour dîner. Il ferma sa boutique, et monta dans la chambre du premier étage où nous avons déjà vu Rosalie. Une petite table ronde était couverte d'une serviette blanche comme la neige. Au milieu était un plat contenant une laitue, et à côté, sur une assiette, un petit pain d'un penny. Mais s'il n'y avait pas du pain *quantum sufficit,* l'eau ne manquait pas, car un grand pot de faïence en était plein. Verres, assiettes, couteaux, fourchettes, tout était d'une propreté à donner de l'appétit si l'on en avait manqué. C'é-

tait certainement un dîner poétique, une légère collation, comme disent les héroïnes de tant de romans. La seule chose à y reprocher, c'est qu'elle était trop légère.

L'ordonnance de M. Rubasore dans une main et le penny qu'il venait de gagner dans l'autre, le pauvre émigré jeta un coup d'œil douloureux sur le repas très maigre placé sur la table. Cependant, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger* : avec cet axiome dans la bouche, qu'il aurait volontiers remplie de quelque chose de plus substantiel, le pauvre émigré commença à assaisonner la salade, c'est-à-dire qu'il coupa la laitue en petits morceaux, et y jeta quelques gouttes de vinaigre et une pincée de sel. L'ayant retournée avec soin, il en mit une bonne moitié sur une assiette, coupa le petit pain en deux, et voulut servir sa fille, mais elle repoussa l'assiette qu'il lui présentait.

— J'ai déjà dîné, mon père, lui dit-elle; ne voyez-vous pas les miettes qui sont sur la table? J'espère que vous me pardonnerez de ne pas vous avoir attendu.

Le coloris que la santé refusait à ses joues, à sa piété filiale, à toutes ses vertus, y reparut un instant pendant qu'elle parlait ainsi, car elle rougissait de faire un mensonge; mais ce mensonge était sanctifié par la pureté de son cœur, qui se

faisait gloire d'avoir imaginé la ruse de quelques miettes éparses devant elle.

— Comment cela se peut-il, Rosalie? je sais qu'il n'y avait dans la maison que ce petit pain et cette salade.

— Vous avez raison, mon père; mais j'avais aidé ce matin la bonne femme qui loge au-dessus de nous, à travailler à sa dentelle, et elle m'a donné du pain et un peu de viande. Je vous demande pardon de nouveau de ne pas vous avoir attendu, mais j'avais une telle faim!

—Pardon? dit M. Florentin, ne faisant qu'une bouchée de la moitié du pain. — Non, Rosalie. —La moitié de la laitue disparut. — C'est moi qui dois vous demander pardon — la seconde moitié du pain entra dans sa bouche — de ne pas mieux fournir aux besoins d'une fille comme vous. — Il prit le reste de la laitue. Eh bien! voilà mon dîner fini. Il faut en remercier Dieu, et pourtant j'ai encore aussi faim que lorsque je me suis mis à table.

Pendant qu'il buvait un verre d'eau, il vit sa fille ramasser soigneusement dans le creux de sa main toutes les miettes qui restaient sur la table, et les avaler avec avidité. Ce fut un éclair, à la lueur duquel la vérité parut à ses yeux. Il se tourna brusquement vers elle, et s'écria avec une colère qui fit bientôt place à la tendresse. Rosa-

lie, cela n'est pas bien! vous avez trompé votre père; vous lui avez fait un mensonge.—Vous n'avez pas dîné. — Vous mourez de faim, ma pauvre enfant!

—Mon bon père, s'écria Rosalie, et ses larmes l'empêchant d'en dire davantage, elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Nous reste-t-il quelque chose que nous puissions vendre? Mais j'ai un penny, je vais du moins vous acheter un petit pain.

Pendant qu'il parlait ainsi, il entendit ouvrir la porte de sa boutique, qu'il n'avait fermée qu'au loquet, et au même instant quelqu'un monta l'escalier.

—Séchez vos larmes, Rosalie, et calmez-vous, dit-il à sa fille; il ne faut pas que quelque Anglais à cœur dur soit témoin de notre détresse.

Il se leva pour descendre, afin d'aller au-devant de la personne qui était sur l'escalier, et l'engager à retourner dans la boutique; mais avant qu'il fût à la porte de la chambre, elle s'ouvrit, et il vit entrer le garçon d'une taverne voisine, portant un panier, d'où il tira et mit successivement sur la table un plat contenant quatre côtelettes de mouton appétissantes, un autre rempli de pommes de terre encore fumantes, une bouteille de vin de Porto et une

pinte de bière surmontée d'une mousse blanche comme la neige.

Le père et la fille étaient au comble de l'étonnement, et se regardaient l'un l'autre, comme pour se demander s'ils faisaient un rêve. Enfin M. Florentin demanda au garçon l'explication de ce mystère, et celui-ci lui répondit que le médecin qui était venu voir sa fille dans la matinée, avait fait un marché avec son maître pour qu'il leur envoyât un dîner et un souper tous les jours; et qu'il espérait que monsieur serait satisfait de ce premier échantillon.

Le garçon se retira, sans que M. Florentin songeât à le retenir pour lui faire d'autres questions. Il se remit à table, dîna une seconde fois de fort bon appétit, et Rosalie — déjeuna.

Il est certain que si miss Belmont eût été instruite de ce trait, qui porte si bien toutes les apparences de la générosité, cela aurait été plus utile dans son esprit à son tuteur, que la lettre élaborée qu'il lui avait écrite. — Il est certain que M. Rubasore sentit un tressaillement intérieur de plaisir, quand cette idée se présenta à son imagination. Mais il nous paraît également certain qu'on ne doit ni lui en faire un mérite, ni lui en savoir gré; car il est plus que probable qu'en agissant ainsi, il avait un autre but que celui de rendre service à des infortunés.

CHAPITRE VI.

M. Rubasore, sous un nom supposé, faisait tous les jours une visite chez M. Florentin ; et comme nous ne voulons pas le peindre comme encore plus méchant qu'il ne l'était, nous devons dire qu'il trouvait quelque plaisir à voir engraisser ses protégés. Il passait toujours pour médecin, et il mettait beaucoup de délicatesse dans tous ses rapports avec le père et la fille. Ses visites journalières et l'arrivée deux fois par jour d'un garçon de la taverne voisine avec un panier, firent sensation dans le voisinage. Quand on crut M. Florentin plus à l'aise qu'il ne l'était, il eut plus de pratiques; et quand il fit un bon dîner tous les jours, il fit aussi plus de barbes.

Je n'ai pas besoin de parler de la reconnaissance du père et de la fille pour leur bienfaiteur ;

et Rosalie, en recouvrant la santé, ne pouvait refuser de répondre à toute question raisonnable qu'il avait à lui faire. Il avait certains soupçons qui le portaient à désirer très vivement d'avoir les plus amples détails sur l'histoire de l'espion supposé dont M. Florentin lui avait parlé; mais il se passa une quinzaine de jours avant qu'il jugeât prudent d'entamer ce sujet délicat. Enfin il réfléchit alors qu'il était temps qu'il fît quelque démarche décisive à l'égard de sa pupille. Il résolut d'avoir le lendemain une longue conversation avec Rosalie, et de partir ensuite pour Jasper-Hall.

Dans le cours de ses visites, il avait consulté M. Florentin sur l'affaire importante qui l'avait fait entrer pour la première fois dans sa boutique, et M. Florentin lui avait conseillé de porter une perruque, qui le ferait paraître de quinze ans plus jeune qu'avec ses cheveux gris. Il lui en fit essayer de toutes les formes et de toutes les couleurs, mais aucune ne plut à M. Rubasore, à qui il manquait quelque chose quand il ne sentait pas sa longue queue sauter d'une épaule à l'autre à chaque mouvement de tête qu'il faisait. Il renonça donc au changement projeté, et il résolut de faire l'amour en queue, quelque antipathie qu'eût sa pupille pour ce qu'il regardait comme une parure mâle et respectable.

Dans l'après-midi de la veille du jour où il comptait partir pour Jasper-Hall, et après avoir ordonné des chevaux de poste pour le lendemain matin, il se rendit chez M. Florentin pour faire ses adieux. Entrant dans la boutique, où trois pratiques attendaient leur tour, il lui annonça son départ, et le bon émigré fut si ému par cette nouvelle, qu'il grava son émotion en lettres rouges sur les joues et le menton d'un pauvre diable qu'il rasait.

M. Rubasore monta au premier étage, et s'étant assis près de Rosalie, il la pria de la manière la plus insidieuse de lui raconter ce qu'elle savait de l'histoire du jeune homme accusé d'être un espion. Il lui dit qu'il n'était pas sans crédit auprès du gouvernement anglais, et que lorsqu'il serait en possession de tous les faits, il ne doutait pas qu'il ne réussît à faire rétablir la pension dont M. Florentin avait été privé.

L'histoire du prétendu espion se rattachait à celle de sa famille, et elle fut obligée d'entrer dans le détail des malheurs de son père et des siens. Toute sa famille avait péri sur l'échafaud révolutionnaire; tous ses biens avaient été confisqués, et c'était avec la plus grande peine qu'il avait réussi à passer en Angleterre avec sa fille. Le jeune homme en question avait vécu avec eux plusieurs années, elle lui conta tout ce qu'elle savait

de son histoire, sans s'apercevoir de l'intérêt puissant avec lequel M. Rubasore l'écoutait; lui expliqua comment il avait couru le plus grand risque en arrivant en Angleterre, et lui dit qu'elle avait cherché à le sauver parce qu'elle l'aimait comme un frère.

M. Rubasore pensa que cet amour pouvait bien ne pas être tout-à-fait fraternel, mais c'était une circonstance dont il s'inquiétait fort peu ; et quand elle eut fini sa relation, il lui dit :

— Maintenant, ma chère demoiselle, il ne vous reste plus qu'à m'apprendre le nom et la retraite actuelle de ce jeune homme.

Cette question la fit tressaillir ; elle ne croyait avoir rien à craindre d'un homme si charitable ; elle hésita, et répondit enfin qu'elle ne pouvait le satisfaire. M. Rubasore devint plus pressant, et ses instances la mirent dans un grand embarras.

— Je crois, lui dit-elle enfin, que j'ai fait serment de ne faire connaître ces deux secrets à personne, sans le consentement exprès de l'individu qui y est intéressé... Mon père ! s'écria-t-elle en avançant sur le palier de l'escalier, mon père ! montez un instant, je vous prie.

M. Florentin, laissant sa dernière pratique avec une seule joue rasée, monta sur-le-champ dans la chambre où était sa fille.

— Mon père, continua Rosalie, n'avons-nous pas fait serment de ne pas faire connaître son nom et sa retraite actuelle ? Notre digne bienfaiteur désire en être instruit.

— Bah, bah ! il ne connaissait pas monsieur, et il ne pouvait avoir dessein de le comprendre dans cette prohibition.

Et l'émigré trop confiant s'approcha de M. Rubasore, et lui dit à l'oreille tout ce qu'il désirait savoir.

Les soupçons de M. Rubasore devinrent une certitude, et il eut la plus grande peine à cacher la joie dont il était transporté; il réussit pourtant à conserver son sang-froid, et les assura que, sans compromettre le moins du monde la sûreté de ce jeune homme, il était maintenant en état de faire rétablir leurs noms sur la liste des émigrés qui recevaient des secours du gouvernement. Et, comblé de bénédiction et de remerciements qu'il méritait si peu, le traître leur fit ses adieux.

M. Rubasore avait plus de crédit qu'il n'en fallait pour les faire réintégrer sur la liste des émigrés pensionnés par le gouvernement, et il l'obtint sans difficulté. Mais s'ils avaient su que le pain qu'ils mangeaient chaque jour pouvait être avant peu teint du sang de celui qu'ils aimaient comme un fils et comme un frère, ils auraient donné leur vie pour ne pas avoir commis cette imprudence.

A l'imitation de M. Rubasore, nous quitterons quant à présent M. et mademoiselle Florentin, pour nous transporter à Jasper-Hall. Mais, avant d'entrer en bonne compagnie, il faut nous débarrasser de la mauvaise; nous dirons donc en peu de mots que M. Rubasore, à l'aide du procureur Sharp et de deux ou trois autres porteurs d'immenses perruques, réussit à faire déclarer le capitaine Olivier Oliphant coupable de désobéissance à la Cour de la Chancellerie, et qu'un mandat d'arrêt fut décerné pour le faire conduire dans la prison de la *Flotte*.

M. Underdown et Pierre Drivel étaient débarqués sans accident, et ils étaient logés, aussi bien qu'on pouvait l'être, à l'auberge de la *Charrue*, dans le petit village voisin de Jasper-Hall. M. Underdown s'était muni d'une épître du capitaine Oliphant ; épître qui, si elle eût été soumise à l'inspection de Pierre Drivel, aurait obligé celui-ci à bien des *hem !* Sans l'avoir vue, M. Underdown se doutait bien qu'elle était remplie de métaphores nautiques dont tous les discours du jeune officier étaient entrelardés; mais il pensa que ce style ne prouverait que mieux qu'il en était l'auteur, et d'ailleurs il avait une lettre de créance vivante en la personne de Pierre.

Le lendemain de leur arrivée, M. Underdown partit dans la matinée pour s'acquitter de sa mis-

sion, mais il échoua, pour cette fois, par la simple raison qu'il ne put voir miss Belmont. En arrivant à Jasper-Hall, il fut reçu à la porte par miss Dredgely. Il demanda à voir miss Rosa Belmont, et elle lui répondit d'un ton bourru que miss Rosa ne voulait voir personne. — Pouvez-vous vous charger de lui remettre une lettre ? Miss Dredgely regarda cette proposition comme une insulte, et lui ferma la porte au nez.

— De retour à l'auberge, — Pierre, dit M. Underdown, nous sommes battus.

— Eh bien, monsieur, il faut battre à notre tour.

— Battre!... qui... quoi?

—Battre en retraite.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, Pierre.

— Je vous remercie, monsieur ; je suis charmé de vous voir apprécier mon mérite ; mon maître ne m'en aurait jamais dit autant... Eh bien, monsieur, ordonnerai-je le dîner? Pendant ce temps, vous pourriez vous promener sur le sable pour gagner de l'appétit.

— Je suivrai votre conseil, Pierre ; je vais aller sur le rivage, parce que je m'aperçois que de là j'aurai une excellente vue de la maison. Quant à vous, au lieu de songer à ordonner le dîner, allez vous promener tout autour de Jasper-Hall. Si

miss Belmont vous aperçoit, elle vous reconnaîtra, et elle voudra probablement vous voir pour avoir des nouvelles de votre maître. Ne craignez rien ; si cette femme à figure rouge vous traite comme un vagabond, comme un intrus qui se trouve où il n'a pas le droit d'être, et vous fait conduire en prison, je saurai vous en faire sortir.

— En prison, monsieur ! pour qu'on me mette en *prison,* il faut d'abord que je sois *pris*, et j'aurai soin de ne pas me laisser prendre. — Eh bien, le voilà parti sans faire seulement attention à ce jeu de mots. M. Underdown peut être un fort digne homme, mais il n'a pas de goût pour l'esprit.

Tout en parlant ainsi, il s'avançait vers Jasper-Hall, et tout en se promenant devant les fenêtres de la façade de la maison, ne voulant pas perdre son temps, il tira de sa poche son compagnon constant, le livre des monosyllabes, pour préparer des calembours.

Au bout de quelques minutes une voix dure et bourrue l'interrompit au milieu de cette occupation.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

C'était un laquais en livrée, jeune, grand et robuste, qui lui parlait ainsi.

— Ne le voyez-vous pas, ignorant, — j'étudie.

—Ignorant! Et qui êtes-vous pour me parler ainsi?

— Qui je suis? — Ah! — une lettre de créance.

— Une quoi? — Je pense que vous avez la tête fêlée, mais prenez garde que je ne vous la fende.

— Vous me la fendez déjà en parlant si haut, provincial rustique.

— En deux mots comme en cent, décampez-vous?

— En un mot comme en mille, non. — J'ai le droit d'être ici aussi bien que vous.

— Point du tout. Vous êtes sur la terre de ma maîtresse. Ne voyez-vous pas les bornes?

— La terre est une propriété commune à tous les hommes.

— Je vous dis encore une fois que vous n'êtes pas sur une commune, et si j'appelle un constable, je vous ferai mettre en cage.

— Taisez-vous, manant grossier; — je me moque du constable comme de vous.

— Ah! voilà comme vous parlez! Tenez-vous bien!

A ces mots, le laquais se précipita sur lui les poings fermés; Pierre l'attendit de pied ferme, et

il en résulta un duel—à coups de poings. Toutes les chances semblaient être contre Pierre, car il était petit et maigre, et son antagoniste était bâti en athlète, mais celui-ci n'avait pour lui que la force brute, et Pierre était passé maître dans la noble science du pugilat. Il parait tous les coups de son antagoniste, et n'en rendait pas un qui ne portât. Au bout de quelques minutes, le sang coulait par le nez et la bouche de l'homme en livrée; sa tête était enflée au double de sa grosseur naturelle, il avait un œil fermé, et enfin un dernier coup, appliqué sur la poitrine, le terrassa, et il ne put se relever. Tous les domestiques, toutes les servantes de la maison, étaient accourus pour voir le combat; mais, en cette occasion, il ne se manifesta aucun esprit de corps; personne n'intervint en faveur du laquais, car chacun était charmé de voir humilier l'orgueil du tyran de la cuisine.

Or, ce combat ne fut pas inutile au succès de la mission de M. Underdown; car Nelly, qui, aussi curieuse que les autres, était venue aussi sur le champ de bataille, et avait reconnu Pierre, retourna à la hâte près de sa maîtresse, sans attendre la fin du combat, et, les mains élevées audessus de la tête, elle s'écria en arrivant :

— Ah, miss Rosa, ce grand drôle, Heavy-Hall, second laquais, est à battre le petit Pierre le

domestique du capitaine Oliphant, en face de la porte!

On peut juger de l'émotion que cette nouvelle fit naître dans le cœur de Rosa, qui n'avait pas été informée de la tentative faite par M. Underdown pour la voir. Cédant à son premier mouvement, comme doit le faire tout esprit romanesque, elle sortit sur-le-champ et se rendit sur le local qui avait été la scène de l'action. Miss Dredgely l'y avait déjà précédée, et elle ordonnait qu'on s'emparât de la personne de Pierre et qu'on le conduisît en prison, ordre de l'exécution duquel personne ne paraissait avoir envie de se charger, quand miss Belmont intervint, et dit à Pierre de la suivre dans son salon particulier.

Mais Pierre voulut se comporter en homme digne d'être la lettre de créance de son maître, et il lui demanda, avant tout, la permission de se laver les mains de cette affaire. Ce n'était pas sans raison, car elles étaient couvertes de sang.

Marchant en triomphe entre Nelly et la cuisinière, Pierre fit son entrée dans la cuisine, où toutes les servantes s'empressèrent de l'aider à faire ses ablutions. Nelly le conduisit ensuite en présence de sa maîtresse, et ce ne fut pas sans quelque difficulté qu'il pénétra dans l'appartement où l'on voyait deux guitares, une harpe, un piano, une petite bibliothèque ronde sur roulettes rem-

plie de romans français dorés sur tranche, deux grands globes, un chevalet, des portefeuilles remplis de dessins, un métier à broder, et mille autres choses rangées dans une confusion admirable. Miss Belmont venait de finir un tableau à l'aquarelle représentant la *Belladonna* à l'ancre. Les yeux de Pierre s'y fixèrent sur-le-champ, car il reconnut la frégate; mais il fut trop poli pour en montrer de l'étonnement.

— Eh bien, Pierre, lui dit Rosa, les joues trop animées pour que ce fût seulement l'effet de la chaleur, j'espère que ce laquais brutal ne vous a pas fait grand mal, quand il vous a battu?

— Battu, miss Belmont! — moi, battu! — battu par ce grand flandrin! — Je voudrais, miss Rosa, que vous le fissiez monter ici pour lui demander s'il a envie de me battre encore de la même manière. — Battu! — moi qui suis une lettre de créance!

— Lettre de créance! Que voulez-vous dire?

— Oui, miss Belmont, dit Pierre en se redressant, la lettre de créance de mon maître. — Le capitaine Oliphant a quelque chose d'important à vous communiquer, et ne pouvant quitter sa frégate, il vous a envoyé un de ses amis, M. Underdown, à qui une femme à figure rouge a fermé très malhonnêtement votre porte au nez ce matin; et j'ai été chargé de l'accompagner pour

vous prouver qu'il vient réellement de la part de mon maître. — Il a une lettre à vous remettre de sa part.

— En vérité, Pierre, je suis fâchée que vous ayez reçu un si mauvais accueil chez moi. Ce misérable a voulu profiter de sa grande taille ; mais il sera congédié demain. — Tenez, Pierre, voici une couple de guinées pour vous indemniser des coups que vous avez reçus.

Pierre reçut les deux pièces d'or avec un air de respect, mais il les garda quelques instants sur sa main ouverte, ayant l'air de les considérer avec attention, car il se demandait s'il devait garder deux guinées qui lui étaient données dans une idée si injurieuse à son honneur. Enfin il prit son parti, et empocha l'or, l'affront et ses scrupules.

Rosa sonna, et envoya un domestique dire à M. Underdown qu'elle serait très charmée d'avoir le plaisir de le voir. Un instant après miss Dredgely arriva, le visage rouge comme le soleil quand il veut faire passer ses rayons à tra-un brouillard de Londres.

— Quoi, miss Rosa ! s'écria-t-elle, un meurtre vient d'être commis à votre porte, et vous êtes à causer tranquillement avec le meurtrier ! —Hall est sans connaisance, et je doute qu'il la recouvre jamais. — J'ai envoyé chercher le chi-

rurgien; mais quand il arrivera, l'homme sera mort, s'il ne l'est pas déjà. — Vous êtes notre prisonnier au nom du roi.

—Ne craignez rien pour mon vaillant antagoniste, madame, dit Pierre. Un pareil accident n'est qu'une bagatelle. — Frottez-lui seulement le visage avec un torchon mouillé d'eau fraîche, et il n'y paraîtra plus. C'est le ciel qui a voulu le punir de m'avoir battu.

— De vous avoir battu, — vous qui l'avez tué!

— Il peut mourir, il peut vivre, cela dépend de la volonté de Dieu, madame; mais j'ai des raisons valant leur poids d'or pour soutenir qu'il m'a battu ce matin.

Cependant, miss Belmont, voulant s'assurer par elle-même de la situation dans laquelle se trouvait Heavy-Hall, descendit sur-le-champ. Elle le trouva étendu dans le vestibule, immobile, sans connaissance, et entouré de tous les domestiques. L'un lui frappait dans la main, l'autre lui brûlait sous le nez des plumes et des chiffons, un troisième lui aspergeait la tête avec de l'eau froide, mais rien ne paraissait pouvoir lui rendre l'usage de ses sens.

En ce moment M. Underdown arriva. Comme il avait quelques connaissances en chirurgie, il portait toujours sur lui une petite trousse d'ins-

truments, et il la tira de sa poche. Chacun s'écarta pour lui faire place, et le prétendu moribond entr'ouvrant les yeux autant que le permettait l'enflure de ses paupières, ne vit pas plus tôt briller la lame d'une lancette, qu'il se releva sur ses jambes, en s'écriant : Non, non ! j'ai déjà perdu assez de sang par le nez et par la bouche, vous ne m'en tirerez pas encore du bras.

— Allez vous mettre au lit, Hall, lui dit miss Dredgely ; Thomas vous bandera la tête.

—Non, miss, non ; je m'en retourne chez ma mère. — Je vous donne congé ainsi qu'à miss Rosa.—Vous m'enverrez mes gages si bon vous semble, je m'en retourne chez ma mère.

Et ne faisant qu'un saut jusqu'à la porte, le fanfaron battu et humilié retourna chez sa mère, à la grande satisfaction de ses compagnons.

CHAPITRE VII.

Il existait alors une sorte de neutralité armée entre miss Dredgely et Rosa Belmont. Chacune d'elles était sur ses gardes à l'égard de l'autre. La première n'osait pousser la sévérité à l'égard de la seconde au point de l'offenser ; l'autre ne voulait pas se faire une ennemie déclarée de mistress Dredgely en secouant toute espèce de joug. Dans le fait, quand celle-ci réfléchissait combien peu de temps devait encore durer son empire sur cette jeune personne, elle ne savait trop si elle devait chercher à se concilier les bonnes grâces de la pupille ou du tuteur. L'arrivée de M. Underdown amena les affaires à une crise.

Miss Belmont, après l'avoir remercié, en termes un peu recherchés, de la promptitude avec la-

quelle il s'était rendu à son invitation, le pria d'entrer dans la maison et d'accepter quelques rafraîchissements. Pendant ce discours, miss Dredgely, tantôt souriait, tantôt fronçait les sourcils, en un mot, ne savait quelle figure faire.

M. Underdown, désirant s'acquitter de sa mission, sans offenser personne, les salua respectueusement l'une après l'autre, remercia miss Belmont de son invitation hospitalière, et se tournant vers miss Dredgely, lui dit : J'espère, madame, que vous ne trouverez pas mauvais que je l'accepte ?

— Monsieur, répondit-elle, je suis... dans une situation... toute particulière. — Je ne suis pas riche, monsieur, quoique je puisse dire que je suis d'une des meilleures familles de ce comté. — J'ai des principes religieux. — Que dois-je faire ?—Si j'offense M. Rubasore, il me chassera d'ici, tout mon parent qu'il est, et je n'aurai pour vivre que mon petit revenu de cent livres. D'un autre côté, je ne voudrais contrarier en rien ce bel ange que j'aime plus que ma vie. — Que puis-je faire ? Que puis-je faire ? Et elle prit un beau mouchoir de mousseline blanche pour essuyer les larmes qu'elle ne versait pas.

— Ma chère bonne dame, lui dit M. Underdown du ton le plus insinuant, personne ne vous demandera de rien faire qui soit contre vos intérêts.

Réellement M. Rubasore ne vous a pas traitée avec justice. Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure. En attendant, j'accepterai le second déjeuner que vous voulez bien m'offrir, car j'ai fait ce matin une promenade qui m'a donné de l'appétit.

Pendant ce repas, M. Underdown chercha particulièrement à s'insinuer dans les bonnes grâces de miss Dredgely. Il y réussit ; et peu à peu il en tira l'aveu que M. Rubasore lui avait envoyé récemment une bonne somme d'argent pour qu'elle veillât à ce que sa pupille ne pût voir personne avant qu'il arrivât à Jasper-Hall. Cette découverte transporta Rosa d'indignation contre son tuteur et contre sa gouvernante, et elle l'exprima avec autant de véhémence qu'aurait pu le faire une héroïne de roman. Une petite scène s'en suivit. Miss Dredgely fondit en larmes, et se jeta presque à ses pieds, lui demanda pardon, la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement, et lui jura une amitié éternelle et à toute épreuve.

Après avoir ainsi amené la duègne à se compromettre, M. Underdown expliqua à Rosa le droit que lui donnait la loi de mettre fin à la tutelle de M. Rubasore, et de se choisir des curateurs. Il lui remit ensuite la lettre du capitaine Oliphant, et lui ouvrit ainsi les yeux à une perspective de bonheur. Ce fut surtout alors qu'il remarqua complétement le caractère ardent et romanesque de cette

jeune personne, et le style animé et romantique qu'elle employa en ce moment le plongea dans l'étonnement, lui qui ne s'étonnait jamais.

Cependant miss Dredgely ne partageait pas complétement l'extase de bonheur de Rosa. Quand elle entendit parler du projet de l'emmener à Trestletree-Hall, et de l'y installer dans une famille honorable et riche, où elle aurait l'avantage de voir la meilleure société, sans qu'il fût aucunement question d'elle-même, le mouchoir blanc joua de nouveau son rôle, et elle s'écria douloureusement :

— Et moi, que deviendrai-je? Que vais-je devenir ?

Rosa était trop occupée de ses propres réflexions pour faire beaucoup d'attention à ces plaintes, mais M. Underdown, dont le cœur n'était pas aussi occupé que celui de miss Belmont, les entendit parfaitement, et entreprit le rôle de consolateur.

— Ne vous livrez pas à de fâcheux pressentiments, madame, lui dit-il. Quand vous n'auriez à compter que sur la reconnaissance de toute la famille Bacuissart, vous n'auriez pas lieu de vous plaindre. On peut regarder comme certain que le capitaine Oliphant épousera miss Belmont : mais c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux. Si M. Rubasore obtenait la main de sa pu-

pille, vous n'auriez aucune chance de devenir sa femme.

— Moi, la femme de M. Rubasore!

— Sans doute. Il a les yeux fermés sur votre mérite, parce que vous êtes en présence d'une personne un peu, — tant soit peu — plus jeune que vous, quoique beaucoup plus riche.

— Ah! certainement, beaucoup.

— C'est précisément là le point de la question. Quant aux charmes de l'extérieur, je puis vous assurer qu'il y a bien des gens qui vous préféreraient à miss Belmont. — Je ne dis pas tout le monde, ce serait une flatterie grossière. Il est impossible que M. Rubasore ne sente pas au fond du cœur que vous lui convenez mieux pour épouse qu'une jeune personne évaporée, qui a reçu une éducation si singulière.

— Jamais M. Rubasore ne pensera ainsi; — mais parlez plus bas, monsieur; miss Belmont vous entendra.

— Ne craignez rien. Elle n'a en ce moment des oreilles que pour ce qu'elle appelle l'inspiration. Je connais les symptômes de cette maladie. — Elle fait des vers. Je vous demande si cette physionomie à la Sapho, tenant le milieu entre l'enthousiasme et la folie, conviendrait à la femme d'un homme grave et caustique comme M. Rubasore?

— Certainement non; mais j'avouerai franche-

ment qu'avec tous ses défauts, je voudrais que cette physionomie m'appartînt.

— J'admire votre candeur, et je vois que nous nous entendrons bientôt. — Il faut que nous partions tous pour Londres demain matin.

— Un instant, s'il vous plaît, monsieur. Avoir l'air d'entrer dans un complot contre M. Rubasore, croyez-vous que ce soit un moyen pour l'épouser? — C'est-à-dire, si je voulais y consentir, car je n'y suis nullement décidée.

— Miss Belmont, dit M. Underdown, m'est-il permis d'interrompre un moment le cours de vos réflexions?

— Je suis toute attention, monsieur. Et renouant le fil de ses idées, elle prononça à demi-voix, avec un ton de déclamation :

Et toi, chantre des nuits, répète dans ton chant
Le nom, le nom si cher....

— D'Olivier Oliphant, dit M. Underdown finissant le vers. Eh bien, miss Belmont, êtes-vous déterminée à venir demain à Londres avec moi, et à prendre les mesures dont je vous ai parlé pour mettre fin à la tutelle de M. Rubasore?

— Complétement déterminée.

— Et vous résisterez à tout ce qu'on pourrait faire pour vous retenir ici?

— Rien au monde ne m'empêchera d'en partir.

— Vous entendez cela, miss Dredgely. Que pouvez-vous faire? Comme amie de miss Belmont, comme chargée de veiller sur elle, ne devez-vous pas l'accompagner pour éviter tout scandale?

— Je crois que je le dois.

— Et d'une autre part, comme amie de M. Rubasore, comme chargée de ses intérêts et ayant sa confiance, ne devez-vous pas nous suivre pour surveiller nos démarches et lui en rendre compte?

— Je suis sûre que je le dois.

— Eh bien, écrivez sur-le-champ à M. Rubasore, aeec un ton d'indignation, pour l'informer de ce qui se passe ici en ce moment. Nous ne voulons rien faire clandestinement, madame. Que son tuteur se présente avec nous devant le lord chancelier, s'il l'ose.

— Je ne puis rien écouter contre M. Rubasore, s'écria miss Dredgely, très satisfaite au fond, quoiqu'elle affectât de la colère; — rien, monsieur, à moins que vous n'ayez autre chose à me dire.

— Je vous dirai seulement, madame, que vous ne pouvez mieux servir ses intérêts qu'en accompagnant sa pupille.

—C'est bien ce que je compte faire, monsieur; et je lui rendrai compte de vos desseins outrageants et de l'indignation que j'en éprouve. Nous déjouerons vos manœuvres, monsieur; nous les déjouerons.

— Eh bien, madame, essayez; nous verrons.

—Mon mécontentement de votre conduite est bien assez grand, monsieur, sans que vous cherchiez à l'aigrir par des menaces.

— Je suis aussi mécontent que vous l'êtes, madame.

Malgré cette déclaration d'hostilités, les deux ennemis étaient parfaitement satisfaits l'un de l'autre. M. Underdown passa très agréablement toute la journée à Jasper-Hall, et retourna ensuite coucher à l'auberge; Pierre fut le héros de la cuisine, où il étonna tous les domestiques par le feu roulant de ces calembours.

Le lendemain matin de bonne heure, miss Dredgely convoqua devant elle tous les domestiques, fit en leur présence une protestation solennelle contre tout ce qui se passait, remit toutes les clefs à la femme de charge, et monta en chaise de poste avec miss Belmont et Nelly. M. Underdown les suivit dans une autre chaise, et il permit à Pierre Drivel d'y monter, en le prévenant qu'un grand mal de tête ne lui permettait aucune conver-

sation. Pierre se trouva ainsi réduit au silence, et s'il fit des calembours, ce fut tout bas.

Dès le lendemain de leur arrivée à Londres, M. Underdown se présenta devant le lord chancelier, qui instruisit l'affaire dans son cabinet privé. Il entendit miss Belmont, qui lui montra différentes lettres qu'elle avait reçues de M. Rubasore, et il ne lui fallut pas longtemps pour être convaincu que le tuteur avait indignement abusé de son pouvoir. Il lui ôta la tutelle de miss Belmont, à qui il donna les deux curateurs qu'elle demandait, et fixa une somme très raisonnable pour ses dépenses jusqu'à la fin de sa minorité : mais le plus piquant fut qu'il condamna Rubasore à payer tous les frais de cette demande. Le mandat d'arrêt rendu contre le capitaine Oliphant fut aussi révoqué, toute la procédure annulée, et Rubasore également condamné à en payer les frais.

Le procureur de M. Rubasore, M. Sharp, qui, par suite de cette affaire fut sur le point d'être biffé du rôle de sa compagnie, fit de son mieux pour l'étouffer en l'absence de son client, qu'il ne savait où trouver ; car M. Rubasore était alors bien loin de Londres, livré à des projets de vengeance que le secret qu'il avait tiré de M. Florentin lui donnait le moyen d'exécuter, à ce qu'il espérait, et il n'avait pas la moindre idée des me-

sures actives et énergiques qu'on venait de prendre pour soustraire sa pupille à son autorité.

Mistress Dredgely joua parfaitement son rôle. Elle avait envoyé à M. Sharp un double de la lettre qu'elle avait écrite à M. Rubasore, et dès que miss Belmont fut partie pour Trestletree-Hall, elle se rendit chez le procureur, et, avec beaucoup de lamentations, lui conta toute l'histoire, et se fit un mérite de tout ce qu'elle avait fait. M. Sharp lui-même y fut pris, il approuva sa conduite, et lui donna des éloges et de l'argent, car il était toujours libéral de l'argent des autres. Elle repartit sur-le-champ pour Jasper-Hall, où elle allait régner comme maîtresse absolue, et dès qu'elle y fut arrivée, elle ne sougea plus qu'à former des plans pour déterminer M. Rubasore à lui offrir sa main.

CHAPITRE VIII.

Mon histoire est arrivée à un point d'où partent plusieurs fils qui se dirigent vers un centre commun, et je ne sais trop lequel suivre d'abord. Cependant je suis un vieux capitaine de marine, et je crois qu'il est de mon devoir de songer avant tout à mon Commodore.

Chacun, à bord du *Foudroyant*, semblait avoir pris une étrange affection pour sir Octavius. Il y maintenait la plus exacte discipline, moins par la sévérité que par une surveillance perpétuelle. Nulle faute ne lui échappait, mais il les punissait par des remontrances ou par des châtiments qui, suivant les idées du temps, étaient beaucoup trop légers. Il avait été près d'un mois en mer, et pas un seul homme n'avait encore subi la peine des verges. La canne du contre-maître était employée

quelquefois, plutôt par habitude qu'autrement; mais on savait si bien que ce léger châtiment corporel déplaisait au Commodore, que jamais on ne l'infligeait en sa présence.

Mais l'équipage du *Foudroyant* était-il donc devenu tout-à-coup, et comme par miracle, immaculé? Non. Une réforme utile s'y opérait peu à peu, mais il s'y trouvait encore des cas d'ivresse, qui étaient suffisamment punis par le mépris qu'inspiraient aux autres ceux qui en étaient coupables; car on commençait à s'abstenir de toutes fautes, moins par crainte d'en être puni, que par honte de les commettre.

Parmi tous ceux qui étaient à bord du *Foudroyant*, celui qui trouvait le plus difficile de se réformer, était peut-être le vieux Commodore. De temps en temps, un jurement arrivait sur ses lèvres, et ce n'était pas sans difficulté qu'elles lui refusaient le passage. Son front plissé et ses joues enflammées annonçaient quelquefois la colère qui l'agitait intérieurement; mais personne ne se doutait des efforts qu'il avait à faire pour se maîtriser lui-même, et « Ne permettez-pas que nous soyons induits en tentation, » était la partie de ses prières journalières qu'il prononçait avec le plus de ferveur.

La scène que présentait le gaillard d'arrière du *Foudroyant* était bien différente de celle qu'avait

offerte *le Terrible*. Autrefois, quand sir Octavius y paraissait, il créait une solitude autour de lui; chacun évitait sa présence comme la rencontre d'un lion furieux, et personne ne s'approchait de lui, à moins que son devoir ne l'exigeât. Tout tremblait devant lui, et l'on craignait sans cesse que l'explosion de sa voix de tonnerre n'ordonnât quelque punition. Quand on voyait son chapeau à cornes paraître de dessous la poupe, le lieutenant de quart regardait avec inquiétude si toutes les voiles étaient bien orientées : les midshipmen pâlissaient si un fil de caret traînait sur le pont; le quartier-maître criait : « Au lof ! au lof ! » et l'homme qui était à la roue, redoutait de recevoir un coup de sa terrible main de fer.

Mais à présent, quelle différence dans l'effet que produisait son arrivée ! Tous les regards se dirigeaient vers lui avec une satisfaction respectueuse. La nouvelle qu'il était sur le gaillard d'arrière se répandait dans toutes les parties du vaisseau avec la rapidité d'un éclair, et les officiers comme les matelots montaient sur le pont pour jouir de sa présence et en recevoir un coup d'œil ou un signe obligeant. Le quartier-maître, stationné près du gouvernail, levait la tête avec fierté et confiance; et l'homme qui était au gouvernail se trouvait heureux d'entendre un mot d'encouragement et d'approbation. S'il exprimait

un désir, avec quel empressement tous les yeux et toutes les oreilles cherchaient à le comprendre, et avec quel zèle on se disputait ensuite à qui le satisferait ! et si quelque honnête matelot pouvait trouver un prétexte pour passer près de son vénérable commandant, et qu'il en reçût quelque signe de bonté, comme il était heureux pour toute la journée !

Mais le spectacle le plus touchant était peut-être de voir un jeune midshipman, frémissant d'une joie silencieuse, le visage en feu, et la poitrine palpitant, recevoir quelques éloges du vétéran en présence de tous les officiers. Le jeune homme ensuite descendait dans la solitude de sa sombre cabine, s'appuyait la tête sur la table, et versait des larmes, en se demandant pourquoi il pleurait.

Je n'ai besoin que de rapporter une anecdote un peu burlesque pour prouver la haute vénération qu'inspirait universellement le vieux Commodore. Sur tous les vaisseaux, il se trouve toujours quelque soi-disant Stanfield, qui s'imagine avoir un prodigieux talent pour le dessin. L'artiste du *Foudroyant* était un aussi bon matelot qu'aucun qui ait jamais mis un biscuit sous les dents, et il était aussi habile à manier l'épissoir que le crayon, — beaucoup plus même, s'il faut dire toute la vérité : s'il n'avait pas été plus en

état d'éguilleter un étai, ou de frapper un hauban sur un cap de mouton, que de dessiner un navire, on aurait dit qu'il méritait de recevoir la cale. Mais Timothée tint avec une faiblesse qui lui était commune avec le cardinal de Richelieu. On ne pouvait flatter le cardinal en le louant comme homme d'état, quelque voisin qu'il fût de la perfection en cette qualité ; mais il se repaissait avidement de l'adulation la plus basse et la plus grossière , quand elle avait pour but de faire l'éloge de ses talents comme poète, talents qui étaient comparables à ceux de Timothée en dessin. De même celui-ci s'impatientait quand on lui disait qu'il était excellent marin , et il tournait le dos avec mépris ; mais si vous lui disiez qu'il était un grand dessinateur, vous étiez sûr de gagner son cœur pour toujours.

Un jour un espiègle de midshipman , voulant le tourmenter par esprit de malice, lui dit qu'il n'était en état de dessiner que des navires.

— Il n'y a rien que je ne sois en état de dessinér, Votre Honneur, répondit l'artiste offensé.

— Quoi ! vous pourriez dessiner un ange ?

— Oui, sans doute, et je vous le prouverai.

— Je vous en défie.

Le défi fut accepté.

C'était la tâche de Sysiphe que Timothée entreprenait. Son crayon produisit une foule de

monstres et de chimères, mais tout son amour-propre, quelque prodigieux qu'il fût, ne put lui persuader à lui-même qu'il s'y trouvait un seul ange. Après avoir bien des fois recommencé son ouvrage, et s'être donné des peines infinies, son crayon fit un chef-d'œuvre : c'était une sorte de traversin enveloppé d'une robe de chambre, d'où sortaient des bras et des mains, des jambes et des pieds, ou du moins quelque chose qui en avait l'air, et une paire de grandes ailes à l'endroit où étaient supposées les épaules. — Mais la tête! la tête! c'était là la grande difficulté. Il en avait fait cinquante, et les avait effacées successivement. Il fut assez content de la tête d'une vivandière de sa connaissance, mais il savait qu'il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût un ange, et cette tête eut le même sort que les autres.

Il commençait à se décourager et à se dépiter, d'autant plus que le midshipman lui demandait tous les jours des nouvelles de son ange, et qu'il n'y avait pas un seul matelot dans tout l'équipage qui ne lui lâchât quelque sarcasme. Il était prêt à perdre la tête, quand un soir qu'il se promenait sur le gaillard d'arrière pendant qu'il était de quart et qu'il s'écriait à demi-voix :

— Quelle tête donnerai-je à mon ange? — Quelle tête lui donnerai-je? Un vieux canonnier qui l'entendit, lui répondit :

— Campez-lui celle de sir Hoctivos! s'il y a un homme sur la flotte qui soit un ange, c'est notre Commodore, sir Hoctivos Backysquirt.

Ce fut pour l'artiste un trait de lumière. Il y rêva toute la nuit, et dès le lendemain matin il se mit à l'ouvrage. Le portrait du Commodore n'était pas très difficile à faire. Il ne fallait qu'un front chauve ; une grande balafre allant de la tempe à l'œil, une mouche noire sur cet œil, une queue courte et grosse, et tout le monde le reconnaîtrait. Timothée ne s'était pas trompé, le midshipman lui-même jura qu'il était très ressemblant. Cet ange fut une petite fortune pour l'artiste, car chacun voulut avoir une copie du Commodore des anges, ou de l'ange des Commodores. Mais au lieu d'une branche de palmier, il mettait toujours dans la main de son ange un grand bâton au haut duquel flottait un guidon de Commodore. Sir Octavius lui donna cinq guinées pour un de ces dessins, et on peut le voir encore aujourd'hui suspendu dans la grande salle à manger de Trestletree-Hall dans un beau cadre de bois doré.

Enfin le capitaine Oliphant, dont la frégate formait l'avant-garde de l'escadre anglaise, fit le signal que la flotte ennemie était en vue. C'était à l'instant où le soleil se couchait, et le Commodore, s'étant assuré de la marche que

suivaient les Français, changea quelque chose à la sienne de manière à les intercepter. Ne se souciant pas de les rencontrer pendant la nuit, il ne fit pas force de voiles. Il fit signal à tous les vaisseaux de son escadre de se rapprocher de lui, et fit venir tous les capitaines à bord du *Foudroyant*. Il leur expliqua toutes les manœuvres qu'ils devraient faire, presque dans tous les cas possibles, leur donna les instructions les plus claires et les plus précises, et les renvoya émerveillés de sa sagacité, de ses connaissances nautiques et de son expérience. Il finit par les inviter à dîner sur son bord le lendemain à six heures après midi, en leur promettant qu'ils auraient la compagnie de l'amiral français.

Pendant la nuit, les deux escadres s'approchèrent graduellement. Dans la solitude de sa cabine, sir Octavius éprouvait une sérénité d'âme tellement voisine du bonheur, qu'il en était surpris. Il aurait beaucoup désiré que son neveu Oliphant fût avec lui, mais la nature du service dont le capitaine était chargé ne le permettait pas, car sa frégate et un brick de dix-huit canons devaient surveiller les mouvements de l'ennemi.

Ayant pleine confiance en son ami Underdown, le Commodore n'avait que bien peu d'arrangements privés à prendre dans le cas où la

fortune de cette journée lui serait contraire. Il écrivit une lettre pathétique à sa sœur, lady Astell, implorant son pardon, et la priant de recevoir sa bénédiction et de ne penser à lui que comme à un frère qui lui avait été tendrement attaché. Vers dix heures, il soupa gaîment avec le capitaine Egerton, et il ordonna qu'on donnât cette nuit à tout l'équipage autant de repos que le service le permettrait, et qu'on ne gardât sur le pont que le nombre d'hommes strictement nécessaire. Presque tous les officiers et les midshipmen étaient rassemblés sur la poupe et cherchaient, à l'aide de leurs télescopes de nuit, à apercevoir l'escadre ennemie, mais ils reçurent ordre d'aller se coucher, et ils obéirent comme des écoliers qu'on gronde.

Vers une heure du matin, avant de se coucher lui-même, le Commodore alla se promener sur la galerie. Il ne concevait pas le calme et la paix qui régnaient dans son âme, et étant, comme presque tous les marins, un peu superstitieux, il y vit un présage que la journée du lendemain terminerait son existence. Jusqu'alors, la veille d'un combat naval, il avait éprouvé une joie sauvage, une soif de sang, un transport féroce, en songeant à la destruction que ses bouches de feu allaient faire pleuvoir sur les vaisseaux ennemis ; maintenant, il n'envisageait la bataille que comme un triste de-

voir dont il était obligé de s'acquitter pour le bien de son pays. Il se trouvait changé, et il se félicitait de ce changement.

La lune répandait en ce moment une douce clarté qui s'étendait d'un bout de l'horizon jusqu'à l'autre. On voyait marcher majestueusement en ligne les tours flottantes et ailées qui étaient sous les ordres d'un vieillard infirme, presque arrivé à la fin de sa carrière. Le Commodore trouvait quelque chose de sublime dans l'idée de sa faiblesse physique. Il n'avait qu'à ordonner, et ces vastes machines avec leurs milliers d'hommes obéissaient avec zèle, activité et confiance. Mais cette idée alors ne lui inspirait pas de vanité.

Plus loin, on voyait *la Belladonna* et le brick de dix-huit canons qui marchait à sa suite, comme un page qui suit une reine. Ces deux navires étaient plus près de l'ennemi que de l'escadre dont ils faisaient partie.

On apercevait aussi les vaisseaux français marchant à petites voiles et tenant le vent. Ils semblaient former de petites ombres sur la ligne de l'horizon. Chacun de ces navires, en passant sous la lune, semblait se revêtir tout-à-coup d'une robe blanche de gloire, et ensuite ne paraissait plus qu'indistinctement dans l'ombre.

Au total, c'était une scène digne du pinceau de Stanfield, ce prince des peintres. Nous avons déjà

dit que sir Octavius, comme marin, avait sa part de superstition ; et ce moment était un de ceux où elle exerce plus d'empire sur les âmes. Le vieux Commodore repassa rapidement en esprit tous les événements de sa vie, et il arriva enfin à l'instant où il avait vu son neveu disparaître dans les gouffres de l'Océan. Il lui sembla que la lune perdait tout-à-coup son éclat, et qu'elle ne faisait plus tomber sur les vagues que des rayons pâles. Tout lui parut prendre autour de lui un aspect morne et funèbre. Il s'arrêta, et s'écria en se frappant la poitrine : — La mort de ce malheureux jeune homme sera-t-elle donc ma condamnation?... Le ciel me punira-t-il comme un meurtrier?... Que Dieu ait pitié de moi! Un mouvement d'instinct et involontaire le fit approcher de la poupe, il se pencha sur l'eau, et il regarda les chaînes du gouvernail, comme s'il se fût attendu à y voir encore Auguste. Il aurait voulu que son esprit lui apparût, et il le demanda même au ciel.

Il désirait prier, et, ne sachant quelle forme donner à ses prières, il eut envie de faire venir son chapelain. Mais à peine le connaissait-il, et il lui répugnait de lui confier ses chagrins secrets. Sir Octavius ne savait pas que toutes ses pensées, en ce moment, étaient autant de prières. Il se borna donc à faire la prière touchante du Publi-

cain, — Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis un pécheur. Recommandant ensuite sa fille à la protection de Dieu, et lui demandant la guérison de sa sœur qu'il croyait toujours attaquée de folie, il se jeta sur son lit tout habillé, et dormit jusqu'à la pointe du jour.

CHAPITRE IX.

Quand le jour parut, on vit que les deux escadres s'étaient considérablement rapprochées l'une de l'autre. *La Belladonna* et le brick étaient à portée de canon de l'ennemi. Les deux escadres couraient la même bordée, les Français étant à environ huit milles au vent des Anglais, et ayant en général deux ris pris à leurs voiles de hune et de perroquet, ainsi qu'à leurs basses voiles de l'avant. Il était donc à leur choix de commencer l'ac-

tion quand ils le voudraient. Sir Octavius, désirant les joindre, fit signal à ses vaisseaux de larguer tous leurs ris, et de déployer toutes leurs voiles. L'amiral français ne parut pas faire attention à cette démonstration, et il continua à marcher sans doubler de vitesse. Le vent était modéré, le ciel pur et sans nuages, et tout semblait annoncer qu'il y aurait une longue journée à manœuvrer avant que le combat fût décidé.

Les affaires restèrent dans la même situation jusqu'à environ sept heures du matin. L'escadre de sir Octavius, quoique voguant à toutes voiles, avait gagné fort peu de terrain sur les Français, peut-être parce que leurs vaisseaux étaient meilleurs voiliers. Mais il survint alors un incident qui jeta de la variété sur ces heures d'attente. Le voisinage de la frégate et du brick sembla faire ombrage à l'ennemi, et le vaisseau de ligne qui était le plus près de *la Belladonna*, lui lâcha une demi-douzaine de coups de canons, comme pour lui dire très civilement : Je vous prie, madame, de vous tenir à une distance plus respectueuse. Quoique cette invitation n'eût pas été faite à voix basse, *la Belladonna* fit la sourde oreille. Le vaisseau amiral français fit un signal, et deux grandes frégates qui l'accompagnaient, se détachèrent de l'escadre et s'avancèrent vers la frégate anglaise et le brick. Le capitaine Oliphant attendit tranquil-

lement que la première fût à portée du mousquet, et il la salua alors d'une bordée qui en fit tomber tous les mâts de hune. Mais elle était encore en état de pincer le vent, et elle lâcha à son tour une bordée qui fit quelque dégât dans les manœuvres de *la Belladonna*. Cependant comme la seconde frégate française en approchait rapidement, le vieux Commodore fit un signal pour ordonner à *la Belladonna* et au brick de se rapprocher de son escadre.

La seconde frégate emmena à la remorque celle qui était démâtée; mais en cet état elles ne purent reprendre leur première station, et sir Octavius vit que lorsqu'il aurait gagné assez d'avance sur l'ennemi pour virer de bord, il pourrait aisément, si l'ennemi refusait encore le combat, couper une des frégates et peut-être toutes deux. Cette petite affaire fut une sorte de premier déjeuner, qui amusa beaucoup tous les marins anglais, et qui les mit en appétit.

A huit heures, le sifflet du contre-maître annonça le véritable déjeuner, et tous les hommes de l'équipage firent ce repas gaîment et de bon appétit, quoique ce dût être le dernier d'un bon nombre d'entre eux. L'escadre avait été toute la nuit prête à livrer le combat, ce qui n'empêcha pas le Commodore, après le déjeuner, de visiter toutes les parties du vaisseau avec son premier

lieutenant, sans oublier la soute aux poudres, et le poste du chirurgien.

Je n'ai pas dessein de donner tous les détails de cette action, qui eut lieu le 15 juillet. Je me bornerai à rapporter les incidents qui font ressortir le caractère de mon héros, et à en faire connaître le résultat général.

N'ayant personne pour me contredire, je pourrais exagérer les forces des Français, et dire qu'ils étaient deux contre un. Mais sir Octavius Bacuissart s'est couvert de trop de gloire véritable, pour vouloir lui en attribuer une fausse. Je dirai donc que l'escadre qu'il allait avoir à combattre, était composée, comme la sienne, de cinq vaisseaux de ligne, et de deux navires de force inférieure. Le seul avantage qu'eussent les Français, était que leur vaisseau amiral, — car leur escadre était commandée par un amiral, — était un vaisseau à trois ponts de première classe, nommé avec raison *le Magnifique*; que leurs deux frégates portaient plus de canons et avaient un équipage plus nombreux que *la Belladonna*, et que le cutter, dans une action de cette sorte, pouvait presque être compté pour rien.

A neuf heures du matin le Commodore monta sur les hamacs accumulés sur la poupe, et ayant pris son meilleur télescope, il examina attentivement la position de chacun des vaisseaux enne-

mis. Le résultat de cet examen lui parut satisfaisant. Il faut pourtant avouer que l'escadre française était rangée en fort bon ordre. Le vaisseau amiral au centre de la ligne, montrait ses trois rangées de dents formidables, qui semblaient attendre leur pâture ; leurs pavillons tricolores flottaient avec grâce, et il était aisé de voir que la régularité, l'ordre et la résolution régnaient sur tous les bords. Dans le fait, c'étaient des vaisseaux équipés avec le plus grand soin, et montés par l'élite de la marine française; car le Directoire avait senti la nécessité de chercher à rompre la longue chaîne de victoires navales qui avaient donné un ascendant moral si décidé à la marine anglaise. Personne n'était plus en état d'y réussir que l'amiral Fresnoy, qui avait été choisi pour commander cette escadre; mais, malgré les excellents arrangements qu'il avait pris, il avait une chance terrible contre lui ; — son adversaire était le vieux Commodore.

L'escadre française continuait à tenir le vent, et voguait sous les mêmes voiles. A neuf heures et demie, le vaisseau de tête français se trouvait placé presque parallèlement au *Foudroyant*. Sir Octavius, descendant dans la poupe, dit au capitaine qu'il désirait haranguer l'équipage, et le pria de faire monter tout le monde en haut. A l'instant même les sifflets du contre-maître et de

ses aides se firent entendre, et les officiers comme les matelots accoururent de toutes parts sur le pont, avec la même activité qu'une colonie de fourmis dont le pied d'un paysan a renversé l'habitation. — J'aime quelquefois à me permettre une comparaison. — Le Commodore était au centre de ses officiers; tout le reste de l'équipage était devant lui en rangs pressés.

— Silence ! s'écria sir Octavius d'une voix forte.

Personne ne s'ingéra, comme dans nos assemblées populaires, de répéter cet ordre. Chacun resta muet, comme s'il allait entendre une voix descendant du ciel.

— Comme je désire que chacun entende le peu de mots que j'ai à vous adresser, que ceux qui sont trop loin montent sur les boute-hors.

L'exécution de cet ordre occasionna quelque bruit pendant une demi-minute, et le silence se rétablit sur-le-champ.

— Maintenant, écoutez-moi bien. Quand je suis arrivé au milieu de vous, vous avez pensé que vous aviez un commandant qui saurait maintenir le bon ordre et la discipline sur le bord. — Vous ne vous êtes pas trompés, car je déclare que je n'ai jamais vu un équipage mieux discipliné, plus ami de l'ordre, et plus exact à tous ses devoirs.

Il fut interrompu par un léger murmure d'ap-

probation, mais un seul geste de sa main rétablit le silence.

— Vous savez que je n'aime pas les applaudissements, et je suis sûr que vous ne voudrez pas faire ce qui me déplaît. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obliger; maintenant c'est votre tour à m'obliger, et je sais que vous le ferez. Comparés à moi, vous êtes tous très jeunes ; peu de vous ont quarante ans ; je ne crois pas qu'il y en ait six qui en aient cinquante, et j'en ai plus de soixante. Je suis donc en autorité sur vous, tant par la volonté de la Providence que par le choix de notre souverain, que le ciel le bénisse ! — Ici le Commodore ôta son chapeau, car depuis sa nomination il avait retrouvé toute sa loyauté. — Vous savez que j'ai usé de cette autorité en père; accordez-moi donc la même affection que si vous étiez mes enfants, et prouvez-la dans le combat qui va se livrer, et auquel le vieux marin qui est votre commandant et votre père compte bien prendre une part aussi active qu'aucun de vous. Ne déshonorez donc pas les cicatrices dont je suis couvert ; comportez-vous comme vous me verrez me comporter. Je veux vaincre avec vous, ou mourir glorieusement au milieu de vous.

Ce discours, adressé aux hommes de l'équipage, ne plut pas tout-à-fait aux officiers et surtout aux midshipmen. Ils se pressèrent autour du

Commodore, le regardèrent avec un air de reproche, et portant la main sur la poignée de leur sabre, ils semblaient lui dire : — Ne sommes-nous donc pas aussi vos enfants ? ne vous entourerons-nous pas, ne vous défendrons-nous pas comme un père ?

Sir Octavius les comprit, quoique aucun d'eux n'eût prononcé un seul mot. Il ôta encore son chapeau, se tourna vers eux, et leur dit avec un air gracieux :

— Je vous remercie, messieurs.

S'adressant de nouveau à l'équipage, il ajouta :

— Il n'y a sans doute pas un de vous qui n'ait regardé ce vaisseau à trois ponts. — Il me le faut. — Il faut que vous m'aidiez à le prendre ; — c'est mon ancien ami, ou plutôt mon ancien tourment. — Je l'ai reconnu ; — je lui ai donné la chasse il y a quelques années presque tout autour du monde, et il m'a échappé. — Il ne faut pas qu'il m'échappe pour cette fois. Je vous répète qu'il me le faut ; je ne puis m'en passer, et je vois sur vos physionomies que vous m'aiderez à m'en mettre en possession. — J'ai tout bien pesé, et mon dessein est de le prendre à l'abordage. Les côtés en sont très élevés, mais vous êtes jeunes et actifs ; les sabords sont larges, et je marcherai moi-même à la tête du détachement d'abordage.,. Non, capitaine Egerton, point de re-

montrances; c'est un point résolu, et j'ai bien réfléchi. Que je sois vainqueur ou vaincu, il en résultera toujours beaucoup moins d'effusion de sang de part et d'autre.

Malgré le respect qu'on avait pour le vieux Commodore, un grand nombre de voix s'élevèrent en ce moment, pour demander à faire partie du détachement d'abordage, demande que ceux qui avaient été classés en partant, comme devant monter à l'abordage en cas de besoin, repoussèrent comme une usurpation de leurs droits, et une offense à leur honneur.

Sir Octavius enjoignit de nouveau le silence, et continua ainsi qu'il suit :

— Dans cette affaire d'abordage, ceux qui ont été régulièrement désignés pour ce genre d'attaque y seront employés, ainsi que les soldats de marine et leurs officiers pour les couvrir. Mais il y aura en outre un corps d'enfants perdus; c'est ce corps que je commanderai en personne, et j'ai déjà choisi ceux qui le composeront.

Cette annonce causa beaucoup de surprise, et elle redoubla quand on entendit le Commodore ordonner à M. Baldwin, commis du capitaine, de lui apporter la liste noire.

— Maintenant, reprit le Commodore, tenant de la main droite cette liste formidable, et comptant à l'aide de son crochet de fer le nombre de

noms qui y étaient inscrits, je trouve sur cette liste cinquante-trois de vous, qui ont commis des fautes plus ou moins graves. — Monsieur Baldwin, prenez cette liste, et faites l'appel; et que tous ceux qui seront appelés, se rangent en ligne sur le passe-avant.

Les noms furent appelés; les cinquante-trois hommes se rangèrent en file, et à quatre ou cinq exceptions près, on n'aurait pu voir une troupe qui eût l'air plus déterminé, et qui parût plus propre à exécuter un coup de main. Chacun d'eux avait l'air aussi joyeux qu'un homme qui va à la noce, et qui n'est pas le marié.

— C'est vous, dit sir Octavius, qui commencerez l'attaque. Je vous donne le poste d'honneur pour prouver à vos compagnons qu'en m'abstenant de vous punir, et de vous déshonorer en vous faisant subir la peine des verges, j'ai respecté le vrai courage anglais. Je vous fournis ainsi l'occasion d'effacer la honte dont une faute couvre toujours un homme brave, mais égaré, et de montrer que mon indulgence n'a pas été mal placée; mais je ne vous admets pas tous en bloc dans la troupe de mes compagnons de gloire; il faut d'abord que je sache quelle est la nature des fautes dont chacun de vous s'est rendu coupable. — Voyons, commençons par le premier. — Daniel

O'Sullivan; ivre une, deux, trois, —quatorze fois! —Cela est trop fort, Daniel O'Sullivan.

— Ce n'est ni plus ni moins que la vérité, sir Octéviss, répondit un jeune Irlandais, vigoureux, bien découplé, et ayant l'air déterminé. Sur ma foi, vous m'avez brisé le cœur entièrement et tout-à-fait en parlant ainsi. Accordez-moi la grande faveur de me faire fustiger, Votre Honneur. Je l'ai bien mérité. Faites-moi fustiger, j'en aurai l'esprit plus tranquille.

— Et bien, O'Sullivan, comme nous aurons bientôt forte besogne, je désire vous tranquilliser l'esprit, et je vous administrerai moi-même une punition corporelle. Approchez! — Tenez, et ne retombez plus dans la même faute.

Il lui donna familièrement de la main droite un petit coup sur la joue. O'Sullivan lui saisit la main et la baisa. Il recula en tressaillant, comme s'il eût craint d'avoir pris trop de liberté, et s'écria :

— Je vous demande humblement pardon, sir Octéviss, mais à présent j'irai avec vous au.... n'irions-nous pas? demanda-t-il à ses compagnons de la liste noire. Plus d'un cœur prêta silencieusement en ce moment un serment de dévouement pour la vie du vieux Commodore.

On continua ainsi l'examen de la liste noire, et l'on en retrancha cinq à six individus qui

avaient été coupables de fautes graves et honteuses. Les autres reçurent ordre de se munir des armes usitées dans une attaque de ce genre; c'est-à-dire, un coutelas bien effilé, attaché au poignet par une lanière; — un sabre fabriqué pour frapper d'estoc et de taille, et dont la pointe peut s'enfoncer dans les côtés d'un navire pour aider à y monter à l'escalade, et une large ceinture de cuir soutenant deux pistolets.

Tandis que le Commodore les passait en revue un jeune et impudent midshipman se présenta devant lui: et ôtant son chapeau d'un air humble et contrit, il lui dit qu'il s'était enivré le soir précédent, et qu'il devait être placé sur la liste noire. Ce trait d'espiéglerie et de courage plut à sir Octavius, et il lui accorda sa demande.

A l'instant même, un aide du maître pilote, qui avait vu le succès de cette ruse, s'approcha de lui à son tour et lui dit que, depuis dix jours, il n'avait pas cessé un instant d'être ivre.

— Et l'êtes-vous encore à présent?

— Non certainement, sir Octavius.

— Eh bien, je vous mettrai sur la liste noire, dans l'espoir que cela pourra vous avancer sur la liste de la marine. Mais, voyant cinq ou six individus qui s'avançaient vers lui, sans doute pour lui faire la même demande, il s'écria : Je vous préviens, messieurs, que ma liste noire est com-

plète, et que personne ne peut plus y être admis, quand même ce serait un prince du sang royal.

Jamais on ne se servit si avantageusement d'une liste noire.

— J'espère, Egerton, dit le Commodore, que vous ne trouvez pas mauvais que j'usurpe un instant vos fonctions de capitaine? — Mes amis, continua-t-il, je suis moi-même à la tête de la liste noire, car j'ai aussi une grande faute à expier ; mais c'est une affaire privée et domestique. N'importe, c'est moi qui suis votre chef. — Un de mes ancêtres poussa autrefois son cri de guerre à Azaincourt ; qu'il soit encore le nôtre aujourd'hui. Faites bien attention. — Au milieu de la mêlée et de l'obscurité causée par la fumée, *nestroque* sera le mot de reconnaissance, et la réponse, *Auguste*. Que pas un pied ne recule, et que chaque bras frappe! — Cependant, mes enfants, j'ai une chose à vous demander. J'ai vu l'Amiral français. C'est un vieillard comme moi. Sa tête est couverte de cheveux blancs : s'il se rencontre sur votre chemin et qu'il ne résiste pas, ou qu'il ne résiste que faiblement, épargnez-le pour l'amour de moi. Songez que lui et moi nous sommes probablement les doyens des deux escadres. — A présent je vous ai tout dit. Quand *le Foudroyant* sera bord à bord avec le vaisseau amiral français, souvenez-vous du mot de reconnaissance

nestroque, et de la réponse *Auguste*.—Que chacun retourne à son poste.

L'escadre anglaise avait alors gagné tant d'avance, que le vaisseau de tête de la ligne française était considérablement en arrière du *Foudroyant*. Le Commodore fit alors le signal à tous ses vaisseaux de virer de bord. Cette manœuvre fut exécutée, mais l'amiral français ne l'imita point, et continua à courir la même bordée, c'est-à-dire, il avança vers les Anglais. Les deux escadres s'approchèrent rapidement, et furent bientôt à portée de canon l'une de l'autre. Si elles eussent continué à voguer de la même manière un peu plus longtemps, le vieux Commodore se serait trouvé, comme il le désirait, en face de l'Amiral français; mais quand sir Octavius en fut à demi-portée, toute la ligne française lâcha sa bordée de bâbord, et vira sur-le-champ. Pour éviter le feu de leur bordée de tribord, le Commodore vira aussi ; et alors les deux escadres voguèrent ensemble, vent arrière, et bord à bord.

Ce fut alors que commença réellement la scène de tumulte et de mort. Le retentissement des bordées continuelles d'artillerie imposait silence aux vagues et faisait taire les vents. La mort frappait sans distinction les Français et les Anglais, qui sous la route pure et azurée du firma-

ment, combattaient au milieu d'une atmosphère épaisse et obscure, créée par la fumée.

D'où verrons-nous cette scène de carnage? Nous placerons-nous sur la poupe, pour examiner quels sont ceux qui tombent, et quelles blessures leur donnent la mort? Descendrons-nous sur le premier pont pour nous y promener dans l'obscurité au milieu des corps mutilés et des membres épars des pauvres marins? Irons-nous encore plus bas, et arrivant au poste du chirurgien, le verrons-nous avec ses aides faire des amputations, et chercher à soulager l'humanité souffrante, en lui infligeant de nouvelles souffrances?

Non, nous ne ferons rien de tout cela; nous n'avons pas de goût pour des scènes si horribles. Nous nous attacherons aux pas du Commodore, qui, du moment qu'il sentit l'odeur de la poudre, et qu'il vit tomber autour de lui des morts et des blessés, reprit son ancien caractère. Il ne donna plus aucun ordre qu'en jurant; il eut soif de sang et de vengeance, et il vomit des imprécations contre le vent parce qu'il avait cessé tout-à-coup, et qu'il ne pouvait se mettre en contact avec *le Magnifique*.

Les bordées de ce vaisseau à trois ponts étaient terribles; et, si elles eussent été mieux pointées, elles auraient décidé l'affaire. On aurait pu le comparer à un volcan flottant sur la mer et vo-

missant le feu et le tonnerre. Il était immobile, car la faible brise qui s'élevait de temps en temps, et qui mourait aussitôt, ne faisait aucune impression sur ses voiles. Sir Octavius, sur *le Foudroyant*, en était à peu de distance par le travers, et ceux qui devaient attaquer le vaisseau amiral à l'abordage étaient couchés sur la poupe et sur le gaillard d'arrière, prêts à commencer l'attaque, dès qu'ils en seraient assez près.

Tous les vœux appelaient le vent sur les deux escadres, car ce malheureux calme empêchait toutes les manœuvres sans empêcher de tirer des bordées, et il en résultait qu'on perdait beaucoup de monde de part et d'autre. Les manœuvres dormantes et courantes du *Foudroyant* avaient déjà beaucoup souffert, et ses vergues et ses mâts étaient tellement endommagés, qu'on doutait qu'ils fussent en état de soutenir leurs voiles, quand la brise tant désirée arriverait enfin. La fumée s'accumulait autour des vaisseaux, et la chaleur devenait insupportable.

Enfin, quelque pouvoir favorable, comme pour mettre fin à ce carnage prolongé, envoya du sud-ouest une forte risée de vent qui prit la ligne anglaise à tribord, et presque en arrière, déchira les voiles des vaisseaux dont les vergues étaient carrées, et poussa toute la fumée sur l'escadre française; sans s'inquiéter de quelques coups de

canon qui pouvaient enfiler le *Foudroyant*, le Commodore fit mettre sa barre à tribord, et, en moins de trois minutes, avec un choc terrible, il fut bord à bord avec le *Magnifique*. La fumée était si épaisse que l'ennemi fut pris par surprise; car il n'y avait sur le second et troisième pont que le monde nécessaire pour servir les canons, et quelques compagnies de soldats.

Passant par les sabords, montant par-dessus les filets des hamacs et des haubans, les Anglais arrivèrent en foule sur le tillac du *Magnifique*, et se répandirent sur le gaillard d'arrière, sur le passe-avant et sur le gaillard d'avant. La poupe était occupée par les soldats français, et, comme ils en avaient rompu les échelles en voyant arriver les Anglais, il était difficile de les en déloger, et ils pouvaient grandement incommoder ceux qui étaient placés plus bas.

Avec l'activité, et je suis fâché d'avoir à ajouter la témérité de la jeunesse, le Commodore monta à bord en s'aidant des cordages, et se laissa ensuite glisser sur le gaillard d'arrière au milieu d'un groupe d'officiers qui furent très surpris de cette apparition. Sans leur laisser le temps de revenir de leur étonnement, il poussa à haute voix le cri de guerre de sa famille : — *Nestroque!* Et, tandis qu'il les attaquait, plus d'une voix répondit : — *Auguste!* Grand, robuste, avec sa longue cicatrice

sur le front, — car il avait perdu son chapeau, — sa mouche noire sur un œil, et ses joues ardentes comme du fer rouge, il frappa de terreur panique les Français qui se trouvaient devant lui; et il est probable que la manière étrange dont il était armé y contribuait aussi. Il avait vissé à sa main de fer un grand sabre à double tranchant dont il s'escrimait à peu près comme nos ancêtres maniaient autrefois leurs faulx; de la main droite, il tenait un énorme coutelas de marine, et il attaquait ainsi des deux mains tout ce qu'il rencontrait.

Cette irruption sur le tillac du *Magnifique* fut si subite, que les hommes qui chargeaient les pièces d'artillerie sur le gaillard d'arrière, n'eurent pas le temps de jeter leur bâton à bourrer et leur gargousse pour prendre des piques d'abordage et d'autres armes propres à un combat corps à corps. L'un d'eux, qui venait d'éponger un canon, voyant le Commodore avancer vers lui, chercha à se défendre avec ce qu'il tenait en main, lui appliqua au milieu du visage son éponge sale attachée au bout d'un bâton, et lui en donna, avant de s'enfuir, une couple de coups sur la tête qui achevèrent de lui rendre la peau aussi noire que celle d'un ramoneur de cheminée de Londres. Dans cet état grotesque, il se fraya un chemin jusque dans la grande cabine sous la poupe,

et il s'y trouva tête à tête avec le vieil amiral français.

— *Corbleu! morbleu!* s'écria celui-ci en tirant son épée, et en poussant à sir Octavius des bottes en tierce et en quarte, *ces chiens d'Anglais sont-ils donc commandés par un nègre?*

—Tout doux! monsieur l'amiral, tout doux, dit le Commodore brisant en pièces d'un coup de revers de son coutelas l'épée de l'amiral.

— Peste! s'écria celui-ci; et, jetant par terre l'inutile poignée qui lui restait, il porta la main à sa ceinture pour y prendre un superbe pistolet damasquiné.

—*Nestroque!* s'écria le Commodore. Et, à l'instant où le petit amiral levait le bras pour tirer à la tête de sir Octavius un coup de pistolet à bout portant, qui aurait laissé la liste noire sans tête, ce bras fut relevé en l'air par un vigoureux coup de poing; la balle frappa les planches du plafond, et l'amiral, enlevé de terre, se trouva serré entre les bras d'une espèce de colosse.

— Et qu'est-ce que j'en ferai, sir Octéviss? En ferai-je présent aux poissons? ils n'en feront qu'une bouchée. Ne remuez pas tant, mon petit homme, tenez-vous tranquille.

— Ne lui faites aucun mal, O'Sullivan. Il ne faut que le garder prisonnier.

— Eh bien, mon jeune homme, entrez là-dedans... Allons, allons ! pas de cérémonies.

Et, en parlant ainsi, Daniel O'Sullivan jeta l'amiral dans un grand coffre qui occupait tout le fond de la cabine sous les fenêtres de la poupe, le referma ensuite, s'assit sur le couvercle pour s'assurer qu'il n'en sortirait pas, et essuya la sueur qui lui couvrait le front. Pendant ce temps, les Anglais s'étaient mis en pleine possession du tillac ; quelques Français s'étaient fait tuer ; les autres s'étaient réfugiés sous le pont.

O'Sullivan, dit le Commodore, vous étoufferez votre prisonnier ; il faut lui donner de l'air. A ces mots, il sortit de la cabine, et, voyant qu'il ne restait plus d'ennemis sur le tillac, il fit fermer les écoutilles pour qu'ils ne pussent y remonter, et retourna sur le gaillard d'arrière. Ayant hélé le capitaine Egerton, qui était à bord du *Foudroyant*, il lui ordonna de faire feu de tous ses canons contre le premier et le second pont du *Magnifique*, ce qui était fort aisé, puisque les deux vaisseaux étaient bord à bord. Mais on n'en tira que quelques coups, les Français ayant fermé leurs sabords pour prouver qu'ils n'avaient pas dessein de faire résistance.

Les soldats français étaient pourtant encore en possession de la poupe, mais ils étaient divisés entre eux, et, sans se rendre, ils restaient dans

l'inaction. Les autorités navales et militaires n'agissaient pas de concert. Il leur aurait certainement été impossible de reprendre le vaisseau ; mais, s'ils avaient fait leur devoir, ils auraient pu faire essuyer une grande perte aux Anglais.

Cependant la situation des affaires sur le premier et le second pont était très dangereuse. Les officiers français avaient été obligés de placer une forte garde aux postes de deux soutes à poudre, car un parti de désespérés voulait mettre le feu aux poudres, et faire sauter le vaisseau, les vainqueurs et les vaincus. Les choses ne pouvaient rester longtemps dans cet état.

Le pavillon français flottait encore au haut du pic, et, quoiqu'il n'y eût plus aucun signe de résistance, on ne pouvait le baisser avant que les soldats qui étaient sur la poupe se fussent rendus de gré ou de force. Le Commodore rentra dans la cabine, où il trouva O'Sullivan toujours assis sur la caisse dans laquelle l'amiral était enfermé; mais il avait pris la précaution de lui donner de l'air en plaçant de distance en distance sous le couvercle des morceaux de bois, qui le tenaient entr'ouvert d'environ un pouce. L'amiral criait et se démenait avec fureur dans son étroit cachot, mais son geôlier n'y faisait aucune attention.

Ouvrant la fenêtre de la cabine, sir Octavius héla le capitaine du *Foudroyant*.

— Egerton, lui cria-t-il, balayez-moi la poupe du *Magnifique* avec quelques boisseaux de mitrailles; et ayez soin qu'on pointe les canons très haut. Mais avant de faire feu, sommez-les de se rendre. — Dites à votre équipage que le vaisseau est à nous, et que l'amiral est prisonnier.

— Oui, sir Octavius, oui.

Les canons du gaillard d'arrière du *Foudroyant* furent chargés, pointés, et l'on somma les soldats de se rendre et de baisser le pavillon tricolore. Mais, comme ils n'étaient pas d'accord entre eux, et que la réponse se faisait attendre, un seul coup de canon fut tiré, et la mitraille établit entre eux l'unanimité d'opinion. Les soldats se jetèrent la face contre terre, les officiers déclarèrent qu'ils se rendaient, et le pavillon majestueux descendit de sa position élevée, pour ne plus flotter désormais sur le superbe vaisseau qu'il avait si longtemps et si noblement décoré.

— Maintenant, Egerton, dit sir Octavius après les avoir envoyés prisonniers à bord du *Foudroyant*, et avoir arboré le pavillon anglais au-dessus du pavillon français, vous feriez bien de vous éloigner un peu pour faire voir à l'ennemi que nous sommes maîtres du vaisseau amiral. Nous sommes en nombre suffisant pour le manœuvrer.

Cet ordre fut exécuté, et il produisit les meilleurs effets. Deux vaisseaux de ligne français, à qui

le canon avait déjà envoyé assez d'arguments pour les convaincre qu'ils devaient se rendre, baissèrent pavillon sur-le-champ. Les deux autres crurent le moment favorable pour voir quels étaient les meilleurs voiliers des vaisseaux anglais ou français, mais ils furent bientôt rejoints, ce qui était un malheur, — et pris, ce qui en fut un encore plus grand. Le capitaine Oliphant s'était déjà emparé de la frégate qu'il avait démâtée au commencement de l'action. La seconde frégate fut le seul navire de l'escadre qui parvint à s'échapper, et alla porter à Rochefort la nouvelle que l'escadre de l'amiral Fresnoy était en route pour Portsmouth, afin de s'y radouber.

Mais nous marchons un peu trop vite. Il restait sur le premier et le second ponts du *Magnifique* environ les trois quarts de son équipage, et ils n'avaient encore fait aucun acte de soumission. Le capitaine Egerton envoya donc sur ses barques un renfort d'hommes au Commodore, de manière que les Français n'auraient pu songer, dans la position où ils étaient, à résister que par un trait de folie ou de désespoir.

Mais sir Octavius désirait vivement qu'ils se rendissent à l'amiable, car il lui répugnait de sacrifier encore la vie de plusieurs, peut-être d'un grand nombre de ses marins, dans un combat dont le résultat ne pouvait être douteux.

Pendant toutes ces opérations, qui, soit dit en passant, ne prirent que très peu de temps, Daniel O'Sullivan était resté constamment assis sur le couvercle de la caisse dans laquelle était son prisonnier, avec lequel il avait eu une longue conversation, quoique aucun des deux ne comprît un seul mot de ce que disait l'autre; et tout ce que l'Anglais pouvait en conclure, c'était que le Français était dans une grande colère.

Cependant sir Octavius se rappela l'amiral français, et il ne voulut pas le laisser plus longtemps dans une position si désagréable. En entrant dans la cabine, il s'aperçut que Daniel ne put s'empêcher de rire en le voyant; il avait remarqué le même symptôme de gaîté dans tous ceux qui le regardaient; et il songea alors aux coups qu'il avait reçus d'un matelot français armé d'une éponge destinée à nettoyer les canons.

— Que voyez-vous donc en moi, monsieur, vous et tous les autres, pour faire de semblables grimaces en me regardant? Ai-je donc la figure si sale?

— Sale, sir Octéviss, est-ce sale que vous dites? — Pas le moins du monde. Vous êtes le nègre le plus propre que j'aie jamais vu de ma vie. A l'exception du blanc de votre œil, — que Dieu vous le conserve! — et des dents que vous avez dans la bouche, il n'y a pas un morceau de

votre tableau de couronnement qui ne soit aussi noir qu'une nuit d'hiver en Irlande, quand il ne fait pas de lune.

— Eh bien, avec de l'eau et du savon... Mais comment va l'amiral ?

— Le petit homme qui est là-dedans? Ne l'entendez-vous pas ? C'est de la perversité ; car s'il avait un grain de bon sens, il s'y trouverait aussi bien que le cochon de sa révérence, quand il va se coucher sur la paille du ministre hérétique. — Et il parle un baragouin auquel le diable n'entendrait rien.

— Ouvrez la caisse. — Comment vous trouvez-vous, monsieur l'amiral? — Eh bien, consentez-vous à vous rendre?

— Que voulez-vous dire, monsieur le nègre? Me rendre! corbleu! Les Français meurent, mais ils ne se rendent jamais.

—Sans doute, monsieur, sans doute. Cependant tous les vaisseaux de votre escadre, à l'exception d'une frégate, ont baissé pavillon.

— Morbleu! s'écria l'amiral en frappant du pied, et en secouant les parcelles d'étoupes et les bouts de fil que son splendide uniforme avait ramassés dans la caisse; mais c'est la fortune de la guerre. Je suis votre prisonnier, monsieur le nègre; je ne puis plus vous combattre au nom de ma grande nation; mais j'aurai à vous deman-

der satisfaction en mon nom personnel. Corbleu! m'avoir fait jeter dans cette caisse comme un paquet de linge sale!

— Soufre et salpêtre! de quoi vous plaignez-vous, amiral? Un de vos gens ne m'a-t-il pas noirci la figure avec une éponge qui avait servi à nettoyer vos canons, et n'a-t-il pas manqué de me crever mon œil à bâbord? Est-ce ainsi qu'on doit traiter un Commodore anglais, goddam? — J'espère que ce mot-là vaut bien vos morbleu et vos corbleu.

— Quoi! vous n'êtes pas un vrai nègre? Mais non, vous avez la main blanche. — Touchez là, mon cher ami, touchez là, s'écria le vieil amiral en lui tendant la main. Comme il ne savait pas l'anglais, cette conversation avait lieu en français, que le Commodore parlait couci-couci.

Le Commodore le fit monter ensuite sur la poupe, et M. Fresnoy vit sur-le-champ que les Anglais avaient remporté une victoire complète. Il porta la main à son front, et dit en soupirant: La France est perdue pour moi pour toujours.

Ils descendirent sur le pont, et levant le panneau d'une écoutille, l'amiral français cria à son équipage : Tout est perdu, mes enfants, il faut vous rendre.

Sir Octavius se trouva alors en pleine possession du *Magnifique*, et toutes les barques du *Fou-*

droyant furent employées à y transporter les prisonniers français. Le capitaine Egerton fut nommé commandant du vaisseau amiral français ; son premier lieutenant le remplaça comme capitaine du *Foudroyant*, ce qui donna lieu à plusieurs autres promotions dont il est inutile de parler.

A quatre heures après midi tout était remis en ordre à bord des vaisseaux des deux escadres qui n'en formaient plus qu'une, et l'on se dirigea vers Portsmouth aussi vite que le permettaient les avaries qu'avaient souffertes les voiles, les mâts, les vergues et tous les agrès de tous les navires.

Un succès si éclatant s'achète ordinairement par un grand carnage. Cependant on perdit dans ce combat moins de monde qu'à l'ordinaire, ce qu'on doit attribuer à la manière soudaine et intrépide dont le Commodore avait pris le vaisseau amiral à l'abordage. Cependant assez d'hommes avaient péri pour faire frémir l'humanité, et par égard pour la sensibilité de nos lecteurs, nous couvrirons les morts des bannières de la victoire et des drapeaux pompeux de la gloire. — De la gloire ?—Assurément.

Un peu après cinq heures, le Commodore se mit à table avec l'amiral français , avec lequel , comme on le sait, il avait d'avance invité à dîner ses principaux officiers. Il avait eu soin de bien

se laver la figure, et il avait fait entourer sa queue d'un ruban neuf; il était de fort bonne humeur, plein d'attention et de politesse, et il dit ce qu'il crut le plus propre à consoler son prisonnier, ce qui ne servit qu'à faire sentir encore plus vivement à celui-ci sa malheureuse situation.

Après le café, au lieu de conduire M. Fresnoy sur le pont, où la vue de ses vaisseaux sous pavillon anglais n'aurait pas été un spectacle très agréable pour lui, il lui proposa une partie de whist. L'amiral y ayant consenti, le Commodore vissa à sa main de fer une machine en acier, construite de manière à tenir les cartes, et la fortune continuant à le favoriser, il gagna tous les robs, et ce nouveau succès sembla lui faire autant de plaisir que la victoire splendide qu'il venait de remporter.

Quand on fut las de jouer, on se mit à causer, et l'amiral français parla éloquemment de la toute-puissance de la fortune, — du hasard, — des accidents. Il dit que quelques années auparavant il avait commandé une escadre avec laquelle il avait fait presque le tour du monde; qu'une escadre anglaise, de force inférieure, lui avait donné la chasse, et qu'il était assuré qu'à cette époque la fortune le favorisait; car, quoique chassé par une escadre ennemie, il avait fait tout ce que ses instructions lui prescrivaient, coulé à fond et cap-

turé un grand nombre de bâtiments anglais; et il était sûr que, s'il lui avait été permis d'attaquer cette escadre, il aurait certainement remporté la victoire, car alors son étoile avait l'ascendant. Mais il lui était enjoint d'éviter tout engagement, et de se borner à nuire au commerce anglais. Et maintenant qu'il s'était mis en mer avec l'ordre formel de combattre; qu'on lui avait équipé, avec tout le soin possible, une excellente escadre; et qu'il avait des équipages composés de marins expérimentés et pleins de courage, après tout au plus une heure de combat, il s'était trouvé tout-à-coup, à sa grande consternation, enfermé dans une caisse dans sa propre cabine, et n'en était sorti que pour voir tous ses vaisseaux en la possession de l'ennemi. Il y avait certainement dans tout cela une destinée qui déjouait les meilleurs arrangements, qui se moquait de tous les calculs de la sagesse humaine, et qui défiait tous les efforts de la prudence et du courage, de la conduite et de l'expérience.

Le Commodore écouta toutes ces observations en silence, se contentant de secouer gravement la tête; ne voulant pas empêcher le vieil amiral de chercher à se consoler, aussi bien qu'il le pouvait, de l'échec qu'il venait de recevoir. Cependant il n'aimait pas à entendre attribuer entièrement au hasard et à la fortune la victoire éclatante qu'il

venait de remporter. Il dit donc à M. Fresnoy qu'il avait certainement fait dans cette action tout ce que le meilleur commandant pouvait faire, mais qu'il lui demandait la permission de ne pas croire comme lui que, s'il eût combattu l'escadre qui lui avait donné la chasse pendant tant de mois, presque sur toutes les mers du monde, il eût remporté la victoire. Il ajouta que c'était lui qui commandait cette escadre pendant cette longue et inutile croisière, — la plus malheureuse qu'il eût faite de toute sa vie, — la seule qu'il voudrait n'avoir jamais faite.

M. Fresnoy continua à argumenter pour prouver que la fortune l'avait pris à cette époque sous sa protection spéciale. Il entra dans le détail du nombre de navires qu'il avait coulés à fond, et de la flotte de bâtiments marchands anglais qu'il avait ramenés dans le port de Cherbourg, comme le lecteur le sait déjà. — Je vous dirai même, sir Octavius, ajouta-t-il, que dans la petite escarmouche que nous eûmes avec vous en entrant dans ce port, l'avantage fut décidément pour nous, car pas un seul des boulets que vous nous envoyâtes ne porta.

Sur ma foi, amiral, je pensai alors que c'était assez de succès pour moi de pouvoir m'éloigner d'une côte infernale contre laquelle le vent me poussait. — Oh! la maudite nuit! la maudite

nuit! — Le souvenir couvre d'un sombre nuage toute la gloire de cette journée.

— Vraiment, sir Octavius! je crois pourtant n'avoir fait sauter qu'une ou deux planches de votre navire, et je n'ai fait qu'un seul prisonnier.

— Un prisonnier! — Vous m'étonnez. — Pour l'amour du ciel! qui était ce prisonnier?

— Un fort beau jeune homme : on l'a pêché sous la proue de ce vaisseau à trois ponts que vous m'avez fait l'honneur de prendre à l'abordage. Mes fous crurent d'abord que c'était quelque machine infernale dirigée contre nous pour nous faire sauter en l'air; mais ils virent enfin que c'était une cage à poulets à laquelle était accroché un jeune officier de marine. La marée l'avait fait entrer dans le port, et on le prit à bord.

Pendant ce court récit, le vieux Commodore tremblait de tous ses membres, et quelque robuste qu'il fût, il fut sur le point de perdre connaissance. Il demanda un verre d'eau-de-vie, malgré la promesse qu'il avait faite à M. Underdown de ne plus en boire; mais, dans une pareille occasion, son mentor lui aurait pardonné ce manque de parole. Après avoir pris cette potion fortifiante, il saisit la main de M. Fresnoy, et la serrant avec une force qui fit faire une grimace à l'amiral, il lui

dit d'une voix tremblante d'émotion : « Vit-il encore ? »

— Autant que je puis le croire, il est vivant.

— Dieu de bonté, je te remercie ! — Maintenant, amiral, dites-moi, et en aussi peu de mots qu'il vous sera possible, si ce jeune homme a expliqué comment il se trouvait dans cette situation. — A-t-il dit qu'il avait été forcé de se jeter à la mer ? En a-t-il accusé quelqu'un ?

— Non, il s'en est accusé lui-même. Il nous a dit que son imprudence en avait été cause; en un mot, il nous a donné à entendre qu'il était tombé dans la mer par accident.

— Noble et généreux Auguste ! s'écria le Commodore à demi-voix. — Et son nom, monsieur, son nom, vous l'a-t-il dit ?

— Il nous a dit qu'il se nommait Astell.

— Vous a-t-il parlé de moi, — de sa famille ?

— Jamais. — C'était un sujet sur lequel il gardait un silence scrupuleux.

— Maintenant, écoutez-moi, mon cher amiral, vous m'avez rendu l'homme le plus heureux qui soit au monde. Je me fais gloire de pouvoir vous dire que je suis oncle de ce brave jeune homme. Vous m'avez causé tant de joie que je voudrais vous rendre votre vaisseau et votre escadre, à condition que nous nous battrions encore une fois pour voir qui en resterait en possession. —

Je le ferais, parole d'honneur ; — c'est le seul jurement qui me soit permis. — Mais je ne le puis, vous le savez, je ne le puis ; l'ordonnance de la marine s'y oppose.

— Que ces Anglais sont étranges ! pensa M. Fresnoy.

— Mais j'ai à m'acquitter d'un devoir sacré. — Excusez-moi quelques minutes, messieurs.

Le Commodore entra dans l'arrière-cabine pour calmer son agitation à l'aide de la prière et pour rendre au ciel des actions de grâces bien sincères. Quand il revint, il avait le front serein et il était l'image du bonheur. Il ne pouvait plus parler que de son neveu. Ses officiers voyant que sa conversation roulait sur des affaires de famille, d'une nature particulière, se retirèrent l'un après l'autre par délicatesse, et le laissèrent seul avec son prisonnier.

Le vieil amiral lui dit alors qu'il s'était pris d'affection pour le jeune Astell, et qu'il l'avait emmené avec lui dans sa croisière suivante, dans l'espoir de le déterminer à servir la cause de la liberté universelle en combattant sous le pavillon tricolore ; mais le jeune homme s'y était refusé avec une fermeté constante, avait rejeté les offres brillantes qu'il lui avait faites, et lui avait demandé pour toute grâce de le faire mettre à terre en quelque lieu que ce fût de l'Angleterre ou d'une de

ses colonies. L'amiral n'aurait pu y consentir sans manquer à son devoir, et à son retour de sa croisière, il avait été obligé de le remettre comme prisonnier à l'autorité publique. Il savait qu'il avait été envoyé à Verdun ; il avait appris qu'il s'était échappé de prison, aidé, à ce qu'il paraissait, par une famille ennemie du gouvernement actuel, et il ne doutait pas qu'il ne fût caché en ce moment dans quelque coin de la France.

Quelque consolants que ces détails fussent en général pour sir Octavius, il lui restait pourtant encore bien des sujets d'inquiétude. Il remercia cordialement M. Fresnoy des bontés qu'il avait eues pour son neveu, et ils se séparèrent excellents amis, vu la nouveauté de leur connaissance, et la manière bruyante dont elle avait commencé.

En moins de quarante-huit heures, la flotte jeta l'ancre à Spithead. La nation applaudit tout d'une voix à cette splendide victoire. Pendant quelques semaines on n'entendit parler que du vieux Commodore, du brave Commodore. En un mot, il atteignit le faîte de la gloire humaine, car dans tous les villages et dans toutes les villes d'Angleterre, son portrait, reconnaissable par sa cicatrice et sa mouche noire, servit d'enseigne à quelque cabaret ou à quelque auberge ; il devint le héros de plusieurs ballades, et pendant plus d'un mois il fit la fortune des chanteurs de rues.

Ces tributs spontanés sont la preuve la plus sûre d'une gloire véritable. Combien de gens ont été créés barons, vicomtes, comtes, marquis et même ducs, sans avoir assez de mérite pour figurer dans une ballade ; et, quoique quelques-uns pussent avoir mérité d'être pendus, — ils ne l'ont jamais été en effigie au-dessus de la porte du plus misérable cabaret à bière. — J'aurais peut-être obtenu moi-même cette distinction flatteuse, si l'on n'avait eu la bonté de me mettre en retraite il y a plus de trente ans.

CHAPITRE X.

Le vieux Commodore fut bientôt fatigué des applaudissements et des félicitations de la cour et de la ville. Le corps municipal lui présenta, dans une boîte d'or, des lettres patentes lui octroyant les droits, priviléges, immunités et li-

bertés de la Cité de Londres ; mais il aurait infiniment préféré le privilége et la liberté de se rendre sur-le-champ à Trestletree-Hall pour embrasser une fille qu'il aimait passionnément, et être le premier à lui annoncer qu'Auguste vivait encore. Le triomphe que préfère un héros est toujours celui qui lui est décerné dans le sein de sa famille : c'était là que sir Octavius sentirait le prix de la gloire qu'il avait acquise, et qu'il en jouirait pleinement; car c'était là qu'il la partagerait avec tout ce qu'il avait de plus cher.

Cependant, il faut que nous le laissions à Londres, se préparant à aller à la cour, *en grand uniforme*, et prenant tous les moyens possibles pour retrouver Auguste, et que nous nous transportions à Trestletree-Hall, pour y voir arriver miss Rosa Belmont et sa suivante, accompagnées de M. Underdown et de Pierre Drivel. Mistress Oliphant, sans connaître les tendres liens qui attachaient cette jeune personne à son fils, la reçut avec toute l'affection d'une mère, et quoiqu'elle ne fût que veuve d'un épicier, avec la grâce naturelle à une femme bien née. Miss Matilde pensa que c'était la jeune personne la mieux mise qu'elle eût jamais vue, mais elle fut convaincue qu'il y avait quelque chose d'artificiel dans le coloris brillant de ses joues, et elle espéra apprendre d'elle de quels cosmétiques elle se servait.

Mais l'effet que l'entrée de miss Belmont dans le salon produisit sur la pauvre Rébecca eut quelque chose d'étrange et d'inattendu. Avec son impétuosité naturelle, elle allait se précipiter sur Rosa pour lui saisir la main et l'embrasser; mais la retenue naturelle et l'air de dignité un peu romanesque de miss Belmont lui imposèrent. Elle s'arrêta tout-à-coup, et s'écria : — Comme elle est belle! jamais elle ne pourra aimer une créature aussi gauche que moi. Je m'arracherais volontiers les cheveux. Et moitié pleurant, moitié boudant, elle tourna le dos à toute la compagnie. Malgré toutes ses promesses, il ne s'était pas encore opéré en elle un très grand changement depuis le départ de son père.

— Vous arracher les cheveux! dit M. Underdown; ce serait dommage, car ils sont beaux. — Ne le pensez-vous pas, miss Belmont? Vous voyez miss Rébecca Bacuissart, fille unique de sir Octavius. Faites connaissance ensemble.

Les cheveux sont très beaux, dit Rosa, et ils couvrent la tête d'un ange.—Moi, ne pas vous aimer, ma chère! comment pouvez-vous le penser? J'ai fait je ne sais combien de milles pour vous aimer, ainsi que toutes les personnes que je suis assez heureuse pour trouver ici. Il faut que nous soyons amies intimes, et je vous apprendrai à mieux arranger cette jolie chevelure.

— Vous êtes toute bonté, toute bienveillance, miss Belmont, dit miss Matilde en lui faisant une révérence.

— Bon, bon! s'écria Rébecca, ne songez pas à mes cheveux. Vos grands yeux noirs me regarderont-ils avec amitié? vos joues vermeilles presseront-elles les miennes? m'embrasserez-vous comme ceci, —et comme cela? Ne me mépriserez-vous pas tout-à-fait?

Joignant l'action aux paroles, elle se jeta dans les bras de Rosa, l'embrassa deux fois, et fondit ensuite en larmes. A compter de ce moment, ces deux jeunes personnes, si différentes l'une de l'autre, furent unies par les liens d'une amitié inviolable.

Ce fut alors que Rébecca commença véritablement à se corriger, et elle fit des progrès rapides dans cette nouvelle carrière. Trois à quatre ans que Rosa avait de plus qu'elle, donnaient en quelque sorte à celle-ci l'autorité d'une mère; mais cette autorité se cachait si bien sous une tendresse de sœur et le dévouement d'une amie, qu'elle formait le lien le plus solide de l'union cordiale qui existait entre elles. Rébecca prit miss Belmont pour modèle en tout. Elle alla même jusqu'à chercher à imiter le style quelquefois précieux et affecté de son amie, ce qui était un ex-

cellent moyen pour corriger la trop grande simplicité du sien.

Les suites de cette amitié ne furent pas moins avantageuses pour Rosa. Elle sentit peu à peu le ridicule du style ampoulé des romans, et elle finit par s'en déshabituer. Le naturel de Rosa ouvrit en elle des sources plus pures de sensibilité; elle se fit une idée plus juste de la dignité morale, et les conversations de M. Underdown avec ses deux pupilles, — car, sans l'être de nom, elles l'étaient de fait, — ouvrirent les yeux de la plus âgée aux beautés de la religion, et à la sublimité des devoirs qu'elle impose, et développèrent dans la plus jeune le germe des idées religieuses qui y avaient été plantées avec soin dans sa jeunesse, mais que son humeur volontaire et impétueuse avait étouffés.

Il ne fallut qu'un mois à Rosa pour ne plus être qu'à demi romanesque, et devenir presque tout-à-fait raisonnable; et dans le même espace de temps, Rébecca avait appris à rougir de la négligence qu'elle avait apportée jusqu'alors au soin de son extérieur, et à se faire une idée juste de la réserve et de la retenue qui conviennent à une jeune personne. C'était une preuve qu'elles avaient l'une et l'autre du bon sens, et je n'oserais en dire autant de beaucoup de jeunes dames de leur âge. Pendant ce même mois, le vieux Com-

modore avait fait une croisière, livré un combat, remporté une victoire. Le capitaine Oliphant avait combattu et pris une frégate ennemie, et il lui tardait d'aller se jeter aux pieds de sa chère Rosa.

Mais où était M. Rubasore, pendant tout ce temps?

Pas bien loin; et le génie du mal lui donnait alors beaucoup d'occupation.

Dans le commencement du mois d'août, Rosa et Rébecca se promenaient un soir dans un petit bois fort épais, servant de réserve pour le gibier. Quoiqu'il fût déjà tard, elles ne craignaient aucun danger, car cette réserve faisait partie du parc, et le parc était entouré d'une forte et haute palissade. La journée avait été très chaude; il ne tombait pas de rosée, miss Belmont n'avait pas encore perdu son goût pour le clair de lune, miss Bacuissart commençait à le partager, et les deux amies, pour qui les moments s'écoulaient rapidement quand elles étaient ensemble, prolongèrent leur promenade beaucoup plus longtemps qu'elles n'en avaient eu l'intention.

Cette soirée même, miss Belmont avait fait sa confession générale à Rébecca, et lui avait conté toute l'histoire de sa vie, sans en rien supprimer. Miss Bacuissart haïssait M. Rubasore autant qu'elle pouvait haïr, et elle fit rire son amie en lui

racontant la course qu'il avait faite pour sauver sa queue. Elle lui fit ensuite à son tour le récit de toute sa vie, lui dit combien elle avait été gâtée, combien elle le regrettait, et combien elle était honteuse de sa conduite passée. Elle lui parla ensuite d'Auguste, et ses yeux bleus brillèrent alors d'une flamme qui rivalisait d'éclat avec le feu de ceux de Rosa.—Son cœur trop plein d'un amour sans espoir palpita vivement.—Ses joues se couvrirent de rougeur, et déployèrent toute la majesté d'un sentiment profond, que sa compagne n'avait appris à connaître que depuis peu de temps.

— Rosa, s'écria-t-elle, je l'aimais même dans mon enfance. Quand il était avec moi, il me semblait que rien ne me manquait au monde, et j'étais complétement heureuse.—J'aime mon père; je l'aime du fond du cœur, tout colère qu'il est; je le menais comme bon me semblait, et je crois que je ne l'en aimais que mieux. Mais je n'ai jamais mené Auguste, et pourtant je l'aimais mille fois plus que mon père. — Je suis honteuse de le dire, mais c'est la vérité. — S'il vivait encore, je ne voudrais pas que vous le vissiez, car si vous le voyiez, Rosa, vous l'aimeriez.—Oui, vous l'aimeriez, j'en suis sûre.

— Ai-je mérité que vous me parliez ainsi, Rébecca?

— Vous méritez tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus gracieux, de plus excellent, ma chère Rosa, à l'exception d'Auguste, que personne ne peut mériter; — pas même vous. — Mais, hélas! je parle de lui comme s'il vivait encore! je ne puis supporter mon affliction. Il faut que je redevienne le tyran de la maison : c'était une distraction, du moins.

— Ne parlez pas ainsi, Rébecca.

— Qui m'en empêchera, qui osera me contrarier? Tout ce qui m'entoure n'est-il pas à moi? Qu'ai-je besoin de tous ces talents que vous m'enseignez? Ne puis-je m'occuper du souvenir d'Auguste, sans me donner en spectacle à des fous en pinçant de la harpe? A quoi me servira la géographie, si ce n'est à me faire trouver l'endroit où on l'a noyé? Le français, l'italien, l'allemand, me sont-ils nécessaires pour prononcer son nom? — Ne serait-il pas glorieux, Rosa, quand mon père sera mort, — vous voyez combien j'ai peu de respect filial, mais réellement, quand je songe à ce pauvre Auguste, je n'aime plus autant mon père; — ne serait-il pas glorieux, après la mort de ce vieillard colère, de changer cette maison en un tombeau.... un monument.... un.... quelque chose avec un nom étrange. — Aidez-moi donc, Rosa.

— Un mausolée?

— Oui. Trestletree-Hall ne ferait-il pas un superbe mausolée, érigé à la mémoire d'Auguste? Oui, moi Rébecca Bacuissart, j'en ferai un mausolée après la mort de mon père. Je vous dis que je le ferai. — Mais vous ne me parlez pas, Rosa? Vous fais-je peur? Il m'est arrivé plus d'une fois d'effrayer tout le monde. Mais après tout, je ne suis que ce qu'on m'a faite. Je serais peut-être devenue quelque chose, si l'on n'eût pas noyé Auguste.

— Que vous dirai-je, ma chère Rébecca? je ne vous reconnais pas en ce moment, vous vous montrez à moi sous un nouveau jour. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime beaucoup, et que... je vous crains un peu.

— Je vous dirai quelque chose, Rosa, c'est un secret, mais je ne rougis pas de l'avouer. — A quatorze ans, j'étais une femme, — une femme aimant passionnément. On m'a arraché Auguste, et je n'ai plus voulu être qu'un enfant volontaire et capricieux. — Pour l'amour d'Auguste, j'aurais étudié au point de devenir un squelette. Oui, Rosa, si Auguste vivait et qu'il le désirât, quoique vous ayez trois ans de plus que moi, je serais en état, en quelques mois, de vous égaler, de vous surpasser. Croyez-vous que ce soit de la jactance? non, je ne connais rien de plus puis-

sant que ma volonté, si ce n'est mon malheureux amour.

— Je le crois sans peine; vous savez que je ne flatte jamais; mais je dois dire que vous avez appris, en un mois, ce qu'il m'a fallu un an pour apprendre. M. Underdown, qui rit de mon humeur romanesque, est-il instruit de vos sentiments?

— Il sait que j'aimais Auguste, mais il ne connaît pas toute la force de cette passion. Comment aurais-je pu faire un pareil aveu à un homme? il me regarde encore comme un enfant, ayant toute la violence du caractère de mon père... Mais je ne vous ai encore rien dit de la mère... de la mère terrible d'Auguste. Le monde la croit folle; mais le fait est qu'elle n'a, comme moi, qu'un seul principe de vie, un amour impérissable pour son fils.

Rébecca raconta alors à son amie l'histoire du départ d'Auguste, de sa mort présumée, et des cruelles visites que sa mère rendait au Commodore, n'épargnant guère son père, et donnant peut-être un peu trop d'éloges à Auguste. Cette relation tragique fit rougir Rosa d'avoir si souvent laissé émouvoir sa sensibilité par des scènes de détresse romanesque dénuées de toute vérité, et le ton simple avec lequel elle fut racontée fit

sur son cœur une impression qui ne s'en effaça jamais.

—Après cela, Rosa, continua miss Bacuissart, vous pouvez voir pourquoi, si Auguste eût vécu, je n'aurais jamais voulu qu'il vous vît. Je ne puis rendre un plus grand tribut à votre mérite. A présent qu'il est mort, je puis le pleurer et vivre de ma douleur ; mais je n'aurais jamais pu le voir s'attacher à une autre sans en mourir.

— Calmez-vous, ma chère Rébecca, il ne m'aurait certainement jamais préférée à vous.

—Comment pouvez-vous, comment osez-vous parler ainsi ? Il était comme vous, parfait sous tous les rapports... le plus doux comme le plus brave des êtres que Dieu ait créés. Oh ! s'il avait eu une étincelle de cette volonté ferme et déterminée qui fait partie de mon existence, il n'aurait pas souffert qu'un oncle barbare, — mon père, miss Belmont, — l'arrachât aux bras de sa mère et à la tendresse d'une cousine qui l'aimait si ardemment... Il savait tout, et il croyait ne rien savoir ; il aurait vu se réaliser en vous ces idées exaltées qu'il avait de la perfection humaine... Non, Rosa, non, il n'aurait jamais pu vous voir sans vous aimer.

—Eh bien, Rébecca, soit ; il m'aurait aimée et probablement je l'aurais aimé aussi ; mais nous n'aurions eu que de l'amitié l'un pour l'autre.

Deux êtres aussi parfaits que vous voulez bien nous supposer, ne peuvent se convenir ; ils seraient jaloux l'un de l'autre. Voilà mon cher Noll, il m'aime passionnément, j'en suis sûre ; il m'admire beaucoup, je n'en suis pas fâchée ; je l'aime de tout mon cœur, quoique j'eusse préféré qu'il se nommât Alfred ou Édouard ; mais il y a un peu de tyrannie dans mon amour, car je ne l'en aime que plus, parce que je sais que je ne trouverai jamais en lui ni un rival ni un critique, ni un juge. Je l'aime pour ses qualités morales, et il m'aime parce que... qu'importe pourquoi, pourvu qu'il m'aime. Je vous le dis, Rébecca, je ne donnerais pas mon franc, mon honnête, mon brave, mon beau et un peu ignorant Olivier pour vingt Auguste.

— Vous avez un mauvais goût. Je n'ai jamais pu souffrir Olivier. Il m'a toujours traitée en enfant. Il me frottait les joues avec sa barbe dure, et il ne faisait que rire quand je lui appliquais un bon soufflet. Devait-il agir ainsi, quand il savait que j'avais quatorze ans, que j'étais une femme ?

— Chut, Rébecca ! j'entends marcher dans les broussailles.

— Impossible. On sait que je ne veux pas que personne entre dans cette réserve. J'ai même défendu à tous les domestiques d'y mettre le pied

sans ma permission. On me connaît trop bien pour me désobéir.

—J'ai pourtant pris la liberté d'y entrer, dit la voix d'un homme, qui se présenta tout-à-coup devant les deux amies.

Miss Belmont poussa un grand cri, et fit quelques pas pour s'enfuir ; mais elle s'arrêta en voyant Rébecca s'avancer hardiment vers cet intrus.

— Comment avez-vous osé entrer ici ? lui demanda-t-elle.

— J'y cherche un malfaiteur, miss Bacuissart, et je vous somme, au nom du roi et comme magistrat, de ne mettre aucun obstacle à mes recherches. J'ai dans ma poche le mandat qui m'y autorise.

— C'est ce misérable Rubasore ! dit Rébecca sans cérémonie.

— Mon odieux tuteur! s'écria Rosa.

—Miss Belmont ! Est-il possible que ce soit elle? Oui. — Puis-je vous demander, miss Belmont, comment il se fait que je vous trouve ici, et pourquoi vous avez quitté Jasper-Hall sans ma permission? Où est miss Dredgely ?

Cette dernière question était celle à laquelle Rosa trouva le plus facile de répondre.

—Elle est à Jasper-Hall, monsieur, et elle y attend vos ordres.

— Mais vous, vous ?

— Miss Belmont n'est plus sous votre autorité, monsieur, dit Rébecca avec fermeté ; elle s'est adressée au lord chancelier pour avoir des tuteurs qui ne lui fassent point l'amour, et qui ne lui arrachent pas des promesses d'épouser quelque vieillard quinteux et sans honneur. Sa demande lui a été accordée, et elle est en ce moment, je ne dirai pas sous le toit, mais certainement sur le domaine de l'un d'eux.

— Je n'en crois pas un mot, et j'userai de mon autorité jusqu'à ce que j'en sois légalement dépouillé. — Rosa, rentrez dans votre devoir, je ne vous en dirai pas davantage en ce moment; mais je vous convaincrai facilement que je suis votre meilleur et votre seul ami. —Suivez-moi.

— Elle n'en fera rien , s'écria Rébecca.

— Je vous dis qu'elle le fera , miss Mijaurée. Vous devriez être couchée depuis deux heures, et avoir été fouettée auparavant , si l'on vous traitait comme vous le méritez.

— Ne vous inquiétez pas de ce que dit ce vieux misérable , Rosa , courez à la maison ; appelez tout le monde ; je saurai bien le retenir ici jusqu'à ce qu'on arrive.

En parlant ainsi , elle le saisit intrépidement par l'habit , et Rosa s'enfuit en courant.

— Lâchez-moi , diablesse ! lâchez-moi , vous dis-je. — Vous me ferez oublier que vous êtes

une femme si vous ne me lâchez pas. — Me lâchez-vous, oui ou non ?

— Non ! vous resterez ici jusqu'à ce qu'il arrive du monde pour vous arrêter, et vous faire rendre compte de votre présence ici et de vos insultes.

— Ne vous en prenez donc qu'à vous-même.

Et au même instant, le poing du lâche frappa le beau front de Rébecca.

Elle ne tomba, ni ne s'évanouit, elle ne lâcha pas prise, et s'écria seulement :

— Ah ! si j'avais une arme ! S'il y avait près de moi quelqu'un qui pût punir une insulte faite à la dernière des Bacuissart ! — Pourquoi es-tu mort, mon cher Auguste !

Comme elle prononçait ce dernier mot, Rubasore levait le bras pour lui porter un second coup, et faire un effort pour se mettre en liberté. Mais un coup terrible qu'il reçut sur la tête le terrassa et le fit tomber aux pieds de Rébecca, privé de toute connaissance. Un grand homme, fort mal vêtu, et ayant l'air égaré, mit dans la main de Rébecca un poignard de manufacture étrangère, et lui dit seulement le mot : Frappez ! et disparut à l'instant.

— Voyez comme un souhait inconsidéré est promptement exaucé ! dit-elle, mais ce misérable ne peut plus me faire mal ; et, Dieu soit loué !

je ne serai pas obligée de répandre son sang, quoiqu'il l'ait bien mérité.

En ce moment elle vit des lumières s'approcher, quoique le clair de la lune fût assez beau pour pouvoir en dispenser. A la grande surprise de M. Underdown, de mistriss et de miss Oliphant, — car miss Matilde s'était évanouie suivant son usage, — et de tous les domestiques, on trouva Rébecca debout, et un poignard à la main devant M. Rubasore, étendu par terre et privé de sentiment.

On le porta dans la maison ; on envoya chercher le docteur Ginningham, et il arriva avec sa canne et l'apothicaire silencieux avant que Rubasore eût recouvré l'usage de ses sens. Le coup avait été porté de tout cœur, et appliqué par une main aussi vigoureuse que libérale.

Les premiers mots qu'il prononça en revenant à lui furent :

— La louve a bon poing, mais je me vengerai de toute l'engeance.

— Silence ! s'écria le docteur ; mon malade parle. S'il dit un mot de plus, qu'on le bâillonne ! Et en ce cas, mon cher Calumbo, vous lui tirerez douze autres onces de sang. — Eh bien, M. Rubasore, je vous avais bien dit que vous me passeriez un jour par les mains. — Pas un mot ! pas un seul ! — Il faut que la queue parte enfin,

car il est indispensable de lui raser la tète ; il peut y avoir une lésion interne très dangereuse, car le coup paraît avoir été terrible. — Allons, M. Calumbo, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut qu'il ait la tète rasée, et qu'elle soit ensuite couverte d'un large vésicatoire.

— Je vous enverrai tous au diable auparavant, s'écria M. Rubasore.

— Quel discours ! c'est la frénésie qui se déclare. — Auriez-vous un gilet de force dans la maison, mon cher monsieur Underdown ?

— Je crois réellement qu'il ne s'y trouve rien de cette espèce, répondit notre ami tranquille, qui, intérieurement, n'était pas fâché de la tournure que prenaient les affaires.

— C'est un grand manque de prévoyance dans une maison comme celle-ci. — Ce n'est pas pour vous que je dis cela, monsieur Underdown ; vous parlez peu, et toujours à propos. C'est un grand mérite, monsieur, et vous m'imitez en cela. Vous et moi, nous laissons toujours à chacun son tour pour parler. Eh bien, à défaut d'un gilet de force, ordonnez à quatre de vos plus vigoureux domestiques, — des hommes ayant du nerf, — de tenir mon malade, car je vois que dans son délire il pourrait commettre quelque acte de violence. — Là ! tenez-le bien par les bras et par les jambes. — Il a la fièvre au cerveau, je le vois. — Vous pou-

vez ne pas être encore tout-à-fait fou, monsieur Rubasore, mais vous le deviendrez bientôt si je ne prends des mesures de précaution.

— Ils me feront perdre l'esprit, et je...

— Ne parlez pas ! les malades ne doivent hasarder aucune remarque ; ils doivent se borner à répondre aux questions de leur médecin. Et ici, il n'y en a aucune à faire, je vois clairement ce dont il s'agit. — Oui, ces quatre hommes nous suffiront. Mettez-y de la douceur, mais tenez-le ferme ; il ne faut pas qu'il puisse remuer. Il vous donnera à chacun une couronne quand je l'aurai guéri. — John Butler, vous lui tiendrez la tête pendant l'opération. — Maintenant y-a-t-il ici quelqu'un qui sache raser ?

Pierre Drivel s'avança, et dit que si M. Rubasore voulait payer la *capitation*, il le tondrait d'aussi près qu'aucun collecteur de taxes pourrait le faire.

— Ah ! nous avons ici un faiseur de calembours. Allons, mon ami, mettez-vous à l'ouvrage. — Monsieur Calumbo, allez préparer promptement un large vésicatoire.

M. Rubasore voyant que les choses allaient en venir à des extrémités désagréables, sentit que la colère et les injures ne feraient qu'augmenter le danger. Il prit donc l'air le plus doux, et avec un sourire insinuant et d'une voix aussi faible que

celle d'un enfant, il pria le docteur Ginningham de lui tâter le pouls une seconde fois.

Il lui fit ensuite force compliments sur ses talents éminents dans sa profession, et dit qu'il s'était toujours félicité de vivre dans son voisinage, et d'être à portée de profiter au besoin de ses connaissances admirables. — Quelle cure vous aviez faite, ajouta-t-il, en la personne de la veuve Duck ! Si elle est morte après sa rechute, c'est uniquement parce qu'elle a eu recours aux conseils d'un charlatan, le docteur Philpots.

— Vous pouvez lâcher les jambes du malade, dit le docteur Ginningham ; il devient évidemment plus tranquille.

— Si vous le jugez nécessaire, docteur, je suis toute soumission. Je sais que je suis en bonnes mains. Je ne me fierais pas de même à ce Philpots. — Docteur ! il n'a de droit à ce titre qu'en vertu d'un diplôme de l'université d'Aberdeen.

— C'est ce que j'avais toujours pensé, monsieur Rubasore. — Rendez à monsieur la liberté des bras. Sa fièvre se calme; bien décidément, il n'y a pas eu d'ébranlement au cerveau. De ma vie je n'ai entendu personne parler plus sensément. — Il ne sera nécessaire ni de lui raser la tête, ni d'y appliquer un vésicatoire.

— Si pourtant vous le jugiez à propos…

— Non, vous dis-je, non. — Je vous tirerai d'affaire sans cela.

Le malade avait trouvé le moyen d'amadouer le docteur. Ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, et la queue de M. Rubasore fut encore une fois sauvée.

CHAPITRE XI.

Le lendemain, M. Rubasore eut un compte plus difficile à régler avec M. Underdown. L'explication qui s'ensuivit, apprit au ci-devant tuteur, à sa grande consternation, que ses projets sur sa pupille avaient échoué, et qu'il était perdu de réputation.

Pour s'occuper de ses plans de vengeance contre la famille Bacuissart, il s'était caché dans les environs de la maison du Commodore, ce qui l'avait mis dans l'impossibilité de recevoir au-

cunes nouvelles ni de M. Sharp, son procureur, ni de miss Dredgely, qui lui avaient écrit tous deux à sa demeure ordinaire, et à l'hôtel où il logeait ordinairement à Londres.

Jamais il ne s'était imaginé qu'on pût prendre des mesures si actives pour déconcerter tous ses desseins. Il se voyait déshonoré, et obligé de fuir la présence de tous ceux qui le connaissaient. Mais l'espoir de la vengeance le soutenait ; il avait du courage moral, une fermeté de résolution que rien ne pouvait ébranler, et, se sentant en état d'affronter le froid mépris de M. Underdown, et les regards dédaigneux des dames de la maison, il descendit le lendemain matin dans le salon, dit qu'il était assez bien pour partir, et demanda qu'on lui fît venir une chaise de poste. Il s'assit ensuite sans rien dire de plus.

— Monsieur Rubasore, lui dit M. Underdown avec le plus grand calme, quand sir Octavius et le capitaine Oliphant seront de retour ils pourront vous demander compte de votre conduite. Quant à moi, mon devoir est clair, et la ligne en est tracée. Vous avez commis deux offenses inexcusables : vous vous êtes introduit clandestinement, après le coucher du soleil, dans un parc enclos appartenant au Commodore, et vous avez lâchement et insolemment porté la main sur sa fille.

— La tigresse frappe dur, murmura M. Rubasore entre ses dents.

— Elle vous aurait frappé à mort, que vous n'auriez eu que ce que vous méritiez. Mais il y a toujours un bras prêt à défendre les Bacuissart.

— Un nid de vipères.

— Votre déclaration que vous y cherchiez un malfaiteur, dont vous ne voulez nous donner ni le nom, ni le signalement, ne mérite aucune confiance. Nous vous aurions aidé à le chercher. Mais d'ailleurs, pourquoi vous charger vous-même de remplir les fonctions de constable ? Tout cela n'est qu'un vil subterfuge. Attendez-vous donc à recevoir, en arrivant chez vous, une sommation à comparaître devant les magistrats. — Votre réputation est perdue pour toujours. Si cette considération vous porte à quitter ces environs, tout le monde s'en réjouira, et personne plus que nous.

—Avez-vous fini ?—Avez-vous répandu tout votre venin, parasite d'une famille fière de sa bourse ? — Tout vil et tout dégradé que vous êtes, vous rougirez bientôt de vos liaisons avec elle. — Je l'abattrai dans la poussière.—Je couvrirai son nom d'opprobre et d'infamie ; et cela avant peu. — Quant à vous, chatte sauvage, je vivrai assez pour planter sur votre tombe des chardons et des ronces.

— Laissez-moi tirer les oreilles de cette brute, s'écria Rébecca.

— Et vous, miss Rosa, je vous ruinerai en vous faisant un procès ; — je vous réduirai à la mendicité. — Vous serez abreuvée de mortifications et d'insultes. — Oui, je ferai tout cela, ou je mourrai à la peine : Dieu m'en est témoin

La chaise de poste était arrivée, et il y monta, laissant son ancienne pupille un peu décontenancée, miss Matilde dans une attaque de nerfs, mistriss Oliphant et sa fille au comble de l'indignation ; M. Underdown le regardant partir avec un air de dégoût et de mépris ; et Rébecca saisissant les pincettes pour lui jeter à la tête s'il fût resté un moment de plus.

Dans le cours de la même journée M. Rubasore fut obligé d'aller faire une sotte figure devant deux magistrats, et d'y fournir un cautionnement de comparaître devant la prochaine cour d'assises pour répondre à la double plainte formée contre lui.

Comme le secret était alors inutile à ses projets, au lieu de se cacher dans de petites fermes isolées où sa personne était inconnue, il retourna hardiment dans sa propre maison. Là, comme personne ne venait le voir, il jouissait de toute la solitude qu'il pouvait désirer ; et pour mieux réussir dans l'œuvre charitable qu'il projetait d'ar-

rêter l'espion supposé dont M. Florentin lui avait imprudemment appris le nom et la retraite, il résolut de s'assurer de quelques coadjuteurs.

Il choisit pour cela deux hommes robustes et déterminés, anciens gardes-chasses, qui avaient été congédiés par inconduite, et ayant réussi à les faire recevoir dans la police de Londres, il résolut de faire avec eux les perquisitions les plus exactes sur chaque acre de terrain à vingt milles à la ronde d'Astell-House et de Trestletree-Hall. Sa haine contre la famille de notre héros ne fut nullement adoucie quand il lut le compte exagéré que lui avait rendu miss Dredgely de la manière dont miss Belmont avait été enlevée de Jasper-Hall. Elle parlait beaucoup de la résistance qu'elle avait faite, et prodiguait les injures, en termes d'élite, au capitaine Oliphant et à M. Underdown, ne dédaignant pas même de descendre jusqu'à Pierre Drivel. Elle espérait ainsi, en remplissant de haine un côté du cœur de son cousin, disposer l'autre à admettre de l'amour pour elle-même. Pour mieux l'y préparer, elle épuisa tous les termes de dévouement à ses intérêts et à sa personne que ses moyens oratoires pouvaient lui fournir. Elle y ajouta quelques remarques sur la légèreté de la conduite de miss Belmont en général, et cita toutes les expressions qu'elle se rappelait avoir été employées par Rosa,

et qui pouvaient tendre à aigrir M. Rubasore contre sa ci-devant pupille. Elles formaient un vocabulaire assez nombreux, comprenant tous les mots qui peuvent servir à exprimer le mépris. M. Rubasore ne concevait pas bien tout cela ; cependant il s'imagina que sa cousine avait été maltraitée aussi bien que lui-même, et que par conséquent elle devait avoir quelques sentiments en commun avec lui.

En lisant ensuite les lettres de son procureur, il y trouva la confirmation de tout ce que miss Dredgely lui avait écrit, et de grands éloges du zèle et du dévouement de cette femme prudente. Il frémit presque en voyant la somme énorme qu'il avait eue à payer pour frais de justice. M. Sharp ne lui en donnait que le total, mais il se promit bien de lui en demander les détails, article par article. Y songer en cet instant, ce n'eût été que se créer de nouveaux tourments. Il s'assit donc devant une table, et écrivit la lettre suivante à miss Dredgely :

« Ma chère cousine,

» Je vous remercie avec toute l'énergie d'un cœur plein de reconnaissance, du zèle que vous avez montré pour mes intérêts; et quoique ce zèle

n'ait pu réussir à m'être utile, croyez que je ne l'en apprécie pas moins, et qu'il ne restera pas sans récompense. Vous devez sentir que, comme j'ai été si indignement privé de mon autorité légale sur miss Belmont, votre résidence future à Jasper-Hall doit être à vos frais et risques, car les curateurs actuels de miss Belmont ont droit de vous demander le paiement de votre loyer et de votre nourriture pour chaque jour que vous y resterez, et d'après leur caractère vindicatif, je ne doute pas qu'ils ne le fassent.

« Comme je vois, par les lettres de M. Sharp, que vous avez été payée de vos services j'usqu'au moment où ma pupille vous a été enlevée, vous n'avez rien à réclamer de moi. Cependant, pour vous mettre à portée de partir sur-le-champ, et en témoignage de ma satisfaction du zèle que vous avez déployé pour mes intérêts, je joins ici, avec mes prières pour votre bonheur, la moitié d'un billet de banque d'une livre, n° 17,865. L'autre moitié vous sera envoyée dans l'endroit où vous serez retirée, aussitôt que vous m'aurez écrit, port payé, pour m'accuser réception de la première. Ce n'est pas que je regarde à payer le port d'une lettre écrite par une si proche parente, mais elle pourrait arriver en mon absence, et l'ordre général chez moi est de refuser toute lettre qui n'est pas affranchie. Je crois

que vous feriez bien de vous remettre en pension chez la veuve asthmatique du marchand de tabac de saint Barthélemi-Close. Le prix n'en est pas cher, il est probable qu'elle ne vivra pas longtemps, et en ayant des attentions pour elle, vous pouvez espérer de ne pas être oubliée dans son testament.

« Votre proposition de venir tenir ma maison ici est absurde. D'abord je ne tiens pas de maison; et ensuite votre séjour chez moi pourrait donner lieu à des propos calomnieux, contraires à ma réputation comme à la vôtre. Miss Rosa demeure à Trestletree-Hall avec un tas de femmes et ce rusé serpent Underdown. Je suis fâché d'avoir à dire qu'elle paraît en fort bonne santé, et très contente. Mais cela ne durera pas toujours, miss Rosa, c'est moi qui vous le dis.

« Vous m'excuserez de vous faire payer le port de cette lettre; mais il m'a réellement été impossible d'obtenir un contre-seing pour l'affranchir.

« Croyez-moi votre affectionné parent,

« RUBEN RUBASORE. »

Le présent magnifique contenu dans cette épître, en doublant le port, coûta à miss Dredgely cinq shillings; l'envoi de la seconde moitié

du billet de banque d'une livre lui en coûterait encore autant; et enfin elle aurait à payer cinq autres shillings pour l'affranchissement des deux accusés de réception. C'était donc quinze shillings qu'elle aurait à débourser pour en recevoir vingt.

— Je savais qu'il était avare et intéressé, dit mistress Dredgely après avoir fait ses calculs, mais je ne l'aurais pas soupçonné d'une telle bassesse. — Moi quitter Jasper-Hall! Non. Je suis sûre que miss Rosa ne m'en chassera pas. Lui penser à épouser miss Belmont! il épousera plutôt les vers qui ont déjà faim de sa carcasse. — Le vieux ladre! me traiter ainsi, moi, sa plus proche parente après son héritier, qu'il aime à peu près autant que la pensée de son cercueil!

Miss Dredgely était une méchante femme; mais elle ne l'était que par circonstance et non par caractère. Si la fortune l'eût mieux traitée, elle se serait montrée sous un autre jour. Elle désirait être heureuse; et elle aurait volontiers contribué au bonheur des autres. Mais elle avait été élevée dans la prospérité, ses parents avaient dissipé leur fortune, il lui restait à peine de quoi vivre, son caractère s'était aigri, et elle n'éprouvait que de la haine pour ceux de qui elle se croyait en droit d'obtenir des adoucissements à sa position, et qui ne lui en accordaient pas. Telle était la situation

d'esprit dans laquelle elle se trouvait à l'égard de M. Rubasore. Dans l'excès de sa haine, elle jura de faire tout au monde pour le déterminer à l'épouser, afin de devenir son fléau tous les jours et toutes les heures; de lui faire avaler le présent insultant qu'il lui faisait, et de le lui dire ensuite, pour accélérer sa mort en lui causant un accès de rage.

Elle mit soigneusement de côté la première moitié du billet de banque, et lui écrivit une épître pleine d'humilité, de soumission, de flatterie et de reconnaissance. L'appât fut avalé par M. Rubasore. Il se dit que miss Dredgely était la plus exemplaire des femmes; et il regretta qu'elle ne fût pas riche, afin de lui donner la place qu'il avait destinée à Rosa dans sa maison et dans ce que je suppose qu'il faut appeler son cœur.

Miss Dredgely ne s'était pas trompée en comptant sur la générosité de Rosa. Miss Belmont, avec le consentement de M. Underdown, lui écrivit une lettre pleine de bonté, pour lui dire qu'elle pouvait rester à Jasper-Hall aussi longtemps qu'elle le jugerait à propos, et que, jusqu'à sa majorité, elle lui ferait payer le même salaire qu'elle avait reçu de M. Rubasore, comme sa gouvernante.

Cette lettre fut un baume pour l'orgueil blessé de miss Dredgely; un antidote contre la crainte

de l'humble demeure et de la maigre chère de la veuve asthmatique. Elle en éprouva réellement de la reconnaissance, et elle en fit ses remerciements par une lettre écrite d'un ton simple, cordial et respectueux sans bassesse, et sans lui adresser, comme à M. Rubasore, des protestations ampoulées d'une affection sans bornes, d'une gratitude inépuisable, et d'un dévouement à toute épreuve.

Lecteur, quand vous recevrez une lettre de remerciements, songez à la correspondance de miss Dredgely.

CHAPITRE XII.

Le lendemain du jour où M. Rubasore avait fait une invasion dans le parc de Trestletree-Hall, un sombre nuage semblait couvrir le salon, et quoiqu'il se trouvât cinq dames dans la compa-

gnie, le silence qui y régnait aurait fait honneur à une réunion de quakers.

Un mystère d'une nature désagréable rend silencieux, comme un événement qui étonne porte à parler. On avait laissé M. Rubasore dans l'erreur où il était que c'était le bras de Rébecca qui lui avait porté le coup qui l'avait terrassé. Une telle vigueur dans une jeune fille l'avait surpris, mais il l'attribuait à la vie presque masculine qu'elle avait toujours menée. Les domestiques partageaient la même erreur, mais comme, en arrivant, ils avaient vu leur jeune maîtresse debout devant Rubasore renversé, et tenant en main un poignard, ils pensaient qu'elle en avait employé la poignée pour le frapper.

M. Underdown s'était abstenu jusqu'alors de faire aucune question à Rébecca, car une longue expérience lui avait appris que si elle s'imaginait qu'il voulût prendre le moindre ton d'autorité sur elle, c'était s'exposer à perdre le peu d'influence qu'il avait réellement.

Le premier événement du roman de la vie — un événement qui se rattachait au *Terrible*, — avait complétement démontré combien peu miss Belmont était une héroïne. Pendant toute la matinée, elle avait eu des attaques successives d'un tremblement nerveux, et quand un sourire voulait pa-

raître sur ses lèvres, il se changeait en frémissement.

Rébecca au contraire était extraordinairement calme et composée. Si elle était assise, elle avait la taille plus droite que de coutume. Si elle marchait, elle avait presque le port d'une reine. Elle n'avait pas été moins silencieuse que les autres pendant cette journée, et le peu de remarques qu'elle avait faites étaient sensées, laconiques, et faites à propos. Il était évident qu'elle exerçait son jugement sur les événements que l'imagination des autres cherchait à expliquer.

Sa tante Matilde, avec l'impatience d'un enfant, voulait savoir ce que sa nièce avait fait du poignard, et si la lame en était ensanglantée. Rébecca voulut bien la satisfaire sur ces deux points. Elle lui dit qu'elle avait mis le poignard en lieu de sûreté, et qu'autant qu'elle pouvait en juger, il n'y avait aucune marque de sang.

Mais où l'avait-elle trouvé? Comment en était-elle en possession? C'était ce que la bonne tante ne pouvait découvrir.

— Ayons un peu de musique, dit M. Underdown dans la soirée.

Cette proposition fut acceptée. Miss Belmont prit une guitare pour accompagner sa voix, et chanta faux. Elle jeta cet instrument avec dépit, s'assit devant le piano, et en toucha encore plus mal.

Rébecca la regardait d'un air qui annonçait presque le mépris.

Rosa découragée quitta le piano, et alla s'asseoir près de Rébecca.

— Je n'ai jamais joué si mal, lui dit-elle.

— Vous avez raison, ma chère Rosa, vous avez joué misérablement.

—Le piano n'est pas d'accord.

— Pardonnez-moi. Je ne veux pas que mon piano soit calomnié ainsi. C'est vous qui n'êtes pas d'accord. Je vais vous en convaincre, en jouant la première leçon que vous m'avez apprise. Comme dit mon vieux père, faites bien attention, et accusez ensuite mon piano de ne pas être d'accord, si vous l'osez.

Elle se mit au piano, et joua un air simple et facile, mais avec une touche ferme, et sans un seul ton faux ou manquant à la mesure. Toute la compagnie fut étonnée.

— J'ai justifié mon pauvre instrument, dit-elle en allant s'asseoir près de miss Belmont.

— Et vous avez prouvé en même temps que vous êtes une héroïne achevée.—Jouer avec tant de précision après avoir disputé votre vie la nuit dernière avec un scélérat!

—Pas tout-à-fait, ma chère Rosa, répondit Rébecca à voix basse; mais oseriez-vous, cette nuit, quand toute la famille sera endormie, venir faire

avec moi une nouvelle promenade dans la même réserve? Si vous me refusez, j'irai seule.

Ce projet audacieux fit presque frémir Rosa.

Elle prononça ces mots assez haut pour que M. Underdown en entendît une partie.

— Où s'agit-il d'aller? que parlez-vous de tuer? demanda-t-il avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle.

— Oh! répondit Rébecca, j'invitais seulement Rosa à venir chercher un esprit avec moi; mais elle dit que cela la tuerait, et je rétracte mon invitation.—Croyez-vous aux esprits, mon cher monsieur Underdown?

— Si nous avions ici le capitaine Drible, — c'était de moi qu'il parlait, mon cher lecteur, — il vous dirait positivement qu'il en a vu un. Quant à moi, je ne croirais pas voir un esprit quand même j'en verrais un aussi distinctement que je vous vois; j'aimerais mieux croire que mon système nerveux est dérangé, que mes yeux se trompent, et que mon imagination est égarée par une illusion. L'apparition d'un esprit serait un miracle. Il est contre les lois de la nature qu'un esprit puisse se revêtir des formes et des traits de l'humanité; et l'on ne peut supposer que la volonté du Tout-Puissant soit de renverser l'ordre naturel des choses qu'il a jugé à propos d'établir. Non, non, Rébecca, nul esprit ne peut nous ap-

paraître, soyez-en bien convaincue; tous ceux qu'on croit avoir vus ont été créés par l'imagination ou la crédulité.

— J'en suis fâchée, dit Rébecca; je désirerais de tout mon cœur que nous pussions voir des esprits.

Un cri d'effroi de miss Matilde interrompit la conversation.

— Et pourquoi, ma chère enfant? demanda M. Underdown; c'est un souhait fort étrange.

— Parce que je suis persuadée qu'un esprit ne peut nous apparaître que pour nous rendre service.

— Avant de décider cette question, Rébecca, il faudrait d'abord connaître la nature d'un esprit, savoir à quelles lois il est assujetti, et envers qui il est responsable; c'est ce que personne ne pourra jamais nous apprendre. Cependant si les barres et les chaînes peuvent empêcher les esprits de pénétrer dans une maison, vous n'en verrez pas cette nuit, car j'ai fait doubler toutes les fermetures des portes et des croisées.

Toutes les dames le remercièrent, à l'exception de Rébecca; cependant elle ne laissa paraître aucun signe de mécontentement. Quelques instants après elle se leva.

— Eh bien, monsieur Underdown, dit-elle, vous conviendrez du moins vous-même, j'espère,

que le scepticisme le plus décidé ne peut nier que les esprits ne puissent entrer dans la région des songes. Je vais donc voir si le sommeil m'en présentera quelqu'un, et je vous souhaite à tous une bonne nuit.

— Comme Rébecca est changée! s'écria miss Matilde en ouvrant de grands yeux.

Suivant son ancien usage Rébecca alla embrasser M. Underdown avant de partir, et il profita de ce moment pour lui dire à l'oreille :

—Ma chère Becky ne me confiera-t-elle pas demain matin l'histoire du poignard ?

— Je ne vous cacherai rien, car vous êtes pour moi comme un second père; mais ne vous figurez pas de grandes choses, car ce que j'ai à vous révéler n'est presque rien.— Bonsoir.

La compagnie ne tarda pas à se séparer, et chacun se retira dans son appartement.

CHAPITRE XIII.

Il était près de minuit, et les divers bâtiments qui composaient Trestletree-Hall étaient alternativement couverts d'ombre et de lumière, car la lune brillait au haut des cieux dans toute sa splendeur, et partout où ses rayons pouvaient tomber sans obstacle on distinguait les objets, même à une distance considérable. Rébecca ne s'était pas encore couchée, elle n'avait même fait aucun préparatif pour se mettre au lit. Elle était vêtue comme elle l'était pour le dîner, non comme c'était l'habitude il n'y avait pas encore bien longtemps, avec la négligence insouciante d'une grande enfant, mais avec le soin et l'élégance d'une jeune personne riche et d'un rang distingué. Les Grâces avaient mis la dernière main à ses charmes, et

elle était si changée à son avantage, que son propre père n'aurait pu la reconnaître sans être près d'elle et la voir face à face.

L'idée qui la poursuivait comme un malin esprit, et qui lui faisait oublier tout le reste, était celle du grand jeune homme, ayant un air égaré, qui avait répondu si inopinément à son appel, qui lui avait mis en main un instrument de mort, et qu'elle n'avait entrevu qu'un instant. Elle avait un secret pressentiment qu'il était encore à rôder dans le parc, et un je ne sais quoi semblait lui dire que quelque enchaînement mystérieux attachait son sort à celui de cet inconnu.

La chambre à coucher de Rébecca était située au premier étage, et la fenêtre donnait sur le boulingrin derrière la maison. Il s'y trouvait un grand balcon, d'où l'on voyait le boulingrin, des bosquets qui étaient sur la gauche et qui s'étendaient par derrière; et sur la droite, la réserve dont il a été déjà parlé.

Près de cette fenêtre, Rébecca était assise devant une petite table sur laquelle était placé le poignard. Tantôt elle en examinait la lame, qui brillait au clair de la lune; tantôt elle jetait un regard sur le paysage qu'elle avait devant les yeux : au total elle formait un aussi joli tableau à la Radcliffe qu'aucun lecteur de romans puisse le désirer. Tandis qu'elle était plongée dans ses ré-

flexions, elle entendit frapper trois ou quatre petits coups à sa porte; Rébecca fut surprise, mais non effrayée. Elle se leva avec vivacité, et s'écria presque assez haut pour être entendue :

— Sûrement cet intrus n'a pas été assez audacieux pour s'introduire dans la maison. Au surplus, il m'a lui-même armée contre lui. Comme il y avait deux bougies allumées devant le miroir de sa toilette, et que les rayons de la lune donnaient à plein sur la croisée, la chambre était bien éclairée.

— Qui est là ? demanda-t-elle. Elle reconnut la voix de Rosa, qui lui répondit, et lui ouvrit la porte. Le poignard fut le premier objet qu'aperçut miss Belmont. Elle recula de surprise et resta immobile et muette. Enfin elle s'écria :

— Ma chère Rébecca, cela est trop horrible.

— Quoi ! qu'y-a-t-il d'horrible ? Il me semble que ma chambre est commode, élégante et bien éclairée.

— Mais, vous voir à minuit, un poignard à la main !

— Supposez que ce soit un couteau à découper. — Regardez-le, touchez-le, — et à l'exception de la pointe, il n'est ni si grand, ni si bien effilé que cet instrument si nécessaire pour le dîner. — Entrez, entrez ! c'est de l'enfantillage.

— Mais tout cela me paraît ressembler au com-

mencement d'une de ces histoires pleines de merveilles et d'horreurs que j'aimais tant à lire autrefois. Folle que j'étais ! Comme je désirais trouver l'occasion de jouer mon rôle dans une scène semblable ! Et maintenant que cette occasion semble être arrivée, je meurs de terreur. Faible créature que je suis ! M'être imaginée capable d'être une héroïne !

— Je n'ai jamais lu un seul livre de cette espèce, Rosa. Je ne vois pas qu'il y ait rien de merveilleux dans ce qui ce passe ici, mais je crains d'y trouver quelque chose d'affligeant. Je ne suis pas héroïne, pas le moins du monde; je déteste tout étalage; je désire seulement faire le bien, et rendre service à tous ceux qui souffrent. Beaucoup d'exercice, une constitution robuste, et peut-être un peu d'intrépidité que je tiens de mon père, m'ont donné cette force de nerfs qui me met en état d'envisager les événements sous le point de vue du sens commun. O ma chère Rosa, laissez-moi vous apprendre à en faire autant! Ce sera quelque retour pour tout ce que vous m'apprenez.

Miss Belmont, un peu rassurée, lui promit tout ce qu'elle voulut; et Rébecca lui raconta tout ce qui s'était passé dans la réserve, ce qu'elle n'avait encore confié à personne. Ce court récit mit à une forte épreuve le courage nouveau-né de

Rosa, mais elle en recouvra une partie en se serrant de plus près contre son amie intrépide.

— Vous voyez maintenant, Rosa, comme les événements marchent avec rapidité. L'homme qui m'a sauvée de la violence de ce misérable Rubasore... Le coup qu'il m'a donné sera lavé dans son sang. — Que dis-je ? Que Dieu me pardonne! — C'est une indignité qui me fait oublier que je suis femme, mais je lui pardonne, Rosa; oui, je lui pardonne, car je fais profession de vivre d'après les lois, non de la chevalerie, mais du christianisme.

— C'était un coup d'un lâche, et il a été puni avec autant de justice que de promptitude.

— Regardez mon front, vous y verrez une grande marque bleue. Sûrement je puis me réjouir que ce misérable ait été terrassé.

— Oui sans doute. Et savez-vous qui vous a sauvée ?

— C'est là la grande question qui me tourmente, Rosa. Ce ne pouvait être Auguste, car la mer ne rend pas ses morts. — Ce ne pouvait être Auguste, car il était beau et bien fait, il avait un visage du plus bel ovale, et les traits les plus délicats; au lieu que cet homme avait la figure longue, les cheveux en désordre, et le visage couvert d'une longue barbe. — Ce ne pouvait être Auguste, car il était plein de douceur, et cet homme

m'a mis un poignard dans la main, en me disant : — Frappez ! — Non, non, non ! ce ne pouvait être Auguste, car Rubasore a dit que l'homme qu'il cherchait est un malfaiteur, et il n'est que trop évident que c'est ce fugitif qui m'a sauvée.

— Le croyez-vous réellement ?

— Je n'en ai pas le moindre doute, Rosa ; et toutes mes réflexions me portent à concevoir une bonne opinion de lui. C'est Rubasore qui le poursuit ; et, si c'était véritablement un méchant homme, il ne pourrait avoir Rubasore pour ennemi.

— Comme je déteste ce Ruben Rubasore !

— Ecoutez-moi, Rosa, écoutez-moi bien ! En me secourant, ce fugitif ne m'a adressé qu'un seul mot ; mais le son de sa voix, Rosa ! mon cœur était en même temps transporté de joie et percé de douleur... C'était exactement la voix de celui qui est dans le ciel.

— D'Auguste ?

— De lui-même.

— Y avait-il quelque doute de sa mort ?

— Aucun. Il fallait tout l'aveuglement de l'amour pour en avoir le moindre. Mais, qui que ce puisse être, il paraît qu'il cherche à obtenir ma protection, et qu'il connaît parfaitement les localités. D'abord, j'ai pensé que ce pouvait être ce jeune fou de Daniel Danvers qui, ayant fait

quelque escapade, avait quitté son vaisseau pour venir ici chercher une protection. — Ce Danvers qui, comme je vous l'ai dit, avait déserté pour apporter à la mère du pauvre Auguste la dernière lettre de son fils.

— Oui, oui, c'est lui, je n'en doute pas; il m'intéresse, ce bon jeune homme... Eh bien, il faut le chercher, nous le cacherons quelque part, et, quand votre père sera arrivé, vous obtiendrez de lui qu'il le prenne sous sa protection.

— Il faut que je vous détrompe. Ce n'est pas lui. Danvers est plus petit qu'Auguste de toute la tête; et le fugitif est tout au moins aussi grand qu'Auguste. Je l'ai revu cette nuit, et il m'a parlé.

— Vraiment!

— Vous allez tout savoir... Vous vous rappelez que je suis montée de bonne heure dans ma chambre. J'avais mal à la tête; je crois que c'est le coup que m'a donné cette brute, qui en est cause; mais je ne voulais pas m'en plaindre. D'ailleurs j'avais l'esprit préoccupé, et, pour dire la vérité, je m'attendais à quelque chose de semblable. J'ouvris ma fenêtre, je m'assis tout auprès pour respirer l'air frais, et je restai plus d'une heure les yeux fixés sur cette réserve. Je n'attendis pas inutilement. Je vis enfin le fugitif en sortir par un petit sentier qui n'est jamais fréquenté que par le garde-chasse. Il regarda de

tous côtés, traversa le boulingrin, et vint se planter directement en face du balcon de cette croisée... Comme je tremblais ! Je n'entendais pas le bruit de ses pas, mais je pouvais les compter par les battements de mon cœur. Je ne fis pas un geste, je ne prononçai pas un mot ; mes yeux étaient fixés sur lui, et il me semblait qu'ils allaient sortir de leurs orbites. Hélas ! je ne reconnus pas les traits d'Auguste ; mais, quand il parla, c'était sa voix. Si je l'eusse vu chargé de fers comme le plus grand criminel, et même sur l'échafaud, il y avait dans cette voix quelque chose qui m'aurait intéressée à lui.

— Et que vous dit-il ?

— Il ne fit que prononcer mon nom... Il m'appela : — Rébecca ! Je m'avançai sur le balcon ; je le regardai ; il me vit, mais j'étais si surprise d'entendre la voix d'Auguste sortir de la bouche d'un homme qui lui ressemblait si peu, qu'il me fut impossible de parler. Après m'avoir examinée un instant, il s'écria avec un ton de désappointement et d'angoisse : — Malheureux que je suis ! ce n'est pas elle... Madame, ne me trahissez pas ! Mais, tandis qu'il parlait ainsi, je ne reconnus plus la voix d'Auguste. J'allais lui parler, le remercier de m'avoir secourue ; lui demander qui il était, et ce que je pouvais faire pour le servir ; mais, à peine avait-il fini de parler, qu'il

prit la fuite en s'arrachant les cheveux, comme par désespoir, et il se jeta par terre presqu'au milieu du boulingrin... Regardez bien, Rosa ; je vous le montre du doigt ; ne le voyez-vous pas?... L'herbe est humide, voyez comme il tombe de la rosée. Il est peut-être malade... mourant de faim! Juste ciel ! être si près de lui et ne pouvoir le secourir... lui qui m'a vengée d'une insulte... lui qui peut si bien prendre la voix d'Auguste !

— Mais il faut que nous le secourions, Rébecca. Je me sens pleine de courage, à présent. Appelons M. Underdown, nous le consulterons.

— Non, non, non ! il a trop de conscience et de scrupules. Si son père était sur le banc de la justice, il serait le premier à le livrer.

— Ne pouvez-vous vous fier à quelque domestique ?

— A aucun. — Rubasore a dit qu'une récompense de cent livres est promise à celui qui arrêtera ce fugitif. — Que pouvons-nous faire ? — Le verrons-nous périr sous nos yeux ?

— Quelle horrible idée ! — Et si par hasard c'était réellement Auguste ! Songez, Rébecca, que vous êtes tellement changée, que cet homme, quel qu'il soit, dont l'intention était évidemment de se mettre sous votre protection, ne vous a pas reconnue. Quel changement les années et les souf-

frances n'ont-elles pas pu faire aussi sur votre Auguste ?

— Rosa, les jambes me manquent, dit Rébecca en s'asseyant. Pour la première fois de ma vie, je crois que je vais me trouver mal. — Fût-il un meurtrier comme Caïn, il faut que je lui parle, il faut que je sache tout. — Venez à mon aide, Rosa ; avancez sur le balcon et secouez votre mouchoir. Il ne peut s'être endormi sur l'herbe mouillée, et j'espère bien qu'il n'est pas encore mort.

Le cœur déchiré par la torture de l'incertitude, Rébecca resta assise dans sa chambre près de la croisée, qui fermait à espagnolette et s'ouvrait depuis le haut jusqu'en bas, et son amie, moitié tremblante, moitié joyeuse d'avoir à figurer dans une aventure semblable, se plaça sur le balcon, et prenant une attitude peut-être un peu étudiée, se mit à agiter son mouchoir. Toute romanesque qu'elle est, cette occupation finit par fatiguer quand elle dure trop longtemps, et son bras commençant à s'engourdir de fatigue, elle allait interrompre l'exercice du mouchoir pour se reposer, quand elle vit que le fugitif l'avait aperçue. Il se leva tout-à-coup, et s'enfuit vers la réserve.

— Il se méfie de nous, Rosa, s'écria Rébecca, qui n'avait pas cessé un instant d'avoir les yeux

sur lui; ne perdez pas courage, faites-lui de nouveaux signes.

Le fugitif tournait de temps en temps la tête vers le balcon. Il vit miss Belmont continuer à agiter d'une main son mouchoir, tandis que, de l'autre, elle lui faisait signe d'approcher. Il s'arrêta, réfléchit un instant, et retourna sur ses pas, mais lentement et avec un air de méfiance. Cependant, il s'avançait, et quand il fut près du balcon, Rosa fut saisie de crainte et rentra dans la chambre. Rébecca tremblait aussi, mais ce n'était pas de frayeur. Elle prit son amie par la main, et toutes deux se montrèrent sur le balcon.

— Mesdames, vous ne me trahirez pas! leur dit une voix basse.

— Non certainement, ne craignez rien! répondit Rébecca.

— Quelle voix! — Est-ce bien vous, Rébecca Bacuissart?

— Oui, c'est moi. — A qui parlé-je? — Je connais votre voix, mais je ne vous reconnais pas.

— Je vous apporte des nouvelles d'Auguste Astell.

— Vous êtes Auguste Astell! s'écria-t-elle tout haut. Heureusement tout le monde dormait dans la maison.

— Je suis un infortuné accusé de meurtre

et de trahison à son pays. Croyez-vous qu'Auguste Astell puisse être coupable de ces deux crimes.

— Non, jamais!

— Mais pourquoi restez-vous ainsi tout tremblant ?—Que je serais heureuse si je pouvais crier ! —Venez ici, mon cher Auguste, venez! vous devez avoir bien froid.

— Avancez sur le bord du balcon, Rébecca, et votre vue me fera oublier tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore. — Ah! maintenant je revois cette cousine chérie dont j'ai été si longtemps éloigné. — Que m'importe qu'on m'arrête ? Je suis heureux à présent. — Comment ne vous ai-je pas reconnue ? C'est votre costume qui m'a trompé.

— A quoi bon tout cela, Auguste ? — Ne vous moquez pas de moi. — Mes larmes m'empêchent de parler ; et je ne puis vous écouter que lorsque vous serez assis près de moi.—Croyez-vous, Auguste, que je puisse voir, écouter, dire, faire quelque chose avant de vous avoir embrassé ? — Venez !

Et elle se pencha tellement au-dessus de la balustrade du balcon, comme si elle eût pu l'aider à y monter, qu'elle serait tombée dans les bras d'Auguste, si Rosa ne l'eût retenue.

— Que vais-je devenir ? je suis épié, entouré

de toutes parts. Des parjures ont fait mettre ma tête à prix. Où puis-je trouver un asile ?

— Où, Auguste ! — Ici, — près de moi. Mon affection pour vous est toute-puissante, elle vous protégera. —Mais parlez plus bas ! —Ah ! voilà ce malheureux chien qui aboie !

— J'irai lui parler, et il se taira.

— Non ! laissez-le aboyer ; vous ne me quitterez pas. Levez le bras, mon cher Auguste ; que je puisse vous toucher la main du bout du doigt. — Je ne puis y atteindre. —Eh bien, Rosa, avec tout votre savoir, ne pouvez-vous réussir à introduire le preux chevalier dans la chambre de la dame de ses pensées ? Il n'y a pas de mal à cela, c'est moi qui vous le dis. — N'étions-nous pas destinés l'un à l'autre quand nous étions enfants ? Tout le monde ne m'appelait-il pas votre petite femme ?

— Quand je vivrais mille ans, je ne donnerais jamais ce nom à une autre.

— Vous l'entendez, Rosa ; vous voyez comme il est fidèle ; et cependant vous ne m'aidez en rien ! — Juste ciel ! il sera arrêté.

Le chien continuait à aboyer, et avec une telle force qu'il était à craindre qu'il n'éveillât toute la maison. Dans le fait, plusieurs personnes l'entendirent ; mais personne ne se soucia de se lever pour voir quelle en était la cause. Auguste

Astell savait dans quel endroit le chien était attaché ; il y courut, lui parla, le chien le reconnut et cessa d'aboyer. Pendant sa courte absence, les deux amies étaient agitées de crainte et d'inquiétude mais il ne tarda point à revenir.

— Ma chère Becky, le chien m'a reconnu, et, comme vous, il m'est fidèle.

— Le chien vaut mieux que moi, Auguste, car, quoique je vous sois fidèle, je ne vous ai pas reconnu.

— Allons, allons, ce n'est pas en vous faisant des reproches que vous devez accueillir un ami qui a été si longtemps absent. — Comment se porte ma mère ?

— Bien, bien ; — mais c'est à nous qu'il faut songer en ce moment. — Rosa, vous dites que vous êtes mon amie, et cependant Auguste est encore exposé au froid et à la rosée !

— Je me souviens, dit Rosa, d'avoir lu dans l'Histoire des amours de Roswaldina et du chevalier aux Coquilles-d'Argent, qu'après leur mariage clandestin, elle le fit monter dans sa chambre au haut d'une tour, en nouant ensemble les draps de son lit.

— Pourquoi donc perdre tant de temps ?

En employant un moyen semblable, Auguste, au bout de quelques minutes, se trouva dans la chambre, à côté des deux amies.

Je sais que tout cela blessait cruellement les convenances, et qu'on doit blâmer cette conduite avec autant de sévérité que pourrait le faire une vierge immaculée qui est sur le retour. Cependant, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une pareille faute contre les convenances, faute qui doit glacer d'horreur tout le reste du monde, n'en parut pas une aux parties les plus intéressées : les deux amies ne songeaient qu'à épargner à un jeune homme auquel elles prenaient le plus vif intérêt, l'ignominie d'un emprisonnement, la honte d'être mis en jugement comme accusé de trahison et de meurtre, et peut-être une injuste condamnation à mort. Tous ces dangers pouvaient n'être qu'imaginaires; mais comme elles ne les regardaient que comme trop véritables, elles ne purent s'empêcher d'agir comme elles le firent. Leur conduite doit-elle être proposée comme un modèle à suivre en pareille occasion, c'est une question que je suis trop vieux pour décider.

Un homme ne peut vivre entièrement de caresses; cela serait tout aussi désagréable que de vivre sans en jamais recevoir. Après avoir exprimé sa reconnaissance pour Dieu et pour les deux jeunes amies, et avoir fait à Rébecca mille protestations d'un attachement éternel pour sa petite femme, Auguste n'hésita point à avouer qu'il

n'avait rien mangé depuis plus de vingt-qua heures, et qu'il mourait de faim. Rosa fut charg d'aller faire une excursion de pillage dans le gard manger et le buffet, et elle s'en acquitta comm si elle eût passé toute sa vie à aller à la picoré Personne ne s'aperçut le lendemain qu'une cara de vin et la moitié d'une volaille froide avaie disparu pendant la nuit. On ne descendait poi dans de pareils détails à Trestletree-Hall.

Les deux amies virent avec le plus grand plais l'appétit plébéien du jeune comte. Mais il était fa tigué, il avait grand besoin de repos; que faire? R becca lui abandonna sa chambre et son lit, et, he reuse et contente, elle alla partager celui de Ros qui était presque aussi joyeuse, mais surprise de n trouver dans cet Auguste si vanté qu'un jeun homme qui ne ressemblait nullement à un héro de roman.

CHAPITRE XIV.

Rébecca était éveillée et habillée au point du)ur ; mais il se passa quelque temps avant qu'elle ùt pu suffisamment éveiller sa compagne pour voir une conférence avec elle sur la question de avoir ce qu'elles feraient du prisonnier qu'elles :naient sous clef.

Rébecca était toute activité, toute énergie, tandis ue Rosa réfléchissait qu'elles avaient commis ne imprudence, et une imprudence qui pouvait ompromettre leur réputation. Son affection pour ébecca l'empêchait de s'en repentir; mais les ıarmes qu'elle concevait la frappaient d'une ›rte d'engourdissement, et elle se trouvait incaable de conseiller ou d'agir. Son désir était de ıire partager leur responsabilité à M. Underdown, u mistress Oliphant, ou même miss Matilde,

quoique celle-ci ne fût pas très en état de donner de sages avis. Mais Rébecca ne voulut consentir à aucune de ces propositions.

Cependant l'oiseau était en cage, et il fallait non seulement le cacher, mais encore le nourrir : c'était un cas fort embarrassant ; mais quand il plaît à une jeune fille d'enfermer un jeune homme dans sa chambre à coucher, elle ne doit pas supposer qu'elle se prépare un lit de roses.

Il était huit heures, tout le monde se levait, et rien n'était encore décidé.

— Mon cher bouton de rose, dit Rébecca, allez voir si ce cher Auguste est éveillé : vous sentez que je ne puis pas m'en charger ; car que penserait-on si l'on me voyait frapper à la porte de ma propre chambre ?

— Je pense comme vous, dit Rosa, en prenant la clef, car elles l'avaient enfermé au double tour. — Et s'il est éveillé, que lui dirai-je ?

— Vous lui ferez mes amitiés, et vous lui direz que nous ne tarderons pas à lui apporter son déjeuner.

—Je serais curieuse de savoir comment, ma chère Becky.

—Oh ! nous y penserons, nous en trouverons le moyen.

Miss Belmont partit, et revint un moment après avec un air de consternation.

—Eh bien! qu'est-il donc arrivé, Rosa?

— Arrivé! il dort en ronflant avec autant de bruit que s'il y avait trois mauvais tambours dans la chambre, et il faudrait du canon pour l'éveiller. Je me suis presque usé la peau des jointures de mes doigts en frappant à la porte. Tous les hommes font-ils cet horrible bruit en dormant? Il jettera l'alarme dans toute la maison, ma chère amie!

—Rosa, vous êtes tout-à-fait désagréable, ce matin.—Ce pauvre Auguste! il faut qu'il soit cruellement enrhumé du cerveau.

— Dans tous les cas, il ne peut avoir la conscience bien coupable. On devrait le nommer capitaine des sept ronfleurs. — Pardon! — Je voulais dire des sept dormants.

— Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira, Rosa, pourvu que vous nous aidiez.

— Et que voulez-vous que je fasse, ma chère amie?

— Il faut feindre d'être malade, garder votre chambre, et même vous remettre au lit. Mais il faut surtout que vous ayez un appétit terrible, que vous ayez besoin de bifsteak, d'œufs et de café. Moi-même j'ai une faim dévorante, et je viendrai déjeuner avec vous. — Allons, recouchez-vous; je vais descendre et annoncer votre indisposition.

—J'y consens,—bien certainement.—Mais songez que je suis une fort mauvaise actrice, Rébecca. Mettez M. Underdown dans le secret, sans quoi j'aurai peut-être à garder mon lit une semaine, et je conserverai toute ma vie la réputation d'avoir un appétit effrayant. Votre Auguste mange-t-il dans la même proportion qu'il ronfle?

— Allons, Rosa, allons, ma chère, au lit, au lit!

— Par un si beau soleil!

Rébecca descendit, et alla joindre le reste de la famille pour déjeuner. Au lieu d'entrer avec vivacité, et d'aller, suivant sa coutume, embrasser à la ronde toute la compagnie, elle s'assit tranquillement avec un air de gravité qui ne lui était pas naturel. Elle jeta un coup d'œil à la dérobée sur chacun, et le résultat de cet examen n'augmenta pas ses alarmes. La physionomie de celui dont elle redoutait le plus la pénétration, exprimait même plus de plaisir et de satisfaction qu'à l'ordinaire.

Après les compliments d'usage du matin, M. Underdown lui dit avec un ton de bonté:— Voici la première fois, ma chère Rébecca, que vous arrivez la dernière pour le déjeuner. Les aboiements de Carlo vous ont-ils éveillée cette nuit? La fenêtre de votre chambre donne sur le boulingrin.

— J'ai le sommeil très profond, répondit Rébecca; et le coloris de ses joues aurait fait honte à la rose de Damas.

— Je n'ai pas de peine à vous croire, Rébecca; car, en passant devant la porte de votre chambre, il y a environ une demi-heure, j'y ai entendu le ronflement le plus sonore qui ait jamais fait chœur au sommeil. Mais où est donc notre chère Rosa? A-t-elle le sommeil aussi profond que vous ?

Cette question fut un soulagement pour Rébecca, car auparavant toutes ses idées étaient dans une telle confusion, qu'elle croyait voir tourner devant-elle tout ce qui se trouvait dans la chambre.

— Je suis fâchée d'avoir à vous dire que Rosa est fort indisposée. Elle s'était pourtant levée, mais je l'ai déterminée à se remettre au lit, et je lui ai promis de déjeuner et de passer toute la journée avec elle.

A cette nouvelle, toutes les dames se levèrent, et dirent qu'elles allaient monter pour la voir, l'exhorter à la patience, et s'informer de la cause et de la nature de son indisposition; mais Rébecca s'y opposa, en disant qu'elle croyait que, pour le moment, miss Belmont préférerait être seule.

— J'en suis sûr, dit M. Underdown, d'un ton un peu caustique, et qui parut suspect à Rébecca;

et cédant à ce second avis, les dames reprirent leur place à table. Il leur demanda ensuite si elles avaient appris les nouvelles ? Cette question excita toute leur attention, et il leur lut une lettre du vieux Commodore. Elle était datée de Londres, et il lui disait qu'il serait retenu dans cette ville peut-être encore une semaine pour une affaire particulière et très importante. Il envoyait sa bénédiction à Rébecca. Au total, cette lettre, vu celui qui l'avait écrite, respirait la paix et la bonne humeur. Cependant M. Underdown n'en lut qu'une partie, et il fit ensuite la lecture du compte officiel de la victoire splendide que sir Octavius venait de remporter, et des différents commentaires faits par les journaux sur cette affaire glorieuse. Une bonne demi-heure se passa ainsi, et pendant ce temps, la pauvre miss Belmont restait dans l'attente et dans l'inquiétude.

Rébecca fut la seule qui ne prit pas une part complète à la joie générale que firent naître ces heureuses nouvelles, et quand mistress Oliphant s'écria : Comme mon frère Octavius doit être heureux maintenant ! elle dit en soupirant : Plût au ciel qu'il fût ici ! je pourrais le rendre plus heureux que mille victoires semblables.

— Oh, oh ! dit M. Underdown, notre héroïne parle en paraboles. — Becky, Becky, c'est un style qui n'est pas sans danger. Croyez-moi, Ré-

becca, ayez soin de votre linotte; nous ne devons jamais négliger ou *mettre en danger* nos prisonniers, surtout quand ce sont des *prisonniers volontaires*.

La pauvre fille trembla de la tête aux pieds. Elle se leva, s'approcha de la cage, et vit que son oiseau ne manquait de rien. Elle se garda bien de le dire, mais elle pensa que M. Underdown pouvait aussi parler avec le ton du mystère. Etait-il possible qu'il soupçonnât quelque chose ? Elle se fit cette question, mais elle n'osa y répondre.

Tandis que tous les autres étaient presque ivres de joie, et se livraient à l'espoir de voir bientôt sir Octavius et le capitaine Oliphant, Rébecca restait silencieuse, embarrassée, et distraite. Elle semblait avoir perdu de vue tout ce qui l'entourait; elle ne voyait même pas les regards d'approbation compatissante que jetait sur elle M. Underdown. Enfin il donna ordre qu'on portât un déjeuner substantiel dans la chambre de miss Belmont, et il ajouta que, se piquant d'avoir quelques connaissances en médecine, il irait lui rendre une visite, si elle le lui permettait. Ce discours surprit tout le monde et surtout Rébecca; mais l'alarme dans laquelle elle était ne lui permit pas de dire un seul mot.

— Ma chère Rébecca, continua M. Underdown, voulez-vous bien aller présenter mes res-

pects et compliments à miss Belmont, et lui demander si elle veut bien recevoir ma visite. J'ai acquis quelques connaissances pratiques en médecine pendant mes croisières avec le Commodore, et je puis lui donner quelques avis utiles, en attendant que nous puissions en avoir de meilleurs. — Allez, Rébecca, et revenez sur-le-champ, car, écoutez-moi bien, le cas peut être *dangereux*.

Ce dernier mot fit tressaillir Rébecca, et elle courut à la chambre de son amie. Rosa, entendant quelqu'un monter l'escalier, se jeta à la hâte dans son lit tout habillée. Quand Rébecca, presque hors d'haleine, lui eut fait part du message de M. Underdown, elle ne put retenir un éclat de rire.

— Il n'y a rien au monde que je ne sois disposée à faire pour vous, ma chère amie, mais au nom du ciel, comment pourrai-je paraître pâle et souffrante ? Et votre Auguste enfermé dans la chambre voisine ! — Le mur de séparation est épais, et cependant, je crois que je l'entends encore ronfler. — Réellement cela est trop ridicule.

— Ne plaisantez pas de ma malheureuse situation, Rosa. — Trahissez-nous toutes deux, si bon vous semble ; mais ne vous moquez pas de moi.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre, ma chère Rébecca. Faites monter le docteur. Je tournerai la tête du côté du mur, et je tâcherai de paraître, s'il est

possible, aussi pâle qu'un navet bouilli. — Allons, descendez, et amenez-moi le brave homme.

Rébecca revint quelques instants après avec M. Underdown, suivi d'une servante qui portait un plateau chargé d'un déjeuner très solide, et qui reçut ordre de rester. Pendant ce temps, Rébecca, les yeux humides de larmes, regardait en face l'homme tranquille, avec un air qui semblait implorer sa compassion; et à chaque instant, les mots : Vous savez tout, étaient sur le point de lui échapper.

Si M. Underdown savait ou soupçonnait quelque chose, il garda admirablement son secret et sa gravité. Il s'approcha du lit de la prétendue malade avec tout le décorum d'usage. Il la salua, s'assit, lui prit le bras, lui tâta le pouls et en compta les pulsations, sa montre à la main. Il soupira ensuite, et secoua la tête.

— Ah ! dit-il, voici un pouls qui galoppe. Je n'ai besoin de vous faire aucune question, ma chère miss Belmont, je connais les symptômes de cette maladie. Elle est très commune dans les Indes Occidentales. C'est un coup de lune, ce qui est beaucoup plus sérieux qu'un coup de soleil. Le clair de lune, en certaines circonstances, est très dangereux.

Rosa, cachée sous les draps, et que ce discours, prononcé d'un ton fort grave, amusait beaucoup,

ne put s'empêcher de rire assez haut pour être entendue.

— Ah ! s'écria M. Underdown en tressaillant, ces spasmes dans le gosier sont un symptôme très fâcheux dans ce genre de maladie. Repos, silence et tranquillité absolue, voilà ce que je vous prescris avant tout. Vous avez certainement gagné cette fièvre en vous exposant imprudemment au clair de lune, au serein et à la rosée... Peut-être notre chère Rosa a-t-elle passé quelque temps hier soir avec vous sur votre balcon, Rébecca ?

— Mon cher Horace, ayez pitié de nous !... Sauvez-nous !... Vous savez tout, s'écria Rébecca au comble de l'agitation.

— Que voulez-vous dire, miss Bacuissart ? répliqua Underdown d'un air grave et sévère ; je suis certain de sauver miss Belmont, si elle veut s'astreindre au repos et à la tranquillité dans la solitude de sa chambre ; mais *je ne sais que ce que je vois.* C'est un cas dans lequel le plus grand danger se trouve dans les *conjectures*... Jenny, vous pouvez descendre, mais songez bien, et dites à tout le monde que mon ordre positif est que personne ne monte par cet escalier et ne passe par ce corridor. Miss Rébecca restera près de notre chère malade, et en prendra soin... N'y consentez-vous pas, ma chère enfant ?

— Oh ! de tout mon cœur.

— Ayez soin aussi, Jenny, de faire monter sur-le-champ un domestique à cheval pour aller chercher le docteur Ginningham. En attendant, Rébecca, je vous enverrai une potion dont vous ferez boire un verre à la malade, quand elle se sentira altérée. Je ferai même apporter ici ma caisse à médicaments pour les avoir sous la main en cas de besoin.

Après avoir ainsi parlé, M. Underdown descendit et alla annoncer aux trois dames que miss Belmont s'étant exposée imprudemment au serein et à la rosée, sans être suffisamment couverte, était attaquée d'une fièvre violente. Il interdit toutes visites, et annonça que Rébecca avait déclaré son intention de rester constamment près de son amie, et de lui donner tous les soins dont elle aurait besoin.

L'ordre de n'admettre personne dans la chambre de miss Belmont fut rigoureusement exécuté. Toute la maison fut convaincue que Rosa était attaquée d'une maladie très sérieuse, et le silence et la solitude régnèrent sur l'escalier et dans le corridor conduisant à la chambre de la malade et à celle de Rébecca. Bientôt le docteur Ginningham arriva avec son apothicaire silencieux, et ils s'enfermèrent, non avec la malade, mais avec M. Underdown. Après une conférence qui dura quelque temps, l'Esculape et son sup-

pôt allèrent rendre leurs devoirs aux trois dames, et le savant docteur leur dit que le cas était très dangereux, mais qu'il donnait une entière approbation au régime ordonné par M. Underdown, auquel il ajouterait seulement quelques médicaments que M. Calumbo enverrait. Il insista surtout sur la nécessité de ne laisser voir personne à la malade jusqu'à ce que *la crise* fût passée; lâcha quelques mots sur le danger de la contagion, et fit l'éloge du dévouement généreux de Rébecca. Il prit ensuite congé d'elles, et il donna d'amples preuves qu'il considérait le cas comme très urgent, en envoyant panier sur panier de médicaments, comme autant de détachements marchant en ordre régulier au secours d'une ville assiégée.

Dès que M. Underdown eut quitté sa chambre, Rosa sauta à bas de son lit, se jeta dans les bras de son amie et se soulagea en riant de tout son cœur. Rébecca, quoiqu'elle sentît combien leur situation prêtait à rire, était trop inquiète pour partager cette gaîté, et elle fut même plus d'une fois sur le point d'accuser miss Belmont d'avoir le cœur bien dur. Tandis qu'elle préparait une petite remontrance à ce sujet, Jenny, qui avait monté l'escalier sans souliers, frappa doucement à la porte. Tout rentra dans l'ordre, à l'instant, dans la chambre de la malade supposée; Rébecca entr'ouvrit la porte; Jenny lui remit une

petite boîte en acajou qu'elle dit être une caisse de médicaments envoyée par M. Underdown, et se retira. Rosa était pressée de voir ses médicaments; Rébecca ne l'était pas moins de porter à Auguste son déjeuner. Cependant Rosa ouvrit la boîte, et pensa mourir de rire en voyant qu'il ne s'y trouvait ni médicaments, ni instruments de chirurgie, mais qu'elle contenait un assortiment complet de tout ce qui pouvait être nécessaire pour débarrasser un menton masculin de toutes ses superfluités. Les rasoirs paraissaient dans le meilleur ordre.

— Ce fut le sujet d'une nouvelle discussion pour les deux amies; mais avant qu'elles eussent pu décider si M. Underdown était instruit de tout, ou soupçonnait seulement quelque chose, miss Belmont se rappela que l'individu qui causait leur embarras et leur perplexité avait une barbe d'une longueur formidable, et elle proposa à sa compagne de faire précéder le déjeuner par cette singulière caisse de médicaments. Si M. Underdown la faisait redemander, elles diraient qu'elles l'avaient enfermée dans une armoire, et que la clef en était égarée.

Rébecca, la boîte d'acajou sous son bras, et toute tremblante, alla frapper à la porte de la chambre où était Auguste.

—Dormez-vous encore?

— Non, ma chère Becky. — Sommes-nous en sûreté ?

— En vérité, je n'en sais trop rien, M. Underdown se conduit d'une manière si étrange! Je crois qu'il soupçonne que nous avons caché quelqu'un dans la maison. — Êtes-vous habillé ?

— Oui, si l'on peut appeler mes haillons des habits.

— Eh bien, prenez ceci, et nous vous apporterons tout à l'heure de quoi déjeuner.

A ces mots, elle entr'ouvrit la porte et y passa un bras pour lui remettre la boîte d'acajou; mais Auguste, avant de la prendre, lui saisit le bras, et lui baisa la main en amant affamé, qui ne veut pas mourir d'inanition.

— Eh bien, l'avez-vous vu? lui demanda Rosa, quand elle fut de retour, le visage rouge jusqu'au front.

— Non.

— Pourquoi donc cette rougeur ?

— Il m'a baisé la main. — Je suis sûre qu'il a besoin de déjeuner. Le café est froid. — Il faut absolument que nous ayons du feu.

— Sans aucun doute. — Le thermomètre (1) n'est qu'à 70 degrés à l'ombre.

L'apothicaire n'avait pas perdu de temps. Il

(1) De Fahrenheit. *(Note du trad.)*

avait déjà envoyé son premier panier de médicaments, et Jenny l'apporta en marchant sur la pointe des pieds. Rébecca entr'ouvrit la porte pour le recevoir, et Jenny ajouta que M. Underdown l'avait chargée de lui dire qu'à présent qu'elle avait les remèdes ordonnés par le docteur, elle pouvait lui envoyer sa petite caisse à médicaments.

— Je ne serai pas plus longtemps tourmentée de cette manière, pensa Rébecca. — Dites à M. Underdown, Jenny, que je vais descendre un instant dans la bibliothèque pour lui parler.

Elle y trouva M. Underdown assis devant une table, paraissant enfoncé dans de profondes réflexions, et ayant devant lui une proclamation imprimée. Nul sourire n'accueillit Rébecca lorsqu'elle entra; mais il se leva et lui présenta une chaise avec un air de politesse respectueuse qui perça le cœur de la pauvre jeune fille. Sur la table elle vit un placard surmonté des armoiries royales, et commençant par ces mots : —*Attendu que*, imprimés en lettres capitales.

—Vous ai-je donc offensé en quelque chose, Horace? lui demanda-t-elle les yeux humides.

— Vous, ma chère enfant! non, sans doute. Jamais je ne vous ai aimée, —estimée, —admirée, —plus qu'à présent.

—Eh bien, embrassez-moi donc, comme vous aviez coutume de le faire.

— Soit! mais il est temps de mettre fin à ces enfantillages. Savez-vous que depuis que miss Belmont est ici, vous êtes devenue tout-à-coup une femme? C'est tout au plus si je reconnais vos traits. Le changement est complet.

— Et ce changement vous plaît-il? demanda-t-elle en souriant. Mais ce sourire n'était pas animé par la gaîté; elle ne voulait que gagner quelques instants avant de se décharger le cœur du secret qui l'oppressait.

— Excessivement. Vous ressemblez beaucoup à votre feue mère, mais vous avez quelque chose de plus attrayant encore. Comme votre père sera charmé de vous voir ainsi!

—Je vous en prie, Horace, laissons tous ces propos futiles. Au nom de votre amitié pour moi et pour toute ma famille, dites-moi... savez-vous notre terrible secret?

—Chacun a ses secrets, Becky, et ce qu'on a de mieux à faire, c'est de ne pas en parler. — Souvenez-vous des menaces de ce misérable Rubasore, et ne parlons pas de secrets. — Lisez cette proclamation.

Elle la lut en frémissant. C'était une proclamation rédigée dans l'esprit sanguinaire du bon vieux temps. Elle dénonçait un certain Jacques Lemeu-

nier, autrement dit le capitaine Mainspring, comme espion, comme traître, et comme meurtrier, et offrait une récompense de cent livres sterling à quiconque le ferait placer dans une des prisons de Sa Majesté. Elle contenait son signalement, et il n'était que trop exact et trop fidèle. Elle ajoutait : que cet individu, quoique se prétendant né en France, et parlant parfaitement le français, était Anglais et sujet de Sa Majesté britannique. Elle finissait par déclarer que quiconque lui accorderait asile, secours, ou protection, serait traité comme coupable de complicité avec lui.

— Et quelle est la peine de cette complicité, comme on l'appelle? demanda Rébecca, respirant à peine.

—La mort, répondit Underdown; et prenant un gros volume des statuts dans sa bibliothèque, il en lut quelques extraits qui glacèrent le sang dans les veines de la pauvre Rébecca.

—Vous avez bien compris ce que je viens de vous lire, continua M. Underdown; la mort et l'ignominie sont les peines prononcées par les lois contre les traîtres et leurs complices. Maintenant accordez-moi toute votre attention. De même que votre père, je suis porté sur la liste des juges de paix de ce royaume; cette proclamation m'a été adressée comme magistrat, et, en cette qualité,

je suis tenu, en vertu du serment que j'ai prêté, de la faire exécuter.

— Cela est trop épouvantable.

—Notre premier devoir est envers notre pays, Rébecca, et nous devons obéir aux lois.

—Mais Horace, mon meilleur ami, supposez que vous eussiez un frère,—un frère plus jeune, beaucoup plus jeune que vous,—et que ce fût lui qui fût désigné dans cette proclamation sanguinaire, que feriez-vous en ce cas?

—Je le ferais arrêter, *si je le voyais;* et il appuya sur ces derniers mots.

—Quoi! quand même vous sauriez qu'il est innocent?

— Oui. C'est à un jury composé de ses concitoyens, à déclarer son innocence.

— Vous êtes bien rigoureux; mais je ne vous tiens pas quitte.—S'il s'agissait de mon père, votre meilleur ami?

—Je ne saurais qu'y faire;—je ferais la même chose.—Votre noble père, lui-même, m'ordonnerait de faire mon devoir.

— Quoi! et si c'était Auguste, — le pauvre Auguste?

—Que la merci de Dieu m'épargne cette épreuve! j'agirais de même, Rébecca.—Mais à présent, plus de suppositions, je vous en conjure.

— Encore une. — Si c'était moi, — moi, — moi-même.

— Vous supposez un cas impossible, ma chère Rébecca, répondit M. Underdown, en l'embrassant sur le front. Mais vous voyez combien je suis occupé de cette proclamation, affligé de la maladie de votre amie; vous ne pouvez plus être assez cruelle pour vouloir me charger du poids de vos secrets. Quand il ne s'agirait que d'une espièglerie d'écolier, ce serait plus que je ne puis supporter en ce moment. Ayez soin que personne n'entre dans la chambre de Rosa; tenez-en les jalousies fermées, trop de jour pourrait être dangereux. — Votre grande tante Jémina était une femme de très grande taille. — Pourquoi cela me vient-il à l'esprit? — Ah! je pensais que si la mode était jamais que les hommes portassent des robes et des jupons, les jeunes gens futurs de cette famille trouveraient un véritable trésor dans l'armoire de chêne noir qui est au bout de la galerie de l'ouest. — Allez rejoindre votre amie, Rébecca; mais gardez bien vos secrets; — vous m'entendez? — Que Dieu veille sur vous, et qu'il conduise à une heureuse fin cette cruelle maladie?

— Et que le ciel vous bénisse mille fois, s'écria Rébecca en se jetant dans ses bras; sans vous, que serait devenue notre famille?

M. Underdown passa la main sur ses yeux, et quitta brusquement la bibliothèque.

CHAPITRE XV.

Abandonnées entièrement à elles-mêmes, et ne recevant que les visites indispensables de Jenny, pour qui même la porte ne faisait jamais que s'entr'ouvrir, nos deux jeunes amies n'avaient à songer qu'à Auguste et aux soins à prendre pour sa sûreté. Il portait alors le costume antique d'une femme, et il offrait un singulier mélange du beau et du ridicule. Miss Belmont et Rébecca passaient presque tout leur temps avec lui. La première reconnaissait qu'elle avait jugé son extérieur avec trop de précipitation, et elle le regardait, quoiqu'un peu pâle et maigre, comme le beau idéal d'un jeune homme. Mais il ne pouvait disputer à

Olivier Oliphant la place que celui-ci occupait dans son cœur. Elle admirait Auguste; mais elle aimait Olivier. — Peut-être parce que celui-ci ne pouvait lui contester la supériorité intellectuelle qu'elle avait sur lui.

Rébecca était tout amour pour Auguste; elle en avait fait son idole, et elle le plaçait bien au-dessus de tous les autres hommes. Pendant les trois premiers jours qu'il subit ce bienheureux emprisonnement, et quoique son amie brûlât de curiosité d'entendre le récit de ses aventures, elle s'y opposa formellement, en disant qu'elle ne voulait pas qu'il se dégradât en leur prouvant qu'il n'était pas coupable de ce dont il était accusé. Peut-être aussi ne se sentait-elle pas encore en état d'entendre la relation des souffrances qu'il avait dû endurer.

Pendant ce temps, les deux amies l'informèrent de tout ce qui s'était passé en son absence. Il déplora vivement la triste situation dans laquelle elles lui peignirent l'esprit de sa mère. D'abord elles voulurent lui donner le titre de comte, qui lui appartenait, mais cela ne put réussir, et elles finirent par employer, en lui parlant, des diminutifs. Gus fut adopté par Rébecca, et Gusty par miss Belmont.

Quoique heureux dans la société de deux jeunes personnes belles et aimables, qui se consacraient

entièrement à lui, il tardait à Auguste d'être en liberté, et d'embrasser sa mère. Il sentait qu'il ne pouvait rester longtemps dans une pareille situation, et qu'il fallait prendre des mesures pour rompre les filets dont des méchants l'avaient enveloppé. Mais il redoutait d'être traîné en prison comme un criminel, d'avoir à comparaître à la barre d'une cour de justice, accusé de crimes dont le nom seul le faisait frémir, et dans des circonstances qui semblaient rendre sa justification impossible.

Cette retraite forcée commença donc bientôt à le fatiguer; mais il n'en était pas de même de Rébecca. Elle ne désirait pas en voir arriver la fin. Auguste était sous sa protection; elle pouvait entendre sa voix presque toute la journée, lui tenir une main entre les siennes, puiser l'amour et la vie dans ses yeux; que lui fallait-il de plus?

Mais miss Belmont était lasse, complétement lasse du rôle qu'elle jouait. L'arrivée, quatre fois par jour, d'un panier de médicaments la révoltait, et quoiqu'elle se soulageât un peu en jetant le tout dans une grande cruche, avec l'intention maligne d'y ajouter de l'eau-de-vie, de mettre ce mélange en bouteilles, et de les envoyer en présent à l'apothicaire, comme du vin étranger, elle avait fortement envie, chaque fois que le panier paraissait, de jeter le tout par la fenêtre. Elle n'o-

sait ni chanter, ni jouer d'aucun instrument; et voir les autres faire l'amour toute la journée, c'est une chose fort insipide, s'ils le font mal, et c'est encore pire, s'ils le font bien. Elle dessinait un peu, grondait un peu, bâillait beaucoup; mais en véritable héroïne, elle ne se plaignait jamais.

— Mes bonnes gens, leur dit-elle le quatrième jour, vous m'avez entièrement guérie de mon esprit romanesque. Le moindre terme de tendresse que j'entends me cause une nausée. Si quelqu'un en ce moment m'appelait Ma chère, je lui tournerais le dos, et Mon ange lui vaudrait un bon soufflet. Allons, Gusty, allons, tâchons d'avoir un peu de sens commun. Si vous continuez à parler toujours sur ce ton doucereux, vous ne serez jamais propre qu'à porter ce costume ridicule de vieille femme, qui vous va pourtant à ravir, soit dit en passant.

— Jurerai-je un peu, miss Belmont ?

— Soit, pourvu que ce ne soit point par les beaux yeux de Becky, ou quelque autre fadaise semblable. Apprenez-nous quelque bon jurement de marin; mais qu'il soit de nature à ne pas nous effaroucher.

— Par les poulies accouplées! — par les caps de mouton! — par le trelingage des haubans! par...

— Assez, assez! quels termes barbares! con-

tez-nous plutôt vos aventures, et dites-nous pourquoi on veut vous pendre.

— Fi, miss Belmont, fi !

— Fi, Becky ! est-ce là la reconnaissance que vous m'avez de m'être mise pour vous à l'article de la mort pendant la moitié d'une éternité ? Jouer la malade est un sot jeu, et quand on le joue bien, on mérite du moins quelques compliments. — Allons, milord, vos aventures, ou sinon je vais descendre, comme si une voix céleste m'avait dit: Emportez votre lit et marchez !

— Je vous les raconterai, si vous me promettez de ne plus m'appeler milord.

— Non, Gus, non; point d'aventures, s'il vous plaît. Qui a jamais douté que vous n'ayez toujours mérité de conserver votre réputation ?

— Je n'en doute point, Rébecca; mais sachons les pourquoi et les comment. — Conserver sa réputation ! merci du ciel ! nous serons bien heureuses si nous conservons la nôtre après tout cela ! — Allons, Gusty, allons, vos aventures.

Rébecca se rapprocha d'Auguste, qui, ayant relevé les pans de sa grande robe de damas à fleurs, et jeté un coup d'œil sur son jupon de satin brodé, commença son récit ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

Auguste commença son récit à l'instant où il partit avec son oncle ; mais pour ne pas fatiguer le lecteur par une répétition de ce qu'il sait déjà, je ne prendrai sa relation qu'à l'instant où il prit la résolution de se jeter dans la mer.

— Je voudrais parler avec respect de mon oncle, dit-il, mais, ma chère Becky, la vérité me force à dire qu'il agit en ce moment à mon égard en brute et en tyran. Je le conjurai, pour l'amour du ciel, au nom de ma mère, au vôtre, de me condamner à subir n'importe quelle autre peine que celles des verges ; il fut inflexible. Je prends Dieu à témoin que je ne méditais pas un suicide; je ne voulais qu'échapper à l'ignominie, à l'injustice, à la tyrannie ; j'épiai même une occasion

favorable. Je ne savais nager que très peu ; mais quand je vis arriver près du vaisseau une cage à poulets, qui avait été jetée à la mer du bord d'un autre navire en se préparant à l'action, je résolus de me fier à ce faible soutien, plutôt que de compter sur la merci de celui que je ne regardais plus que comme mon tyran. Je sautai dans la mer par la fenêtre de la cabine, et j'eus le bonheur de pouvoir atteindre l'objet que le ciel avait envoyé à mon secours. J'entendis beaucoup de cris et de mouvement à bord du *Terrible*, mais avant qu'on eût eu le temps de mettre les barques en mer, le vent et la marée m'avaient déjà poussé à plus d'un demi-mille du vaisseau, du côté de la terre.

J'étais transi de froid, et je me repentais bien vivement de cet acte de témérité. Je pensais à vous, oui ; et je me reprochais d'avoir écrit cette lettre imprudente à ma mère. Je vis notre flotte mettre à la voile et s'éloigner. Etant sur la surface de l'eau, les vaisseaux me paraissaient comme d'énormes montagnes. Plusieurs bâtiments pêcheurs passèrent près de moi, mais il faisait nuit, et aucun d'eux ne m'aperçut. J'en hélai quelques-uns, mais ma voix était devenue si faible, qu'à peine l'entendais-je moi-même, et je renonçai enfin à une tentative inutile.

Je ne crus pourtant pas un instant que ma

mort fût prochaine. J'avais une grande confiance en ma bonne fortune. Ce ne fut que lorsque j'eus pour adversaires des hommes plus cruels que l'Océan, que je commençai à désespérer de mon destin. Mais alors j'avais en ma faveur la Providence et une forte marée; et ainsi, je ne dirai pas Je me trouvai, — car j'avais perdu connaissance, et je ne me tenais accroché à ma cage à poulets que par un instinct purement animal; — mais on me trouva sous le taille-mer du vaisseau *Amiral Français*.

— Le taille-mer! — Qu'est-ce que cela? — Fûtes-vous blessé? demanda miss Belmont.

— Oh non! Le taille-mer est un instrument destiné à fendre les vagues, et dont le tranchant est à peu près affilé comme le dos d'un cheval.

Le récit d'Auguste fut interrompu plusieurs fois de la même manière, pour lui demander l'explication de différents termes de marine, et toujours par Rosa; car Rébecca était tellement absorbée par l'attention qu'elle donnait à tout ce qu'il disait, que s'il eût cité un passage grec, elle n'aurait pas voulu l'interrompre pour lui demander ce qu'il signifiait.

— Je dois dire que le vieil amiral français me traita noblement, il me prit en amitié, et comme il n'avait pas d'enfants, il m'offrit de m'adopter et de me faire son héritier, si je voulais me faire

naturaliser Français, et entrer au service de la France dans sa marine. Il essaya aussi de m'inoculer les principes démocratiques et révolutionnaires qui régnaient alors en France. Il fit sonner à mes oreilles les grands mots de liberté et d'égalité, et ses arguments confondirent souvent ma raison; mais mon cœur était en Anglegleterre, avec ma mère et avec vous, Rébecca, et c'était un rocher contre lequel il ne pouvait qu'échouer.

Je passai un an avec lui, étant son prisonnier sur parole. Mais la liberté avec laquelle j'avais trop souvent exprimé mon opinion sur les atrocités qui se commettaient alors en France m'ayant fait beaucoup d'ennemis, les autorités publiques requirent M. Fresnoy de me livrer entre leurs mains, et il fut forcé d'obéir. Pendant que j'étais avec lui, j'écrivis plusieurs fois en Angleterre, mais il paraît qu'aucune de mes lettres n'arriva à sa destination.

M. Fresnoy m'avait remis des lettres pour me recommander aux autorités qui devaient décider de mon sort à Paris; mais elles avaient déjà reçu un grand nombre de lettres contenant des recommandations bien différentes, et l'on m'envoya en prison à Verdun, où je fus confondu avec l'écume de toutes les nations que la France avait eues à combattre par terre et par mer. Il ne s'y

trouvait que très peu de marins anglais, et, presque sans exception, c'étaient des matelots pris à bord de bâtiments marchands. Ils n'y restaient même pas longtemps, car la plupart, — je rougis de le dire, — pour échapper aux rigueurs de leur emprisonnement, consentaient à servir à bord des vaisseaux de guerre français.

La tentation était grande. Mais ce qui m'y exposait n'était pas le désir de respirer un air frais, de recouvrer ma liberté, d'avoir la société d'hommes différents des êtres misérables dont je partageais la prison; c'était l'espoir de pouvoir réussir à m'échapper, de recevoir la bénédiction de ma mère et d'embrasser ma petite femme. Mais pour être admis à servir à bord d'un vaisseau français, il aurait fallu donner ma parole d'honneur de ne pas chercher à m'échapper, et c'était une barrière que je ne pouvais franchir, — pas même pour vous revoir, ma chère Rébecca. Je restai donc; je mangeai le pain dur et amer de la captivité, exposé aux insultes et aux affronts, et je ne sais comment je pus y résister.

— Mon pauvre Auguste !

— Enfin, sans espoir de succès, et plutôt pour me faire une occupation et m'empêcher de tomber dans l'apathie et le marasme, je commençai à former des plans pour m'échapper, et je travaillai ensuite à les exécuter. D'abord je me moquais

moi-même de mes efforts, mais, à mesure que mes travaux avançaient, je me livrais à l'espérance, et je travaillais toutes les nuits à creuser un passage souterrain qui devait conduire du cachot dans lequel j'étais enfermé chaque soir jusque hors des murs de la prison. Malheureusement, mes geôliers s'en étaient aperçus; ils s'amusèrent sans doute de mes travaux inutiles, et quand ils virent que j'étais sur le point d'arriver à mon but, ils me placèrent dans un autre cachot à l'autre extrémité de la prison, et me dirent en ricanant que je pouvais recommencer sur nouveaux frais.

— Quelle cruauté !

— Non, car en me laissant m'occuper plusieurs mois de cette tentative infructueuse, ils m'empêchèrent de me livrer au désespoir. Peu de temps après, sans avoir creusé un nouveau souterrain, sans avoir formé aucun plan d'évasion, je sortis tranquillement de prison. Cinq minutes auparavant, je croyais encore que j'étais destiné à passer une bonne partie de ma vie dans cette odieuse captivité, et quand je fus au-delà des fortifications, et que j'eus traversé le pont-levis, je pouvais à peine croire que j'étais hors de prison.

— Mais comment cela est-il arrivé ? demanda miss Belmont. Quelque bonne fée vous aurait-

elle rendu invisible? Aviez-vous trouvé les bottes de sept lieues du petit Poucet.

— Pour célébrer une des victoires de Bonaparte, — je ne me rappelle pas laquelle, — il y eut un jour une grande fête dans la forteresse. Je ne dirai pas que les sentinelles et les geôliers chargés de veiller sur les prisonniers fussent ivres, mais ils l'étaient du moins d'enthousiasme, car il était arrivé dans la matinée trois détachements nombreux de prisonniers autrichiens, et il y avait alors dans le dépôt plus de captifs qu'il n'en pouvait contenir. Une des vieilles femmes de la ville à qui l'on permettait d'entrer dans la prison pour vendre aux prisonniers, à un prix exorbitant, le rebut des boutiques de fruitières et de pâtissiers, y arriva ivre, et parcourut, dans cet état, les cours et les corridors de la prison. Quelques soldats, qui n'étaient pas de garde, s'amusèrent à la faire boire encore, et se divertirent ensuite à lui jeter de la boue au visage et sur tous ses vêtements. Épuisée de fatigue, et accablée par l'ivresse, elle tomba dans un coin obscur et s'endormit. Ses persécuteurs s'éloignèrent en riant, pensant qu'elle s'en irait quand elle aurait cuvé son vin.

j'avais vu toute cette scène, et une idée heureuse me frappa tout-à-coup : je me couvris le visage de boue ; je pris à cette femme, sans qu'elle

s'éveillât, sa robe et son jupon de dessus, et m'en étant affublé, après avoir jeté mon habit sur elle, je mis sur ma tête son vieux chapeau de paille, et, prenant son panier, je m'acheminai vers la porte, en imitant la démarche d'une femme ivre. Elle était maigre et de grande taille, et toutes les sentinelles me prirent pour elle. Aucun d'eux ne songea à m'arrêter, ni à me questionner, mais poussant des huées, ils me reconduisirent à coups de pieds jusqu'au dernier pont-levis, tandis qu'un vieux sergent m'enjoignait d'un ton sévère de ne jamais remettre le pied dans la forteresse, ordre que je me promis bien d'exécuter, autant que cela dépendrait de moi.

— Vous n'avez pas besoin d'insister sur ce point, dit Rosa en riant; mais voyez-vous bien que vous étiez né pour être une vieille femme, et je vous dis qu'en en portant les habits vous réussirez toujours. Vous m'avez presque gagné le cœur avec ce beau vertugadin. Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il vous sied à merveille?... Eh bien, combien de temps avez-vous joué le rôle de vieille marchande de pommes, et conservé la robe, le jupon, le chapeau et le panier que Votre Seigneurie s'était si adroitement appropriés?

— Dès que Ma Seigneurie fut hors de la ville, elle commença par chercher de l'eau, et ayant aperçu une mare, je m'en approchai, je me dé-

barrassai de tous les objets que j'avais empruntés, et je m'empressai de me laver la tête et les mains. Cet acte de propreté fut sur le point de me faire retourner en prison. Mes cheveux n'étaient pas encore secs, quand je vis de loin deux dragons à cheval qui avançaient vers moi. Je pensai qu'on s'était déjà aperçu de mon évasion, et qu'on les avait envoyés à ma poursuite. Rien n'était plus probable, car ils regardaient de tous côtés, mais heureusement ils ne me virent pas, car dès que je les avais remarqués, je m'étais jeté ventre à terre. Quand ils arrivèrent près de de la mare, ils s'arrêtèrent, descendirent de cheval, et passèrent une minute ou deux à examiner les objets que j'y avais laissés, et je profitai de ce moment pour me réfugier dans un toit à porcs qui était sur le bord de la route. Vous pouvez bien croire que, lorsque j'en sortis, une seconde ablution ne m'aurait pas été inutile.

Ma bonne étoile vint à mon secours. Tandis qu'ils s'emparaient des dépouilles que j'avais abandonnées, ils virent à quelque distance un homme qui courait à toutes jambes à travers les champs ; ils remontèrent à cheval et lui donnèrent la chasse. Qui était cet homme, et pourquoi courait-il ainsi ? c'est ce qui sera probablement toujours un mystère pour moi. Quoi qu'il en soit ayant trouvé un cheval qui paissait tranquillement

le regain d'un champ de luzerne, il sauta légèrement sur son dos, quoique le coursier n'eût ni selle ni bride, et, le pressant des talons, il partit au galop. Les deux dragons continuèrent à le poursuivre ; mais parvinrent-ils à s'emparer de lui, c'est ce que j'ignore, et ce dont je ne me suis jamais informé.

— Et c'est précisément ce que je voudrais savoir , s'écria Rosa ; je meurs d'envie de connaître l'histoire de cet homme. Pourquoi nous en avez-vous parlé , Gusty ? Cet épisode n'était pas essentiel à votre histoire. Vous avez fait naître en moi une curiosité qui n'étant pas satisfaite, durera autant que ma vie... Mais, pardon, j'oublie que je laisse Votre Seigneurie très convenablement logée avec des pourceaux.

—Rosa, Rosa! s'écria Rébecca presqu'en colère, comment pouvez-vous parler si inconsidérément?

— Pas très convenablement pour eux , miss Belmont, du moins si je dois en juger par l'accueil que je reçus. Ce salon était occupé par une mère et sa nombreuse famille ; les enfants, dès qu'ils me virent, firent un tapage si infernal, qu'on aurait dit qu'ils me prenaient pour un ogre qui venait pour les dévorer ; et la mère, matrone vénérable par son âge et son embonpoint, faisait la basse, en montrant les dents, et elle finit par

me mettre à la porte de son château à coups de groin. Cette aventure m'a appris à avoir un profond respect pour un anneau. La vieille dame en portait un au nez, à l'Indienne ; et, sans cette circonstance, je n'en aurais peut-être pas été quitte à si bon marché ! La nuit approchait, et voyant à quelques pas un gros tas de paille de fèves, je m'y enfonçai... Pourquoi riez-vous, Rosa ? Ce n'était pas un tas de fumier, sur mon honneur.

— Et quand cela eût été ; d'un toit à porcs à un tas de fumier, la transition aurait été fort naturelle.

— Je vous dis que c'était la plus belle paille de fèves imaginable. Quoiqu'il en soit, je n'avais nulle envie de dormir, et, dès que la nuit fut tout-à-fait tombée, j'en sortis pour chercher un asile.

—Et cherchiez-vous le plus bel hôtel, ou le plus humble et le moins fréquenté ?

—Je n'examinais ni les pierres, ni les briques, Rosa. C'était dans le cœur humain que je voulais trouver un asile, et comme la physionomie est le miroir de l'âme, j'avais résolu de me mettre à la merci de la première jolie femme que je rencontrerais.

— O Auguste !

—O Rébecca ! s'écria miss Belmont ; il montrait en cela une sagesse infinie. Vu la société qu'il ve-

nait de quitter, et la toilette qu'il avait faite dans le salon où il s'était réfugié, il devait être très présentable.

— Je dois convenir que personne ne pouvait avoir un extérieur moins prévenant, mais heureusement je ne me voyais pas, et ainsi une mauvaise honte ne pouvait nuire à ma présence d'esprit.

—Présence d'esprit! Quelle heureuse périphrase pour désigner votre... votre...

—Quoi? charmante sorcière.

—Oh! je n'aurai pas l'*impudence* de vous le dire.

— Eh bien, il est heureux que ma présence d'esprit s'arrête à quelque chose. — Je rentrai donc dans un faubourg de la ville, et je regardais aux fenêtres de toutes les boutiques pour trouver une figure qui m'inspirât de la confiance; mais je commençais à craindre d'être trouvé moi-même auparavant.

— Je me serais enfuie dans la campagne, dit Rosa.

— Comment le pouvais-je? Je n'avais que mes pantalons et ma chemise, et un chapeau de paille que j'avais pris sur une haie où on l'avait mis pour le blanchir.

— Il me semble que nous nous trouvons en compagnie très respectable, dit Rosa en se-

couant sa robe, et en écartant sa chaise de celle d'Auguste.

—C'était en pays ennemi, miss Belmont.

— Ne l'écoutez pas, Gus. Nous aurons bientôt notre tour à rire.

— Je crois, Rébecca, que le vol d'un chapeau de paille ne sera pas le pire de ceux qu'aura à avouer ce personnage respectable en recherche d'une jolie figure. — Je parlerai en sentences. — Celui qui convoite la figure, ne se fera pas scrupule de voler le cœur.

Auguste rougit comme si le costume de femme qu'il portait lui eût été naturel. Il rougit même plus que n'aurait pu le faire une vieille femme. — Il rougit comme une jeune fille. Rébecca se sentit un instant la fille du vieux Commodore, et le bout des doigts commença à lui démanger. Il y avait un sujet sur lequel elle n'entendait pas la plaisanterie, et Rosa, dans sa gaîté badine, y avait malheureusement touché. Il y eut une ou deux minutes de silence, et tous trois avaient l'air mal à l'aise. Rosa sentit qu'elle avait été trop loin. Elle prit la main de Rébecca après une couple de tentatives infructueuses, l'embrassa sans prononcer un seul mot; le nuage se dissipa, le soleil reparut, et Auguste continua son récit.

— N'ayant d'autre dessein que de trouver un

lieu de refuge pour le moment, et craignant d'avoir bientôt à rentrer dans cette prison d'où j'avais eu tant de peine à sortir, je remarquai enfin une figure beaucoup au dessus de tout ce que j'avais espéré.

— Où ? demandèrent en même temps les deux amies.

— Il en était temps ; car le qui vive ? d'une patrouille dans une rue voisine m'inquiétait l'oreille. Je vous dis que je la vis à temps ; mais j'hésite à vous dire où. Rosa va encore rire, et je n'aimerais pas à entendre rire quand il s'agit de ma bienfaitrice.

— Je vous promets de garder mon sérieux, Auguste, continuez.

— Eh bien, ce fut dans une des plus humbles boutiques de ce faubourg, dans celle d'un barbier. Il était occupé à rétablir l'ordre parmi les boucles réfractaires d'une vieille perruque, et sa fille lui faisait une lecture. La lumière d'une lampe tombait sur les traits de celle-ci ; je les voyais sous un jour particulier, et dans des circonstances particulières ; ils me parurent ne pas appartenir à ce monde ; mon parti fût pris en un moment, et j'entrai hardiment. Ils se levèrent tous deux avec un air de politesse qui leur semblait naturel. Ma première intention avait été de m'adresser à la jeune personne, et d'implorer, sans circonlo-

cution, sa pitié et sa protection ; cependant j'hésitai un moment. Ils sourirent l'un et l'autre, et avant que j'eusse pu ouvrir la bouche, le père me dit :

— Monsieur voudrait peut-être se laver, avant de se faire raser? Un coup d'œil sur son petit miroir m'apprit que j'en avais grand besoin, et je le saluai en silence. Sa fille m'apporta une cuvette, un pot d'eau et une serviette, et se retira. Je me lavai la tête et les mains ; je m'assis ensuite sur une chaise que son père me présenta, et je fus rasé presque sans le savoir. Quand cette opération fut terminée, je restai assis comme si j'eusse attendu qu'on la fît une seconde fois, car je désirais que la jeune fille revînt, avant de m'expliquer. Cependant, comme elle ne reparaissait pas, je fus enfin forcé d'avouer, non seulement que je n'avais pas d'argent mais que j'étais un prisonnier anglais, échappé de prison depuis quelques heures. M. Florentin, c'était le nom du barbier, se mit à réfléchir ; et je voyais sur sa physionomie qu'il ne songeait pas à me trahir, mais qu'il avait grande envie de me prier poliment de quitter sa boutique. Heureusement il appela sa fille pour la consulter. Rosalie était aussi bonne que belle, et l'humanité triompha. Ils m'accordèrent un asile, quelque risque qu'ils courussent eux-mêmes en agissant ainsi.

— Vous l'aimez, Auguste ! — Je le vois, — j'en suis sûre, s'écria Rébecca les joues en feu.

— Je la respectais, je la vénérais , je l'aimais , si vous le voulez , Rébecca ; et qui aurait pu ne pas l'aimer ? mais mon affection était pure et sainte ; elle n'avait rien de terrestre, et je me disais : Si le ciel m'avait accordé Rébecca pour épouse , et une sœur comme Rosalie, mon bonheur sur la terre aurait été trop grand.

— Quand on est si parfaite, qu'a-t-on besoin d'être si jolie ? dit Rébecca avec humeur. — Et combien de temps êtes-vous resté avec cette canaille ?

— N'en parlez pas ainsi , Rébecca. Ils étaient d'un rang distingué, nobles, royalistes ; la révolution leur avait fait perdre tous leurs biens ; ils étaient persécutés, proscrits ; ils erraient de place en place, désiraient se réfugier en Angleterre, et n'osaient pourtant s'approcher des côtes de la mer, de peur de se rendre suspects.

— Je ne doute pas qu'ils ne fussent estimables ; mais combien de jours êtes-vous resté avec eux ?

— Combien de jours , Rébecca ! j'y passai des mois , — des années. Il n'y a pas cinq semaines que j'ai quitté leur toit hospitalier. Ils me mirent, même en Angleterre , à l'abri de la persécution de ceux qui m'accusaient faussement, quand toutes

les autres portes, tous les autres cœurs m'étaient fermés.

— Et le mien, Auguste, le mien ! — Oh ! ces perfides Français !

— Que voulez-vous dire, Rébecca ? dit Rosa. Je ne vois pas quelle perfidie ont commise ces généreux Français en empêchant Auguste de faire connaissance avec Newgate. — Et comment passiez-vous votre temps avec eux ?

— Le père m'apprit le métier qu'il faisait par nécessité. Je voyageais avec lui, passant tantôt pour son apprenti, tantôt pour son neveu. Je le servais fidèlement ; ce n'était qu'ainsi que je pouvais prouver ma reconnaissance.

— Hum ! — C'est une question délicate à faire au comte d'Osmondale, — mais réellement Votre Seigneurie prenait-elle un homme par le nez ?

— Vous êtes aussi caustique que vous êtes belle, Rosa. C'est une question à laquelle je ne suis pas obligé de répondre. Je vous dirai pourtant que, tout lord que je suis, je ne rougis pas d'avoir gagné mon pain honnêtement. Quoi qu'il en soit, il est inutile d'insister longuement sur cette partie de ma vie, qui n'offre aucune variété.

J'ajouterai seulement, pour la satisfaction de Rosa, que mes mains ne se souillèrent jamais d'aucune action qui puisse me faire honte ; — et pour celle de Rébecca, que je n'ai jamais fait l'amour

à Rosalie. — Etes-vous contentes l'une et l'autre?

Elles dirent qu'elles l'étaient, et par conséquent nous devons le croire. Il continua son récit ainsi qu'il suit :

— Nous vîmes bientôt qu'un faubourg de Verdun ne pouvait plus être un lieu de sûreté pour nous. Nous en partîmes, et nous voyageâmes de ville en ville et de village en village, courant quelquefois le risque d'être arrêtés, attendu quelque formalité qu'on prétendait manquer à nos passeports. Ce genre de vie ne pouvait durer longtemps; le peu d'argent que M. Florentin avait en réserve s'en allait rapidement, car ne restant jamais que peu de temps dans le même endroit, la profession qu'il avait adoptée ne lui rapportait pas de quoi fournir à nos dépenses. Nous résolûmes donc enfin de risquer de nous approcher des côtes. Là, je trouvai bien des occasions pour faire passer des lettres en Angleterre, mais je n'osai jamais en profiter, de crainte que mes amis, emportés par leur affection pour moi, ne me répondissent; que leurs lettres ne fussent interceptés; qu'on ne me découvrît, et qu'on ne me remît en prison, ce que je craignais plus que la mort.

M. Florentin, ayant pris tous ses arrangements, partit avec sa fille plusieurs mois avant moi, et arriva sans accident en Angleterre. Je les aurais certainement accompagnés, si j'eusse eu de quoi

payer mon passage, ce qu'on ne pouvait obtenir alors que moyennant une somme exorbitante, et il ne restait plus assez d'argent à M. Florentin pour m'en faire l'avance. Je restai donc seul. Le maître du bâtiment contrebandier me dit à son retour que M. Florentin avait loué à Londres une petite boutique de barbier, et me donna son adresse. Je m'étais alors tellement francisé, que tout le monde me prenait pour un Français, et je continuai à porter le nom que j'avais pris comme neveu de M. Florentin, Jacques Lemeunier.

Ce nom rappela à Rébecca la terrible proclamation; elle devint pâle comme la mort, mais elle ne dit pas un seul mot.

— Je ne me souciais pas de me montrer dans les villes; mais je commençais à être connu sur la côte et dans les campagnes : je menais ainsi une vie précaire et fort dure. Mes dignes amis, les Florentins, m'avaient forcé, avant leur départ, à accepter d'eux quelques pièces d'argent; mais, malgré la plus stricte économie, cette ressource ne pouvait toujours durer, et elle finit par s'épuiser. Les tentations vinrent alors m'assaillir, et j'y succombai. Trouvant une excuse pour oublier mes principes dans mon affection pour ma mère, pour Rébecca, et même pour mon pays, je m'enrôlai parmi les contrebandiers, dans l'espoir de pouvoir déserter dès que nous aborderions en

Angleterre. — Me le pardonnez-vous, chère Rébecca ?

— Il n'y avait aucun mal à cela, Gus ; j'en aurais fait autant moi-même.

L'assertion de miss Bacuissart était un peu hardie ; il n'est jamais permis de se liguer avec les ennemis de son pays pour le frauder d'une partie d'un revenu auquel il a droit. Quoi qu'il en soit, l'individu qui y était particulièrement intéressé parut satisfait de cette décision, et il l'embrassa même pour l'en remercier. Je ne discuterai donc pas cette question, et je continuerai à rapporter son récit.

— Mais mes nouveaux compagnons, me supposant neveu d'un royaliste émigré, et n'ayant en moi qu'une demi-confiance, me surveillaient toujours de très près quand nous arrivions sur les côtes d'Angleterre ; et, tandis qu'ils s'occupaient à débarquer leurs tonneaux d'eau-de-vie et leurs balles de dentelles, ils me laissaient à bord avec ceux qui étaient chargés de garder le bâtiment. Je fis ainsi plusieurs voyages avec eux sans pouvoir une seule fois mettre le pied sur le territoire de l'Angleterre.

— Pardon, milord, dit Rosa ; mais Votre Seigneurie a-t-elle encore quelques-unes de ces belles dentelles que vous avez passées en fraude ? J'espère que vous m'en donnerez la préférence.

— Ne raillez pas ainsi, miss Belmont, ou je vous retirerai la préférence que je vous ai déjà donnée.

— Me permettrez-vous, milord, de vous demander humblement à qui vous me préférez ?

— A tout le monde, excepté....

— Je n'aime pas les exceptions. — Voyons, voyons, que fîtes-vous avec ces contrebandiers ?

— J'appris à connaître les sondes du canal Britannique, les côtes d'Angleterre, les rochers, les bas-fonds, les bancs de sable ; et j'y réussis si bien que, si toute ressource venait à me manquer, je pourrais devenir un excellent....

— Vous n'irez plus en mer, Auguste, non, en quelque qualité que ce soit ; c'est un point que j'ai décidé. — Je déteste la mer.

— La fille du vieux Commodore ne devrait pas parler ainsi. Quoi qu'il en soit, j'arrive en ce moment à la partie la plus fâcheuse de mon histoire. — Une troupe de révolutionnaires, de ces gens qui ne songeaient à rien moins qu'à renverser tous les gouvernements, devaient se rendre en Angleterre pour y jouer le rôle d'espions et d'incendiaires, et ils s'étaient déjà assurés de plusieurs partisans dans la capitale. Je cherchai à gagner les bonnes grâces de ces jacobins, et enfin ils consentirent à m'admettre dans leur troupe, et nous nous rendîmes à Londres par des chemins détournés, et en ne marchant que la nuit.

— Mais pourquoi ne les avoir pas quittés sur-le-champ ? demanda Rosa.

— Hélas ! je n'avais quitté mes premiers tyrans que pour en prendre d'autres, et je n'eus pas à me réjouir de me trouver dans mon pays natal. J'aurais regardé comme une bassesse de dénoncer mes compagnons ; mais je savais que, une fois à Londres, il leur serait impossible de m'empêcher de leur échapper. Je me résignai donc à souffrir leur compagnie jusqu'à mon arrivée dans cette ville.

Dans une troupe de scélérats, il s'en trouve toujours quelqu'un qui l'est plus que les autres, et qui ne cherche que l'occasion de les trahir s'il y trouve son intérêt. Tout ce que je sais, c'est que tous les mouvements de cette formidable armée d'invasion, composée de huit hommes, étaient connus du gouvernement anglais, et qu'il connaissait même la maison qui avait été préparée pour notre réception. A peine avions-nous eu le temps de nous asseoir et de nous féliciter d'être arrivés sans accidents, et de nous trouver en sûreté, que des officiers de police arrivèrent, comptant nous arrêter en masse, et nous sommèrent de les suivre. Malheureusement pour moi, ils n'avaient pas compté éprouver de résistance, et ils n'étaient pas en force suffisante. N'étant que quatre, ils furent renversés, désarmés, bâillonnés, garrottés, et

on les porta dans un cellier, à l'exception de leur chef, qui resta au premier étage, nageant dans son sang, ayant été percé d'un coup de poignard par le chef de notre bande, le capitaine Mainspring, comme on l'appelait, quoique je croie que ce n'était qu'un nom de guerre.

Mes compagnons ne songèrent plus alors qu'à s'enfuir; mais, fort de mon innocence, je refusai de les suivre. Ils s'écrièrent sur-le-champ que j'étais le traître qui les avait vendus, et, sans vouloir m'écouter, ils se précipitèrent sur moi, me chargèrent de coups, et me laissèrent sans connaissance; mais quand je revins à moi, je me trouvai dans la situation la plus horrible.

J'étais étendu par terre, vêtu des habits du capitaine Mainspring, qui avait pris les miens pour s'enfuir, et qui avait laissé à côté de moi son poignard, dont la lame était ensanglantée. J'étais à côté de l'officier blessé, qui avait recouvré l'usage de ses sens, et qui appelait du secours d'une voix faible. On l'entendit pourtant, et la chambre fut bientôt pleine de monde. On rendit la liberté aux trois hommes qui étaient enfermés dans le cellier; on fit transporter le blessé à l'hôpital de Middlesex, on m'arrêta comme meurtrier, et l'on me conduisit dans la prison de Clerkenwell. Pendant tout ce temps j'étais si confondu de cet événement étrange, et j'étais encore tellement étour-

di d'un coup que j'avais reçu sur la tête, qu'il me fut impossible de prononcer un seul mot.

Les deux amies interrompirent cette relation en poussant un cri d'horreur, et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en versant un torrent de larmes. Quand leur émotion se fut un peu calmée, Auguste reprit son récit.

— Il me reste peu de chose à vous dire, mais c'est ce qu'il y a de plus terrible dans toute cette aventure. Le lendemain matin, on me conduisit devant les magistrats parmi lesquels je reconnus, Rébecca, votre désagréable voisin, M. Rubasore.

— Que le ciel nous protège ! — Continuez, Auguste, continuez.

— Je suis certain que c'était lui. Il me regarda très attentivement, et il me fit une question à laquelle un autre magistrat me dit que je n'étais pas tenu de répondre. Cette question était si j'avais été dans les environs de Trestletree-Hall ? J'y répondis pourtant, mais ce fut négativement. Il me sembla que la honte de la situation dans laquelle je me trouvais ne devait pas s'étendre jusqu'à ceux qui m'étaient plus chers que ma propre existence. Ce n'eût pas été un grand malheur pour le monde, si un jeune homme innocent, mais inutile, avait été pendu sous le nom de Jacques Lemeunier, ou du capitaine Mainspring; mais c'eût été une tache ineffaçable et une calamité

éternelle pour nos deux familles, si ce jeune homme, déclaré meurtrier, avait été connu comme fils de lady Astell, et neveu de sir Octavius Bacuissart.

— Encore un mot semblable, et je cesse de vous aimer, s'écria Rébecca.

— Le récit véritable que je fis de tout ce qui s'était passé fut écouté avec un mépris ineffable, et la copie qu'on trouva dans ma poche du plan d'opération de la bande, et que j'avais été obligé de recevoir comme les autres, ajouta encore aux préventions qu'on avait déjà conçues contre moi. Ce fut en vain que je fis valoir le coup que m'avait porté un de ces misérables; un des trois hommes qui avaient été enfermés dans le cellier fit serment que c'était lui qui me l'avait donné dans le premier moment de l'attaque, et que j'avais été le plus déterminé de tous. Mais il me restait à subir la dernière et la plus cruelle épreuve. Accompagné de deux magistrats, je fus conduit à l'hôpital de Middlesex, et l'on me confronta à l'officier de police mourant. Le pauvre homme prétendit sur-le-champ me reconnaître, et déclara sans hésiter que j'étais son meurtrier.

— Que Dieu lui pardonne! s'écria Rébecca.

— Il n'est pas besoin de pardon, ma chère Rébecca. Il n'a dit que ce qu'il croyait la vérité. Il n'avait vu qu'un instant son véritable meurtrier;

j'en portais les habits, et nous étions de même taille : son erreur était involontaire. Après avoir reçu par écrit la déposition de cet homme, les magistrats rendirent un mandat d'arrêt contre moi, et ordonnèrent qu'on me conduisît à Newgate pour y attendre mon jugement. Par compassion pour mon état de faiblesse, les officiers de police chargés d'exécuter cet ordre ne me mirent pas les menottes, mais ils me firent asseoir entre eux dans un fiacre. Toutes ces formalités ne s'étaient terminées que fort avant dans la soirée, et il faisait presque nuit quand nous montâmes en voiture. Mais toutes les maisons étaient illuminées, et des feux de joie étaient allumés dans toutes les rues, en l'honneur d'une grande victoire navale dont on venait de recevoir la nouvelle.

— J'espère que c'était celle de mon père, dit Rébecca.

— Une foule d'oisifs et d'enfants faisaient partir des pétards et des fusées. En passant par une rue qui était pleine de monde, et au milieu de laquelle brûlait un grand feu, les chevaux devinrent rétifs. Mes gardes n'étaient pas d'accord ; l'un voulait avancer, l'autre demandait que la voiture tournât en arrière. Pendant cette discussion, un pétard tomba sur les chevaux et éclata entre eux ; ils s'emportèrent ; une roue de la voi-

ture passa sur le bois qui brûlait, et elle versa de l'autre côté. Le choc avait ouvert la portière de dessus, je me hâtai d'en profiter, et avant que mes gardes, renversés au fond de la voiture, eussent eu le temps d'en sortir, j'étais déjà bien loin. L'un d'eux avait en sa possession le poignard qui devait être produit lors de mon procès, comme pièce de conviction contre moi, et il l'avait laissé tomber. Un mouvement d'instinct me le fit ramasser en partant, et c'est celui que je vous ai remis dans la réserve, Rébecca, sans vous avoir reconnue.

—Je n'y toucherai de ma vie, Auguste. — Le voilà sur cette table.

—Qu'il y reste! La lame a été souillée de sang humain. Une nécessité absolue pourrait seule me déterminer à m'en servir. — Ne sachant où aller, ni que devenir, je me rappelai tout-à-coup l'adresse des Florentins, et je me rendis chez eux. Ils me reçurent sans hésiter, et me sauvèrent ainsi une seconde fois.

—Encore ces Florentins! s'écria Rébecca avec quelque dépit.

— Mais la police me cherchait avec activité; elle découvrit ma retraite, on vint un soir pour m'arrêter, et j'aurais été pris si Rosalie ne m'eût aidé à me sauver par une fenêtre donnant sur le derrière de la maison, tandis que son père par-

lementait avec les officiers de police avant de leur ouvrir la porte. J'avais déjà formé le projet d'aller dans les environs de Trestletree-Hall; je l'avais dit sous le plus grand secret à mes dignes amis, et je répétai à Rosalie en partant que j'allais diriger mes pas de ce côté, ce que je fis sur-le-champ. Je désirais savoir qui s'y trouvait en ce moment, et surtout consulter M. Underdown...

— Underdown vous livrerait à la justice, Auguste, soyez-en bien sûr. — Qu'allons-nous faire?

— Je ne puis rester plus longtemps ici, Rébecca. — Quel bonheur ce serait, si je pouvais voir mon oncle! — Il n'aurait pas les scrupules de M. Underdown. Il me procurerait un homme de loi honnête et intelligent, ou il me trouverait quelque moyen de quitter ce pays jusqu'à ce que je pusse prouver mon innocence.

— Rosa, s'écria Rébecca, je suis trop agitée pour pouvoir écrire. Vous savez tout; écrivez à l'instant à mon père. Ne lui cachez rien. Je lui enverrai votre lettre dès qu'elle sera finie, et le meilleur cheval de l'écurie portera le messager.

Rosa se retira dans sa chambre pour écrire; et, pour la première fois, les deux amants restèrent tête à tête.

CHAPITRE XVII.

Pendant ces quatre jours, M. Underdown fut dans un état presque à faire pitié. Dans tous les environs, aussi bien que dans la maison, on était convaincu que miss Belmont était attaquée d'une fièvre contagieuse; mais, quoique personne n'eût osé se présenter à Trestletree-Hall, de crainte de gagner l'infection, un œil vigilant était toujours ouvert sur tout ce qui s'y passait. Est-il besoin de dire que c'était celui de M. Rubasore, qui avait fait à cette maison l'honneur de la placer sous sa surveillance?

Il avait remarqué qu'indépendamment des lettres apportées par la poste, deux et quelquefois trois exprès arrivaient chaque jour à Trestletree-Hall, et en repartaient; il s'était également assuré

que ces exprès étaient envoyés de Londres par le vieux Commodore, et y retournaient ensuite; et il en conclut très justement qu'une correspondance si active entre sir Octavius et M. Underdown ne pouvait avoir rapport qu'au meurtrier désigné dans la proclamation, car il savait parfaitement que ce prétendu meurtrier était Auguste Astell.

Miss Matilde, mistress et miss Oliphant n'étaient guère plus tranquilles que M. Underdown, quoique leurs craintes n'eussent d'autre objet que le danger que couraient, à ce qu'elles croyaient, miss Belmont d'abord, et ensuite Rébecca, qui ne la quittait pas un instant. M. Underdown leur tenait rarement compagnie, et quand il était avec elles, ce n'était jamais que pour quelques instants. A leurs questions réitérées, où est donc le Commodore ? — Pourquoi n'arrive-t-il pas ? il répondait toujours qu'il ne tarderait pas à arriver; mais qu'il était retenu à Londres par des affaires de la plus grande importance. En un mot, à l'exception des deux amants, chacun, à Trestletree-Hall, pensait que ces quatre jours ne finiraient jamais.

Mais suivons un moment les opérations du vieux Commodore. Dans la métropole de l'Angleterre, l'or est tout-puissant; mettez-en une quantité suffisante sur les paupières d'un homme de loi,

des écailles tombent de ses yeux, et il voit clairement ce qui lui paraissait auparavant trouble et indistinct. Sir Octavius en prit sur-le-champ trois des plus intelligents à sa solde ; avec leur aide, il découvrit les Florentins, et il apprit d'eux tout ce qui concernait son neveu. Il ne doutait pas de son innocence, et comme ils lui dirent de quel côté il était allé en les quittant, il devina aisément où il était caché, et à peu près de quelle manière, ce qui ne lui déplut nullement.

L'important était de fournir une explication complète et évidente des circonstances qui formaient la seule preuve des crimes dont Auguste était accusé. Malheureusement le blessé était mort vingt-quatre heures après avoir déclaré qu'Auguste était son meurtrier ; mais l'homme qui avait prêté serment que c'était lui qui avait donné à l'accusé un coup sur la tête, rétracta sa déposition après avoir eu une conférence satisfaisante avec les hommes de loi du Commodore, et prêta serment qu'il s'était trompé. Mais le point important était de s'emparer de la personne du véritable capitaine Mainspring ; une récompense de cinq cents livres sterlings fut offerte à quiconque le dénoncerait.

Après avoir paru une fois en grand uniforme devant son souverain, sir Octavius passa tout son temps à courir au ministère de l'intérieur, à pas-

ser successivement aux différents bureaux de police de la capitale, et à donner audience chez lui à des officiers de police et à des suppôts de justice de toute espèce. Je ne désire ni croix, ni rubans, ni distinctions, dit-il un jour au ministre ; rendez-moi seulement mon neveu avec son honneur intact. Au milieu de la gloire dont il venait de se couvrir, et de la popularité qu'il avait justement acquise, c'était une demande bien modérée, et l'on mit tout en œuvre pour y répondre d'une manière satisfaisante en mettant à sa disposition tous les moyens possibles de faire des recherches et des perquisitions. Pendant quelques jours, on aurait pu dire qu'il avait échangé le commandement de son escadre pour celui de la police de la métropole; et dans les démarches multipliées qu'il fallait faire tous les jours et à chaque instant du jour, le capitaine Oliphant lui servait d'aide-de-camp.

Le grand désir du Commodore était d'éviter à son neveu le désagrément d'un procès criminel, et, si cela était impossible, de faire en sorte qu'il ne parût à la barre, comme accusé, que lorsqu'il aurait à produire des preuves suffisantes pour obtenir une déclaration triomphante de son innocence.

Enfin la fortune, croyant sans doute qu'elle avait assez fait courir le vieux Commodore gout-

teux, et persécuté son neveu innocent, voulut les en dédommager en déterminant un des jacobins qui étaient venus en Angleterre avec le capitaine Mainspring, à gagner la récompense promise, en dénonçant son chef et en faisant connaître l'endroit où il logeait. La maison fut entourée sur-le-champ, et il fut arrêté après une résistance désespérée, dans le cours de laquelle il commit un second meurtre.

Ses aveux et la déclaration de son complice, devenu son accusateur, justifièrent complétement Auguste. Une nouvelle proclamation révoqua celle qui avait été publiée contre lui, et le secrétaire d'Etat chargé du département de l'intérieur signa un ordre pour qu'il fût remis en liberté sur-le-champ, si malheureusement il avait été arrêté par suite de cette affaire. Munis de cette pièce, et tout étant ainsi arrangé à leur satisfaction, le vieux Commodore et le capitaine Oliphant montèrent, sans perdre un instant, dans une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

Il était environ sept heures du soir quand ils partirent ainsi. C'était le moment où les deux amants étaient en tête à tête, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent. La chaleur avait été excessive pendant toute la journée, et la soirée n'y avait fait succéder aucune fraîcheur. Quatre jours de retraite absolue dans une cham-

bre avaient rendu Rosa faible et languissante, car elle n'était pas ranimée par la vue et la conversation d'un amant chéri. Comme Rébecca l'avait désiré, elle avait écrit au Commodore une lettre aussi longue qu'inutile; cette lettre avait été envoyée; elle n'avait plus rien à faire, car écouter les propos d'amour de deux amants n'est pas une occupation très agréable, et, les laissant ensemble une seconde fois, elle se retira dans sa chambre pour penser librement au capitaine Oliphant.

Auguste était aussi plongé dans une sorte d'accablement. Il était comme l'oiseau privé de sa liberté et mis en cage. Mille choses l'impatientaient, et surtout le déguisement qu'il était forcé de porter. Il y aurait presque préféré les haillons teints de sang du meurtrier, qu'il avait jetés avec indignation quelques jours auparavant.

—O Rébecca, dit-il après quelques instants de silence, il faut que je quitte cette maison cette nuit même.

—Impossible! et pourquoi?

— Je ne puis plus supporter ces vêtements. Je veux me montrer en homme aux yeux de mes semblables. Si Dieu permet que leurs yeux soient fermés et qu'ils me déclarent coupable, ils verront du moins que je sais mourir en homme, — en homme innocent.

—Ces paroles sont horribles! que voulez-vous

dire, Auguste? Vous avez la fièvre. Approchez votre joue brûlante de la mienne; elle est plus fraîche. — Là! — Eh bien, Auguste, n'êtes-vous pas mieux que si vous aviez les menottes aux mains et les fers aux pieds? Les bras qui vous entourent si tendrement sont-ils des liens désagréables? — Allons, allons, Auguste, souriez! un sourire pour votre petite femme. —Voilà qui est bien. Vous devriez toujours sourire ainsi; cela vous donne l'air si aimable! Êtes-vous heureux à présent?

— Trop heureux et trop misérable en même temps. Je n'aurais pas dû venir ici; je me le reproche. Si l'on venait m'arrêter sous vos yeux pour me conduire en prison, à l'échafaud, vous n'y survivriez pas, j'en suis sûr.

— Non sans doute, mais je ne prétends pas être un objet de pitié pour cela. Vous avez risqué votre vie pour éviter l'ignominie des verges, Auguste; suis-je assez au-dessous de vous pour ne pouvoir me faire une gloire de mourir pour vous? O mon cher Auguste, je suis une faible créature, mais mon cœur est fort.—Ne parlons plus de mort ni d'échafaud. La tranquillité de cette chambre n'est-elle pas délicieuse?

— Franchement, je ne le pense pas. Il me tarde de respirer l'air frais, de voir la voûte azurée du firmament, de jouir de la perspective de verdure

qui s'étend devant nous. — Ouvrez un moment la croisée, Rébecca.

— Ce serait une imprudence, Auguste.

— Point du tout. Qui peut voir dans cette chambre? Il n'y a personne à une pareille heure, ni sur le boulingrin, ni dans les bosquets. Faites-moi ce plaisir, ma chère Rébecca, que je puisse respirer un instant l'air frais.

Rébecca se leva pour lui obéir, et ouvrit la jalousie et la croisée.

— Voilà ce qui est délicieux, Rébecca. — Et ce balcon! ah! je l'aimerai toujours. C'est là qu'après de si longues souffrances, mon cœur désolé se rassura; c'est là que j'entendis votre voix après tant d'années d'absence; cette voix qui me sembla comme une rosée descendant du ciel; — cette voix que je reconnus sur-le-champ, quoique votre taille plus élevée, vos traits embellis, et le changement de votre mise, m'empêchassent de vous reconnaître.

— Flatteur! Si vous cherchez à me gâter, je reprendrai mon fourreau de toile grise, et je laisserai tomber mes cheveux sur mes épaules comme autrefois.

— Vous ne serez pas si cruelle; ce serait le coup de la mort pour votre tante Matilde. — Mais avançons sur le balcon. Il doit être sacré pour nous, et nous l'appellerons l'autel de la constance.

— Non, non, Auguste; il ne faut pas que vous paraissiez sur ce balcon. Ce serait une témérité.

— Pourquoi ? je ne veux que jeter un coup d'œil sur les lieux qui ont été si souvent témoins des jeux de notre enfance. Que pouvez-vous craindre? Quand même un domestique ou un paysan nous verrait, tout ce qu'il pourrait dire serait qu'il a vu une grande dame, pleine de grâces, sur le balcon de miss Bacuissart.

— Ne vous imaginez pas que vous ayez l'air d'une dame, Auguste, quoique vous portiez la plus riche robe de dame qui existe peut-être dans tout ce comté. Vos cheveux d'ailleurs...

— Couvrez-les de ce qu'il vous plaira, mais allons sur le balcon. Le soleil est couché, la lune commence à se montrer à l'horizon, et les arbres de la réserve ne permettent pas encore à ses rayons de pénétrer jusqu'au boulingrin. Il n'y a rien à craindre.

Que pouvait refuser Rébecca à son cher Auguste? Souriant un peu et craignant beaucoup, elle mit un bonnet de mousseline sur la tête de son amant, et, lui donnant la main, elle avança avec lui sur le balcon. Ils ne comptaient pas les minutes qui s'écoulaient pendant qu'ils se faisaient de nouvelles protestations de tendresse, et ils étaient tellement occupés l'un de l'autre,

qu'ils n'entendirent pas le bruit de la fenêtre de M. Underdown qui s'ouvrait ; mais ils tressaillirent, quand il s'écria d'une voix de tonnerre : John, apportez-moi mon fusil. Il y a quelqu'un sur le boulingrin ; j'entends parler.

Les deux amants rentrèrent bien vite et sans bruit dans l'appartement, et ils eurent soin de fermer non seulement la fenêtre, mais même la jalousie.

Vers dix heures, Rosa vint rejoindre les deux amants, et après quelques minutes de conversation, Rébecca et elle allaient prendre congé d'Auguste, quand un grand bruit se fit entendre à la porte de la maison.

— Je suis découvert, s'écria Auguste ; on vient m'arrêter. — Ecoutez ! on enfonce la porte.

— Au balcon, au balcon ! s'écria Rébecca : descendez par le balcon, Auguste, et sauvez-vous dans la réserve. Vous vous y cacherez aisément.

— Comment m'est-il possible de sauter par une fenêtre, et de courir au milieu des broussailles, avec ce misérable jupon et cette infernale robe à vertugadin ?

Pendant qu'il parlait ainsi, Rébecca ouvrait la jalousie et la fenêtre, mais elle les referma sur-le-champ avec un air de consternation.

— Il est trop tard, s'écria-t-elle, j'ai vu des hommes stationnés sous la croisée.

— On ne m'arrêtera pas, Rébecca; je me ferai plutôt tuer.

—Et je mourrai avec vous, cher Auguste.

Je suis obligé de dire que miss Belmont, qui avait si souvent, en imagination, joué le rôle d'héroïne, était en ce moment complétement paralysée de frayeur.

— Eh bien, Rosa, s'écria Rébecca, évertuez-vous donc. Ne comprenez-vous pas ce qui se passe? Auguste est en danger. Il faut que nous mettions le feu à la maison, et, dans la confusion qui aura lieu, il pourra s'échapper. — Vite, vite! Prenons les draps, les couvertures, les matelas, les rideaux, les chaises, tout ce qui se trouve dans les tiroirs de nos commodes; empilons le tout au milieu du corridor, et mettons-y le feu. — Les fous s'imaginent-ils nous prendre comme des moutons destinés au couteau du boucher?

La pauvre Rosa, plus morte que vive, obéit sans répondre, et en quelques instants elle et Rébecca formèrent dans la partie du corridor qui était entre l'escalier et les portes de leurs appartements une pile énorme composée de tous les objets ci-devant indiqués, d'une quantité de robes de mousseline et de soie, de linge de toute espèce, et de tout ce qu'elles purent trouver de propre à

servir d'aliment aux flammes. Quand cet arrangement fut terminé, Rébecca repoussa Rosa loin du bûcher préparé, en lui disant : Retirez-vous, ma chère ; vous êtes belle, bonne, accomplie, mais vous n'êtes pas digne de partager avec moi le sort d'Auguste. — Maintenant, mon cher Auguste, ajouta-t-elle, tenant d'une main le poignard, et de l'autre une bougie allumée, il ne reste plus qu'à allumer l'holocauste, et quand l'incendie sera dans toute sa force, nous nous échapperons ensemble au milieu de la confusion qui règnera.

— Je ne puis y consentir, Rébecca, s'écria Auguste ; donnez-moi cette bougie, et jetez ce poignard. Cette arme ne convient pas aux mains d'une femme.

Mais Rébecca prouva en ce moment qu'elle était la digne fille de son père. Serrant plus fortement le poignard, elle jeta la bougie au milieu du monceau de combustibles. Les flammes s'élevèrent en un instant, la fumée remplit tout le corridor, la chaleur devint étouffante, et Auguste fut obligé d'entraîner les deux jeunes amies à l'autre bout, et d'ouvrir une fenêtre pour pouvoir respirer.

Précisément en ce moment, sir Octavius et le capitaine entraient dans le parc. Le vieux Commodore vit les flammes qui s'élevaient du dessus de la partie de derrière de sa maison. — Au grand

galop! postillons, s'écria-t-il, au grand galop! — C'est quelque nouvelle frasque de Becky! Noll, j'en ferais serment. Elle a déjà une fois manqué de mettre le feu à la maison, parce que je l'avais envoyée se coucher sans souper. Je vois que c'est dans sa chambre qu'est le feu. Il faut que ce soit un tour de sa façon pour sauver Auguste. — Plus vite, drôles, plus vite!

Les chevaux, pressés par le fouet et les éperons, eurent bientôt franchi le quart de mille qu'ils avaient encore à faire. Sir Octavius et le capitaine Oliphant se précipitèrent dans la maison par-dessus les débris de la porte brisée. Ils trouvèrent sur le grand escalier de marbre, une foule d'hommes, les uns portant des sceaux pleins d'eau pour tâcher d'éteindre le feu, les autres tenant en main des coutelas et des bâtons qui les faisaient reconnaître pour des officiers de police. Quand ils arrivèrent à l'entrée du corridor, la fumée ayant trouvé plusieurs issues, une lumière rougeâtre, mais vive, permettait de distinguer tous les objets. Près de la masse enflammée était M. Underdown, soutenant dans ses bras Rosa qui paraissait avoir perdu connaissance, et haranguant Auguste pour l'engager à se rendre aux officiers de police, tandis que Rébecca le tenait fortement par le bras pour l'en empêcher.

Mais de l'autre côté du brasier brûlant, c'est-

à-dire du côté du grand escalier, la figure la plus remarquable était celle de M. Rubasore, accompagné d'un autre magistrat, qui tenait en main la proclamation. Il excitait les officiers de police à traverser cette masse de feu, et promettait à haute voix de doubler la récompense qui avait été promise si l'on s'emparait du criminel vivant.

Le corridor était boisé. La boiserie était en feu ainsi que les solives du plafond, et sous cette voûte enflammée on voyait une grande femme, portant le costume de cour du siècle précédent, tenant d'une main, en guise de pique, une colonne d'un lit qui avait été brisé pour former le bûcher, et cherchant de l'autre à arracher un poignard des mains d'une jeune et jolie femme. Sous la lumière étrange qui les éclairait, on pouvait à peine les prendre pour des mortels.

En entrant dans le corridor, le vieux Commodore, à la vue du spectacle que nous venons de décrire, fut tellement confondu et consterné, qu'il ne put que crier : « Sauvez mes enfants. » Mais revenant à lui à l'instant même, il s'écria de toute la force de ses poumons, et d'une voix qui se fit entendre au-dessus des cris de toutes les femmes de la maison rassemblées au bas de l'escalier : *Nestroque !*

— Nous sommes sauvés ! s'écria Rébecca, en jetant par terre son poignard, et en se précipitant

dans les bras d'Auguste ; j'entends le cri de guerre de notre maison. — Mon père est ici !

Le vieux Commodore saisissant Rubasore avec son crochet de fer, le poussa en arrière, et le fit rouler du haut en bas de l'escalier. Se précipitant ensuite à travers le bucher dont les matériaux étaient alors presque réduits en charbons, il prit sa chère Becky dans ses bras, repassa une seconde fois au milieu du feu, et descendit l'escalier, suivi d'Auguste que personne ne songea à arrêter. Les constables et les officiers de police avaient reconnu le Commodore ; car Rubasore, pour ne pas manquer son coup, en avait fait venir une brigade de Londres, et ils ôtèrent leurs chapeaux en poussant des acclamations, houra ! houra ! houra !

Sir Octavius porta sa fille dans la première chambre qu'il trouva au rez-de-chaussée. Ils s'embrassèrent en pleurant, et presque au même insinstant ils virent arriver M. Underdown, Rosa et le capitaine Oliphant.

— Underdown, dit le Commodore, prenez cet ordre du secrétaire d'État, et montrez-le au magistrat et aux happe-chair. — Faites mettre tout le monde en ligne à tous les puits et au fossé du Huha, et qu'on se passe les sceaux d'eau de main en main. — Noll, vous prendrez soin de cette beauté ; c'est ma pupille, je suppose. — Eh bien,

Gus, mon garçon, n'embrasserez-vous pas votre vieil oncle? — Bien, c'est cela. A présent essuyez-vous les lèvres, et embrassez votre petite femme. — Sur ma foi, vous avez fait tous deux de belles choses ici! Et vous pensiez que le vieux Commodore ne se doutait de rien, tandis qu'il se mettait en quatre pour vous servir. — Mais que veut dire cela? De par le ciel, Becky est une femme à présent, et une glorieuse femme, je puis dire. C'était une petite souillon quand je l'ai quittée il y a trois mois, et je la trouve une belle dame! — La voyez-vous, Gus? — Auguste met un étinguet au cabestan.

— Dites le comte d'Osmondale, dit Rébecca, souriant en s'essuyant les yeux.

— Ne me jetez pas des comtes à la tête? — N'était-il pas mon neveu avant d'être comte? — Un comte en jupon et en robe à vertugadin! hum! — Noll, il faut que vous lui prêtiez un uniforme.

— Avec grand plaisir.

—Non, mon oncle, tel habit qu'il vous plaira, excepté celui-là. Rébecca me l'a interdit.

— Mais, mon frère, dit miss Matilde, vous oubliez que votre maison est en feu!

—Et quand je l'oublierais, ma sœur, ne suis-je pas assez heureux pour oublier tout le reste?

--Oh, Becky, comme je voudrais avoir un verre de grog au rhum!

Grâce au nombre et au zèle des travailleurs, le feu fut éteint promptement, et sans avoir causé beaucoup de dommage.

Mais il est temps de finir ce chapitre. Des explications sont toujours ennuyeuses, et l'on peint mal les transports des amants quand on a passé quatre-vingts ans. Je me bornerai donc à dire que chacun se coucha ce soir à Trestletree-Hall ivre de joie et de bonheur.

CHAPITRE XVIII.

Deux jours de bonheur sans mélange suivirent cette journée qui avait vu des événements si multipliés. Auguste parla pourtant beaucoup de sa mère, et y songea encore plus, et il y eut de longues discussions sur la manière dont on lui ap-

prendrait que son fils vivait encore. Le vieux Commodore refusa opiniâtrement au jeune comte la permission de partir, prétendant que puisque c'était lui qui l'avait sauvé, il avait, plus que personne, le droit de le garder près de lui. Cependant il fut décidé, le troisième jour, que M. Underdown, qui avait si souvent joué le rôle de pacificateur et de messager de paix, se chargerait de porter cette bonne nouvelle. On connaissait sa prudence, et on savait que personne n'était plus propre à remplir cette mission de charité. Il se trouva pourtant dispensé de s'en charger.

L'esprit de la pauvre lady Astell était toujours dans la situation la plus propre à inspirer la pitié. Elle se croyait d'une piété exemplaire, et elle était sans cesse en rébellion ouverte contre la volonté de la Providence. Malgré la retraite absolue dans laquelle elle vivait, elle avait appris la victoire glorieuse remportée par son frère, et on lui avait dit aussi que depuis deux jours le Commodore était de retour à Trestletree-Hall, et que la joie y régnait. Elle ordonna sur-le-champ qu'on attelât ses chevaux noirs à son équipage funèbre, et partit sur-le-champ avec son cortége ordinaire, dans la vue, comme elle le pensait, de rappeler un pécheur à des sentiments de pénitence.

M. Underdown venait de faire ses arrangements pour partir, quand le portier vint annoncer que

l'équipage noir allait arriver à la grille de l'avenue. Cette nouvelle fit une grande sensation. Auguste fut si ému qu'il fut obligé de s'asseoir. Le Commodore eut l'air sérieux sans être troublé. Ses traits semblaient même exprimer une sérénité religieuse.

Sir Octavius fit assembler toute sa famille sans exception, et se plaçant au centre, ayant Auguste à sa droite et Rébecca à sa gauche, il attendit en silence le moment de cette entrevue redoutable. Les deux amants tremblaient excessivement. Auguste avait promis de ne pas dire un mot avant que son oncle le lui eût permis. L'équipage noir arriva à la porte. Tous les domestiques étaient rangés dans le vestibule pour faire honneur à lady Astell, et le premier laquais la précéda pour l'annoncer, avec le même respect que si elle eût été une reine. Vêtue en grand deuil, et le front couvert d'une bande de linon blanc, comme à l'ordinaire, elle s'avança d'un pas majestueux jusqu'au milieu du salon, et se plaça en face du vieux Commodore. Elle ne parla qu'après avoir pris dans son sein la lettre d'Auguste. En la prenant, ses yeux rencontrèrent ceux de son fils, qui ne pouvait retenir ses larmes. Elle appuya une main sur son cœur et poussa un cri perçant. Se frottant ensuite les yeux comme si elle se fût éveillée après

avoir fait un songe, elle secoua la tête douloureusement et reprit son air sombre et lugubre.

— Me voici, dit-elle ; vous voyez une veuve, une femme que vous avez rendue sans enfant.

—Vous êtes la bien-venue, ma sœur, répondit le Commodore d'un ton grave.

—Voici mon mandat, ajouta-t-elle en montrant la lettre d'Auguste. — Meurtrier, — où est mon fils ?

—Agnès, répliqua sir Octavius, je vous ai privée d'un enfant, je vous en rends deux.—Jetez-vous à ses genoux, mes enfants.

—Que veut dire ceci?—Qui est ce jeune homme? s'écria-t-elle ; car Auguste, à genoux devant elle, lui avait déjà saisi une main qu'il pressait de ses lèvres et qu'il arrosait de larmes.

—Agnès, c'est Auguste, c'est votre fils que je vous rends.

— Serait-il possible? Êtes-vous Auguste? — Êtes-vous mon fils?

— O ma mère!

Ce mot fut un choc électrique pour le cœur de lady Astell. Elle se jeta dans ses bras et pleura.

—Laissons-les ensemble, dit le Commodore.

Et ils se retirèrent tous avec le même silence et le même respect que s'ils eussent traversé le sol sacré du saint des saints dans le tabernacle. Et

l'Eternel n'était-il pas présent, répandant les fruits de sa bienfaisance sur une mère si longtemps privée de son fils, et sur un fils rendu à sa mère ?

Une scène étrange se passa ce jour-là dans le parc de Trestletree-Hall. On le vit traverser par des coureurs, des laquais en grand deuil, ayant à leur chapeau des cocardes de ruban de rose, et de gros bouquets à leur boutonnière ; et par une voiture ressemblant presque à un corbillard, attelée de quatre chevaux noirs qui couraient au grand galop, tandis que le cocher, le postillon, les coureurs et les laquais poussaient des cris de joie, comme des écoliers sortant de classe. La voiture, les chevaux noirs, les livrées de deuil, tout disparut comme par enchantement et jamais on ne les revit.

Lady Astell, d'une chambre où elle s'était retirée, envoya au vieux Commodore une lettre fraternelle, pour lui dire qu'elle avait dessein de passer quelque temps chez lui. Elle ne reparut qu'à l'heure du dîner ; mais alors quel changement ! Elle portait une robe blanche et avait sur son bonnet de dentelles une guirlande de roses. Elle entra dans le salon entre son fils et sa nièce, s'avança vers son frère, sans dire un seul mot, et l'embrassa.

Que dirai-je de plus ? Elle avait senti si vive-

ment ses malheurs, qu'elle se trouva peut-être plus heureuse que tous les autres, quelque grand que fut leur bonheur.

Après le dîner, le Commodore demanda comme une grande faveur, qu'il lui fût permis de fumer une pipe : la permission lui fut accordée sur-le-champ ; on lui apporta une pipe, il la remplit, la bourra ; mais quoi qu'on eût placé devant lui une bougie allumée, il ne s'en servit pas.

— Ma sœur, dit-il d'un ton si ému qu'à peine l'entendait-on, ma chère Agnès, n'auriez-vous pas quelque vieux morceau de papier à donner à votre pauvre frère pour allumer sa pipe ?

Lady Astell le comprit. J'oubliais.... j'avais oublié..., dit-elle d'un ton non moins ému, et tirant de son sein le fatal billet d'Auguste, elle le tortilla avec soin, se leva de table, l'alluma à la bougie, et le présenta à son frère en l'embrassant au front.

Le Commodore le prit, alluma sa pipe, et eut soin de le laisser brûler tout entier. Ce n'était pas assez. Il réduisit le papier brûlé en poudre impalpable dans le creux de sa main, ouvrit une fenêtre, appela Rébecca, et lui dit de souffler sur les cendres pour qu'elles fussent dispersées par le vent. Il reprit ensuite sa pipe et la fuma avec un air de satisfaction parfaite.

Pendant les premiers jours, Pierre Drivel évi-

ta avec soin de se montrer à sir Octavius, mais il fut enfin obligé de porter une lettre à son maître pendant que toute la famille était réunie.

Dès que le Commodore l'aperçut, il feignit de se mettre en colère.

— Encore ce drôle à calembours ! et n'avoir rien sous la main à lui jeter à la tête ! s'écria-t-il en regardant tout autour de lui.

Pierre aurait bien voulu gagner la porte, mais le capitaine Oliphant lui avait dit d'attendre qu'il eût lu sa lettre, pour voir s'il n'avait pas de réponse verbale à y faire. Il fut donc obligé de rester, et le vieux Commodore, feignant d'être furieux de ne rien trouver qui pût servir d'instrument à son courroux prétendu, tira de sa poche une bourse pleine d'or, et la lui jeta à la tête de toutes ses forces, en ayant soin de manquer son coup.

— Ramasse cela ! s'écria-t-il.

Pierre obéit en tremblant.

— A présent, empoche cet affront, drôle, et dis-moi si tu peux faire un meilleur calembour-pratique.

Pierre Drivel avoua humblement qu'il n'en était pas en état ; et depuis ce temps, il ne chercha plus à éviter la présence de sir Octavius.

Tout ce qu'il me reste à dire de Pierre Drivel, c'est qu'il chercha à réduire en système l'art des calembours. N'ayant pas grand'chose à faire, il

compila le dictionnaire anglais d'Ainsworth, et en composa un nouveau contenant tous les calembours dont chaque mot peut être susceptible, commençant par A, et finissant par Z. Il avait dessein de le faire imprimer, mais je l'en dissuadai, car cette publication aurait fait mourir de faim les trois quarts des beaux esprits de la ville. Cependant je le lui achetai, mais, sur mon honneur, je n'en fis jamais aucun usage. Le manuscrit est déposé chez mon libraire, et si quelque petit auteur, prié à dîner en ville, désire le consulter, il peut en faire la lecture, à raison d'une guinée par heure, ce qui est certainement très bon marché.

M. Florentin retourna en France avec sa fille après la restauration des Bourbons. Il recouvra une partie de ses biens, reprit son nom véritable et son titre de comte, et peu de temps après la belle Rosalie épousa un marquis. Tant qu'ils restèrent en Angleterre, ils jouirent d'une pension libérale que le vieux Commodore leur obtint du gouvernement Anglais, et qui permit à M. Florentin de quitter la boutique et la profession de barbier. D'après l'invitation du Commodore, le père et la fille allèrent faire une visite à Trestle-tree-Hall; mais quoique Rébecca, devenue comtesse d'Osmondale, rendît pleine justice aux qualités aimables de Rosalie, je ne sais pourquoi elle

ne se soucia jamais de former une liaison intime avec cette famille.

M. Rubasore, jeté du haut en bas de l'escalier par le vieux Commodore, avait eu deux côtes cassées et force contusions. Il intenta deux actions contre sir Octavius, l'une au civil et l'autre au criminel, en demandant des dommages et intérêts énormes. Par le résultat du premier procès, le Commodore fut condamné à payer le mémoire du chirurgien qui avait donné des soins à M. Rubasore, et qui montait à cinq livres quinze shillings; et par celui du second, il eut à payer une amende d'un shilling au roi, pour avoir troublé la tranquillité publique. Cette double victoire ne procura donc à M. Rubasore que honte et mépris. Dans le dépit qu'il en conçut, il vendit la maison et le domaine qu'il possédait près de Trestletree-Hall, et alla demeurer à Londres. Sa santé se dérangea, il appela près de lui sa cousine miss Dredgely et elle le cajola si bien qu'il se décida à l'épouser. Alors elle changea de ton, et elle lui apprit que, pendant sa maladie, elle lui avait fait avaler, en place d'une pilule qu'il devait prendre, le billet d'une livre qu'il avait eu la générosité de lui envoyer. Depuis ce temps, ils vécurent en guerre ouverte, et elle dura autant que la vie de M. Rubasore, qui mourut deux ou trois ans après, laissant, à son grand regret, toute sa

fortune à sa femme, en vertu de son contrat de mariage.

Le comte d'Osmondale ne tarda pas à épouser l'héritière de Trestletree-Hall, et le capitaine Oliphant fut uni le même jour à miss Belmont. La paix et le bonheur régnèrent constamment dans ces deux ménages, car chacune des deux femmes fut toujours — maîtresse de sa maison.

Le vieux Commodore servit encore plusieurs fois son pays, et ce fut toujours avec honneur et succès. Il mourut à un âge fort avancé avec le titre d'amiral. Dans toutes ses croisières, il fut toujours accompagné de Daniel O'Sullivan, qu'il avait pris en amitié; et quand la paix fut conclue, il l'amena avec lui à Trestletree-Hall, quoiqu'il ne fût bon qu'à construire de petits vaisseaux, qu'il lançait sur un étang, après y avoir arboré un guidon de Commodore.

Comme tous les vieux marins, sir Octavius, vers la fin de sa vie, aimait à raconter ses exploits; mais la victoire qu'il avait remportée sur l'amiral Fresnoy était le sujet dont il se plaisait toujours à entretenir ses convives après un grand dîner. D'abord il se bornait à dire qu'il avait fait enfermer l'amiral français dans un coffre sur son propre bord; mais chaque fois qu'il répétait ce récit, il y ajoutait quelque nouvel ornement. — C'était lui qui, de sa propre main, avait ren-

fermé l'amiral dans le coffre. — Puis il y avait enfermé l'amiral et son capitaine. — Enfin il avait logé l'amiral, le capitaine et quinze officiers. Il était très vieux, et peut-être sa mémoire n'était-elle pas très fidèle; mais il ne manquait jamais de faire venir O'Sullivan, comme ayant été témoin des faits qu'il rapportait, et l'Irlandais était toujours prêt à attester sur tous les points la vérité de la relation de son ancien commandant, quelle qu'elle pût être.

Ce digne vieillard est mort respecté, aimé et regretté, après avoir passé ses dernières années dans le sein du bonheur, au milieu de ses petits-enfants. A l'exception d'un legs de dix mille livres qu'il fit par son testament au capitaine Oliphant, il laissa tous ses biens à sa fille et à son gendre, qui font un noble usage de leur fortune. Lady Astell et miss Maltilde ne sont plus du nombre des heureux de ce monde. De tous mes anciens amis, il ne me reste que le bon et tranquille Underdown, qui continue à habiter Trestletree-Hall avec le comte et la comtesse d'Osmondale.

FIN.